UNIV. OF ARIZONA
PQ306 .L4 5th ser.
Lefevre, Frederic/Une heure avec. 5. ser
mn
3 9001 03922 7387

UNE HEURE AVEC...

DU MÊME AUTEUR

Chez d'autres éditeurs :

LA JEUNE POÉSIE FRANÇAISE (*épuisé*).
L'ITINÉRAIRE PHILOSOPHIQUE DE MAURICE BLONDEL. (*Spes*, éditeur).

UNE HEURE AVEC... (4 séries) (N. R. F., éditeur).

Ouvrages à tirage limité :

AMOUR PERDU (Collection Ariste, 1918).
LE MÉPRIS SAUVEUR (Essais, 1919).
LA POÉSIE DANS NOS POÈTES.
GEORGES BERNANOS.
VISITE A CHARLES SILVESTRE, LIMOUSIN.
LES SOURCES DE PAUL CLAUDEL.
UNE NOUVELLE PSYCHOLOGIE DU LANGAGE, n° 10 des *Cahiers d'Occident*.
LA FORCE.

Aux éditions FLAMMARION.

ENTRETIENS AVEC PAUL VALÉRY.
LES MATINÉES DU HÊTRE ROUGE.
LE BLÉ AU MOULIN, roman.

Les Documents bleus

Les Arts — numéro 9

FRÉDÉRIC LEFÈVRE

Une heure avec...

CINQUIÈME SÉRIE

...M. Francis Carco, Mme la Comtesse de Noailles, MM. Jean Brunhes, Émile Meyerson, Lévy-Bruhl, Jacques Copeau, Julien Green, Paul Claudel, Léon Brunschvicg, Georges Clemenceau, Panaït Istrati, Henry de Montherlant, Ramón Gomez de la Serna, Alain, Édouard Herriot, Maurice Maeterlinck, Eugenio d'Ors, Léon-Paul Fargue

PQ
306
L4
5th ser.

Sixième édition

nrf

Librairie Gallimard

3, Rue de Grenelle

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 A 50, ET QUARANTE-DEUX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 51 A 92.



TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS, Y COMPRIS LA RUSSIE.

COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1929.

A MON AMI JEAN TEXCIER

140137

FRANCIS CARCO

Francis Carco dans la maison de Mirbeau. — Les indigènes de Cormeilles-en-Vexin nous parlent de l'auteur de *Dingo*. — Mon curé chez Mirbeau. — « M. Mirbeau n'était pas un homme d'Eglise ». — Mirbeau et les peintres. — Carco et les peintres. — Un aboutissement : *Le Roman de François Villon*. — De Charlot à Villon ou le sain jugement d'André Suarès. — Roman historique ? Non, avant tout un roman vivant. Rien qu'un roman sur le plus grand poète du XV^e^. — De Jésus-la-Caille à François Villon. — Et demain, de François Villon à Jésus-la-Caille ressuscité : Le Fanfaron.

C'est à Cormeilles-en-Vexin, le Ponteilles-en-Barsis de *Dingo*, que j'ai rendu visite à Francis Carco l'autre matin. Il s'y reposait des fatigues de la gestation de son *Roman de François Villon* qui paraît aujourd'hui, en chassant les ramiers dans le grand parc du château.

Le château de Cormeilles-en-Vexin a pour nous, gens de plume, un caractère quasi historique ; il appartient aujourd'hui à M. Victor Silvestre, directeur du théâtre du Vaudeville et père de notre jeune confrère, le poète Pierre Silvestre qui fonda, en 1919, avec Maurice Magre, un hebdomadaire littéraire, *la Rose Rouge*, dont le moindre éloge qu'on puisse faire c'est que nous en lisons aujourd'hui les sommaires sans stupéfaction.

Jadis ce château fut la propriété de notre grand et immortel Octave Mirbeau qui en a fait état ainsi que du bourg et de ses habitants dans un roman-pamphlet dont la célébrité ne s'arrête pas à l'ancien continent : *Dingo.*

J'ai pu me rendre compte, en baguenaudant dans le bourg avec Francis Carco, que l'historiographe de *l'Abbé Jules*, s'il était resté populaire à Cormeilles, populaire ne doit pas être pris en sens de sympathie. Nous avons rencontré le père Verduchot. Le père Verduchot a un accent fort savoureux que je ne chercherai pas à rendre, mais voici en substance ce qu'il nous a confié :

— Ah ! Monsieur Carco, à la bonne heure ! Vous faites des livres, des livres qui ont un commencement, un milieu et une fin. C'est pas comme notre M. Mirbeau.

« Peut-on appeler livres, je vous le demande, comme qui dirait quasiment un assemblage d'histoires sur Pierre et Paul que nous connaissons.

« Et puis, ce n'est pas tout ; moi je vais vous dire le fin mot ».

Ici le père Verduchot baissa la voix :

— Ces histoires, il ne lès a même pas inventées. Voilà comment ça se manigançait : chaque jour après déjeuner, il attirait chez lui le curé de ce temps-là qui était un rude fier-à-bras, et un pas-froid aux yeux : et que je te paie une fine, et une fine, et puis une autre.

« Tant et si bien que de fine en fine, mon curé lui débobinait tous les secrets de la commune. Et vous m'en croirez si vous voulez, mon bon monsieur Carco, mais c'est avec les confidences du curé qu'il a fait son *Dingo*, et qu'il a connu nos travers à tous. Croyez-moi, c'est pas des choses à faire, pas plus que de raconter qu'il n'y avait jamais plus de trois oranges à l'étalage de la grande épicerie. »

Et, en s'en allant, le père Verduchot continuait à grommeler :

— C'est-y un écrivain, ça, de faire des racontars avec des histoires de gens qu'tout un chacun connaît ! »

***

Nous nous sommes alors rendus *chez Loffroy*, le grand café de l'endroit :

— J'espère y rencontrer, me dit Carco, mon vieil ami, M. Collet, garde champêtre de Cormeilles-en-Vexin.

« C'est un homme qui ne manque pas d'humour, vous verrez. Je me souviens qu'un jour, il était venu me demander des renseignements pour établir mon permis de chasse. Quand il s'informa du lieu de ma naissance, je ne pus que répondre : Nouméa, Nouvelle-Calédonie.

« A cette déclaration, Collet (le joli nom pour un garde champêtre), me lança un sourire de coin, mais enregistra sans protester.

« Quelques jours plus tard, il m'apportait mon permis dûment établi. Je m'aperçus alors qu'à la ligne réservée à la profession il avait inscrit de sa propre autorité un pompeux : *poète*. Je lui en fis aussitôt le reproche :

« — Ah ! non, vous n'êtes pas chic, monsieur Collet. Poète ! Vous avez écrit « poète » pour vous ficher de moi.

« Alors sa figure s'illumina d'un sourire de triomphe :

« — Et vous, monsieur Carco, vous m'avez bien dit que vous étiez né à Nouméa ! »

« C'est ainsi que je compris qu'il avait voulu se venger d'une indication dont il se refusait à admettre la véracité. »

Carco ne s'était pas trompé. M. Collet était bien là *chez Loffroy*, accoudé au comptoir et savourant une « blanche ». Les présentations eurent lieu selon les règles. M. Collet présenta lui-même Carco à son par-

tenaire, l'administré qui le régalait ce jour-là : — Monsieur Carco, un vrai romancier, à preuve qu'il a eu la Légion d'honneur pour ses livres. » Carco souriait, les yeux étirés et plissés. L'indigène s'inclina et dit : « J'ai lu quelques-unes de vos œuvres, monsieur. »

Mais déjà Carco avait entrepris le garde champêtre et ils égrenaient des souvenirs communs en riant aux éclats et en se tapant sur l'épaule. Je voulus intervenir en racontant notre entrevue avec le père Verduchot ; M. Collet me regarda d'un air de blâme :

— Il ne faut pas croire trop facilement ce qu'on raconte, monsieur. M. Mirbeau ne sortait guère de chez lui et il n'était pas précisément ce que l'on peut nommer un homme d'Eglise. Ma foi non. Aussi je doute fort qu'il ait eu avec le curé de tels conciliabules. Ce que je sais c'est que *Dingo* est comme qui dirait une mauvaise action. Il a caricaturé les gens du pays sans prendre quasiment la peine de changer les noms. Voyez-vous, la belle malice d'écrire un bouquin sur les bonnes gens d'un patelin en les appelant par leur nom... Oui, je vous le demande. Y en a qui changeraient au moins, mais lui, M. Mirbeau ? J't'en fous ! Tout c'qu'il a fait, c'est pour Tondu ! ben il l'a appelé, dans *Dingo*, Retondu à la place de Tondu. M'est avis que c'n'est guère suffisant.

Pendant que nous regagnons le château, Francis Carco me présente toute la contrée qui semble vouée aux lettres et aux arts :

— A droite, le village d'Epiais que vous apercevez à l'horizon abrite le graveur Deslignères qui vient d'illustrer pour Marcel Seheur le beau roman de Maurice Genevoix : *Remi des Rauches* qui est vraiment le poème de la Loire.

« On rencontre souvent aussi dans les petites rues d'Epiais le peintre Fornerod en compagnie parfois de Daragnès. Marcel Seheur, l'éditeur dont je parlais tout

à l'heure a sa maison de campagne à Epiais. C'est lui qui va me publier *la Légende et la vie d'Utrillo*. Ce livre sera enrichi de vingt lithographies originales d'Utrillo. J'en ai vu une dizaine. Elles sont de premier ordre.

« En suivant cette route, vous arrivez à Marines, où habitait Brieux. A ce propos, permettez-moi une touchante anecdote.

« Lorsque j'ai obtenu le grand prix du Roman en 1922, Brieux, rentrant de Paris en auto, après la séance académique, eut la gentillesse de faire un détour pour m'apporter la bonne nouvelle. Comme j'étais absent, il glissa sous ma porte un petit billet sur lequel il avait écrit ces seules lignes : « Vous avez le prix du Roman. Bravo. — Brieux. »

« J'ai conservé, comme vous pouvez penser, ce précieux billet.

« C'est à Marines également qu'habite Jean Guyon-Cesbron, qui vient de publier son premier roman, *le Feu intérieur*, et qui a bien du talent. »

***

Après un déjeuner copieux et choisi, nous sommes montés au premier étage dans le vaste cabinet de travail qui fut celui de Mirbeau, et c'est sur le bureau même du célèbre pamphlétaire — un Louis XVI authentique — que j'ai pris les quelques notes qui m'ont servi à rédiger cet entretien. Avouez qu'un tel décor convenait bien à cet anarchiste littéraire !

Certes, je n'ai pas retenu tout ce qu'on m'a raconté de Mirbeau, à Cormeilles-en-Vexin — et puis Mirbeau était un grand écrivain — n'importe ! je crois que son anarchisme avait des causes assez mesquines et assez ridicules.

Mais revenons à la fenêtre de son cabinet de travail

d'où la vue est magnifique et reposante : d'abord le parc, ses petits étangs et ses bois ; plus loin, le gras plateau du Vexin et l'offrande de ses blés mûrs... Rien ne manque au décor, vous dis-je, même pas au lointain, la tour Eiffel qui s'embrase, au crépuscule, de ses réclames incandescentes.

— Quelle antithèse, n'est-ce pas, me dit Carco, cette vie de château et ces idées révolutionnaires ! Les idées sociales, voyez-vous — ou antisociales — qu'est-ce de plus que la transcription élégante et d'apparence désintéressée du tempérament de chacun ? Les idées, c'est avec elles qu'on tue les pauvres bougres.

« Grâce à Dieu l'expérience de la vie nous enseigne la sagesse qui est de cultiver inlassablement en soi les vertus professionnelles. Dans ce pays qu'on dit si mal en point et appauvri — voyez plutôt ces splendides moissons — je crois qu'il y aurait quelque chose de changé si l'on pouvait rendre à chacun le goût de son métier et l'orgueil du travail bien fait. Pour ma part, je n'ai pas d'autre ambition. Je ne veux être qu'un bon romancier et si, de tous mes livres, le dernier-né me demeure particulièrement cher, c'est que le *Roman de l'François Villon* me permettra, je crois, d'élargir ma manière. Désormais, l'intrigue de mes récits sera plus riche, les personnages plus nombreux et divers, les épisodes plus touffus.

« D'abord, ce que je voudrais accentuer dans mon œuvre, c'est la crédibilité si chère à Paul Bourget, et dont il m'a enseigné le prix, et c'est aussi une expression physique qui procure au lecteur la saveur de l'objet, et dans la bouche, comme le goût même du réel. Cela existe chez Mirbeau. Je crois qu'il faut attribuer cette réussite, où il me plaît de voir l'un de ses meilleurs gages de durée, à ce que Mirbeau ne fut pas seulement un homme qui mettait du noir sur du blanc : il aimait, il comprenait les peintres, et il fut toujours violemment

sollicité et retenu par ce qu'il y a dans une toile de direct et de matériel.

« Je n'ai pas oublié ce que, bien avant aucun de nous, Mirbeau a écrit d'Utrillo. Cela ne trompe pas. Il était à peu près complet. En tout cas, il avait sur la plupart de ses contemporains cet avantage de découvrir, hors de son art, les vrais talents.

« Une génération littéraire, en effet, n'est réellement grande que lorsqu'elle se prolonge dans la peinture, le théâtre, la poésie, la musique, la philosophie. Cela crée des chocs en retour féconds. Je vous ai vu vous-même étudier à maintes reprises les rapports de la philosophie et de la littérature ; ceux de la peinture et de la littérature ne sont pas moins riches. J'ai pu les méditer à loisir en vue d'un ouvrage que je prépare et auquel j'ai la faiblesse de tenir : le *Paysage français contemporain.*

« Voici l'idée : on peut prétendre que l'image-type de la peinture française est le paysage, comme l'image-type de la peinture anglaise est le portrait, et l'image-type de la peinture italienne, la composition, l'architecture.

« Mais depuis 1900 la peinture française a été chassée de sa voie naturelle par les influences israélites, le cubisme et, durant ces dernières années, la mode, créée par des artistes sans patrie et que Paris éblouissait, a déserté la grande école du paysage au bénéfice de la nature morte, de la création ne devant rien au réel et se confondant avec l'artifice, l'arbitraire et le paradoxe.

« Or, voici qu'aujourd'hui nous assistons à une connaissance plus large de nos vraies destinées avec des peintres tels que Derain, Segonzac, Vlaminck, Utrillo, qui sont sans contredit quatre sommets de l'art pictural français contemporain.

« La vérité est qu'en peinture comme en littérature, on n'a rien sans retourner à la nature.

« Le succès très vif, qui a d'abord surpris, qui encourage aujourd'hui les entreprises des écrivains régionalistes, vient de là. On les accueille avec une sympathie croissante ; on les célèbre, non pas parce qu'ils chantent le Limousin, l'Auvergne, le Loiret, le Marais niortais ou la Brière, mais parce qu'ils parlent de ce qu'ils entendent bien, parce qu'ils sont près de la terre et de la nature et qu'ils connaissent toutes les nuances du « vert ».

« Tout un genre littéraire est donc né de ce besoin que nous avons de la réalité et *Jacquou le Croquant*, *la Brière*, *Raboliot* jalonnent les premières et magnifiques étapes du roman paysan.

« On se demandera peut-être pourquoi, continue mon interlocuteur, après une telle déclaration d'amour à la nature, je me suis cantonné jusqu'ici dans un monde qu'on est convenu d'appeler *spécial*. Précisément, ce monde est beaucoup plus près de la nature, il est resté plus primitif qu'aucun autre et ses réactions ont toujours quelque chose d'animal, de violent, d'excessif, par quoi il échappe au faisandage des milieux qui composent notre actuelle société. Et puis, quoi ? Peindre les mœurs, si l'on ne va pas plus profond, jusqu'à l'âme, ce n'est point suffisant. Outre le pittoresque, l'anecdote, le détail, il y a pour un romancier, un spectacle autrement enivrant : celui des passions humaines, du tourment qu'elles engendrent, qu'elles entretiennent en nous. Oubliez le décor, l'atmosphère, l'enveloppe de mes personnages, leurs façons de s'exprimer, de penser, d'agir, que découvrirez-vous dans mes livres ? Je n'ai voulu — du moins depuis quelques années — qu'exprimer des conflits intérieurs. Ne cherchez-vous que le décor dans une œuvre ? Il se démode vite : on n'a pas le temps de le situer qu'il est déjà fané ; aussi rien n'est plus vain que de lui donner la première place.

« Non. J'ai toujours sacrifié le dehors au dedans même quand il m'était nécessaire d'accumuler les détails extérieurs au delà des besoins.

« Pourtant, si l'analyse des passions vous fait négliger, dans la mesure qui n'est point négative du roman, la peinture des milieux, on n'a rien fait tant que cette analyse ne révèle pas, en même temps, la personnalité absolue de l'auteur. C'est l'auteur que je cherche avant tout dans un livre ; ce n'est même que lui. Matisse me racontait, à Nice, cet été, qu'un vieux peintre lui avait autrefois dit : « Une des différences entre les classiques et les impressionnistes, est que les premiers ont toujours peint — sous différents aspects — le même motif, et que les autres, à vouloir chaque fois changer, se sont à ce point fourvoyés qu'ils sont plus monotones dans leur diversité que leurs rivaux. C'est que ceux-là s'exprimaient en profondeur... »

« Et Picasso, à une exposition des mêmes impressionnistes, me confiait avec bon sens : « Tu ne vois pas la peinture ici. Tu vois seulement qu'il pleut ou qu'il fait soleil. »

— *Encore les peintres ?*

— Toujours ! Ils ont un jugement, un équilibre qu'on peut leur envier, et leur art me paraît être tout près du nôtre. Entre l'image peinte et celle que nous tâchons, avec des mots, à faire surgir à la lumière, il est plus d'une analogie. Or nombreux sont les écrivains qui s'apparentent aux musiciens plutôt qu'aux peintres. Arnoux, par exemple, que j'admire depuis ses premiers livres. Mais cela ne me fait point changer d'idée, même lorsque je vois la plupart de mes confrères n'aimer dans la peinture que le sujet. Est-ce bizarre ? On ne trouve que fort rarement chez les littérateurs de bonne peinture. Pourquoi ? Je n'en sais rien... Et la preuve est que Zola, qui a été l'ami d'enfance de Cézanne, ne l'a pas pressenti. « L'art commence, a dit Wagner où la

nature cesse ». Or, Zola écrivait à propos de l'*Olympia*, cette œuvre-type des temps modernes : « C'est un modèle qu'Edouard Manet a *tranquillement copié* tel qu'il était. » Mirbeau, lui, n'aurait pas commis cette bévue. Mais ne revenons pas sur Mirbeau. Vous savez ce que j'en pense. Cependant mon admiration pour lui ne m'interdit point d'avoir pour Colette, par exemple, un sentiment aussi fervent.

— *Mais nous sommes tous d'accord : Colette est un grand écrivain.*

— Un très grand. Comme les Tharaud d'ailleurs, dont la *Maîtresse servante* est le livre que je préfère... comme mes amis Pierre Mac Orlan, Pierre Benoit, Dorgelès, comme André Suarès qui a osé déclarer récemment en tête de *Comœdia* qu'il n'aimait pas Charlot. Ah ! que je le comprends ! Suarès a écrit sur les clowns dans ses *Remarques* des pages inoubliables et sur Villon un petit livre qui n'est pas près d'être oublié.

— *Qui aime Villon ne peut aimer Charlot ?*

— Oh ! très certainement non. Charlot, c'est l'effet, la grimace, le clin d'œil de complicité avec le public ou le metteur en scène, la roublardise, la fausse pitié, le faux grand art, tandis que Villon n'a rien de calculé pour plaire, pour émouvoir. Il est lui-même, Il est humain spontanément. Mais ne comparons pas, voulez-vous ? J'ai parlé de Charlot incidemment à propos de Suarès parce que je tenais à dire que je pensais comme Suarès, que j'étais avec lui, que je l'approuvais. C'est tout. Laissons Charlot, gardons Villon : nous avons tout à y gagner.

— *Ce livre a dû vous coûter beaucoup de travail ?*

— Oui, je me suis documenté comme si j'avais voulu faire œuvre non de romancier mais de critique, de professeur, et cela m'a demandé près de deux grandes années. J'ai consulté bien des ouvrages depuis le Villon d'Auguste Longnon qui est indispensable, celui de

Schwob le merveilleux conteur, celui de Pierre Champion, celui de Thuasne, jusqu'aux commentaires du jargon de Vitu. Ce n'est qu'ensuite que je me suis mis au travail d'après un plan, minutieusement préparé, de façon à ne point commettre d'erreurs. Mais mon intention n'a pas été d'écrire, au sens strict du mot, un roman historique. Le grand amour que j'ai pour le Villon de notre ami Pierre Champion m'en eût dissuadé et, en outre, je trouve que c'est assez dans ma famille, d'un historien, quand il a la valeur de mon cousin Jérôme Carcopino, professeur à la Sorbonne. Non. J'ai voulu, avant tout, que mon livre sur Villon fût un roman sur le poète et pas autre chose. Entendons-nous, Henri-Jean Longnon, que j'ai fréquemment consulté au cours de ce travail, pourrait vous dire tout ce que je lui dois. Il m'a fourni maints détails et fait profiter de ses connaissances si précieuses en la matière. Pierre Champion aussi. Je lui soumettais à mesure mon manuscrit ; il le lisait puis me donnait son opinion. C'est grâce à lui que j'ai eu sous les yeux, durant que j'écrivais mon livre, l'ouvrage si remarquable de J. Bouissounouse, *Jeux et Travaux d'après un livre d'heures du XV^e^ siècle* où j'ai noté, dans les nombreuses planches reproduites, les mille et un détails relatifs à la vie de l'époque, au costume, aux mœurs, au caractère.

— *Peut-être vous méprenez-vous et avez-vous, contre ce que vous croyez, écrit un livre réellement historique ?*

— Pas du tout. Du reste, on ne me le demandait pas. On me demandait simplement d'animer la vie de François Villon, de la rendre vraisemblable. Je m'y suis employé de mon mieux, mais par exemple, après avoir rapporté le cambriolage du collège de Navarre où trempa Villon, je me suis aperçu que j'avais négligé de mêler à cette aventure un certain Damp Nicolas dont la participation au vol ne m'était en rien utile. Pierre

Champion, que je consultai sur ce point, m'a pleinement rassuré :

« Le cinquième personnage du vol, m'a-t-il écrit, n'a aucune importance. Votre récit est vivant et exact. »

« Autre chose. Pour donner à Villon et à ses amis Régnier de Montigny et Colin de Cayeux plus de vérité, j'ai dû recourir à un personnage créé de toutes pièces : *Piez blans*. Pourquoi ? Pour tout mettre en valeur. Ce personnage imaginaire m'a été comme la motte de glaise sur laquelle les fleuristes piquent les fleurs d'une corbeille. Sans lui j'aurais dû fausser les autres qui, eux, ont vécu, mais n'ont pas toujours laissé trace de leurs actes. Jugez-moi. *Piez blans*, qui n'a pas existé, est un peu comme l'ombre de Villon, de Colin, de Régnier, ou le croisement des ombres de ces trois corps. Il résume le mystère de l'époque, le danger qu'on courait sur les grands chemins et la bestialité des écumeurs de routes. J'en ai fait un chef de bande. Je lui ai fait chanter un refrain pris chez Gaston Paris (*Chansons du XV^e^ siècle*), lui ai fait parler l'argot des coquillards. Enfin, il n'est pas un détail qui le concerne qui ne soit authentique. L'exposition du Moyen Age à la Bibliothèque Nationale m'en a beaucoup fourni. Témoin ces monnaies allemandes frappées d'un seul côté et que Piez Blans a cousues dans sa jaque de cuir, témoin cette bague d'or qu'il porte à la main gauche. La projection d'un personnage imaginaire sur l'écran où se déroule la vie du pauvre écolier, ce mélange de réel et de fable, j'y tiens. C'est par là que j'ai fait œuvre d'art et, qui sait, prêté peut-être plus d'intensité à l'existence de l'admirable poète que fut François Villon.

« Reste à présent le sentiment qui m'a guidé et soutenu le long de trois cents pages et permis, au dire de ceux qui ont lu mon roman, d'affirmer qu'il a la couleur de l'époque, sa verve, son expression. Là, j'ai tout demandé à l'œuvre de Villon que je pratique depuis l'âge

de seize ans. Cela fait un bail, n'est-ce pas ? De seize à quarante ans ! Comptez vous-même. Or, sans cette connaissance des poèmes de Villon, qu'aurais-je pu faire ? Mon objet a été de prendre chez eux la donnée essentielle du génie de Villon, puis par divers tableaux (entre autres celui de la pendaison de la bohémienne, rapporté dans le *Journal d'un bourgeois de Paris*), de provoquer chez le lecteur la sensation de la création du poème. Tout mon volume est ainsi fait. Du dedans au dehors. J'ai commencé par la vie intérieure du poète, ses réactions, ses élans, sa verve, sa fantaisie et cela m'a donné la mesure et le rythme de sa vie.

— *Voilà qui me réconcilie avec les vies romancées. Je n'aime pas beaucoup cette mode ni ce genre. Toutefois, en ce qui concerne votre* Roman de François Villon, *on devra reconnaître que vous l'eussiez écrit, même en dehors de toute collection.*

— Peut-être.

— *C'est aussi que la « fausseté » du genre ne joue pas dans un cas comme celui de Villon puisqu'on ne sait rien de lui et que la pratique que vous avez eue de son œuvre depuis si longtemps vous mettait en quelque sorte dans l'obligation de la commenter de la plus vibrante manière, c'est-à-dire en la recréant. De nombreux et précieux témoignages affirment que vous y avez pleinement réussi.*

— Vous m'en voyez ravi ; en tout cas, pour ce qui est de Villon, on a trop retenu contre lui sa mauvaise vie. Il n'a pas été qu'un ruffian, qu'un criminel. « La conscience qui se torture », a écrit André Suarès et, plus loin, « le génie de Villon est la clairvoyance. » Rien n'est plus juste. La clairvoyance et aussi un certain cynisme d'enfant de Paris, d' « affranchi », comme on dit à présent.

« Comment aurait-il pu être le tenancier de l'hôtel de la Grosse Margot, quand, historiquement, il est

prouvé qu'il n'a jamais cessé d'habiter la Porte Rouge chez son oncle, le chanoine maître Guillaume de Villon ? Allons donc ! Villon s'est toujours mis au centre de son récit. Par une transposition que les poètes emploient à tout instant et pour unifier et intensifier le mouvement dramatique et lyrique, il a pris sur lui, il a assumé les sentiments, le rôle, les fonctions du personnage principal de sa ballade à la Grosse Margot qui en l'espèce n'est guère recommandable ; mais nous savons bien que si Villon courtisait cette grosse femme et en était aimé, il n'était pas le ruffian complaisant qui descend à la cave chercher le vin pour les clients.

« Réfléchissez. Un souteneur véritable ne se vante pas de l'être. Tous ceux que j'ai connus et fréquentés étaient sur ce point d'une étrange discrétion. Mais il y a les autres, les demi-sel, qui se vantent de leurs turpitudes et souvent y ajoutent. C'est le cas de Villon, il s'est noirci à plaisir parce qu'il était poète et que son génie qui prévoyait le mal savait le dépeindre sous un jour si violent qu'il éblouit son œuvre entière. On s'est mépris sur le véritable personnage qu'il a probablement été et cela m'a toujours choqué. Parce qu'il n'a fait que parler de lui, qu'il a tout mis au mode personnel on a passé la mesure. On en a fait un type d'une seule pièce : fanfaron, souteneur de la basse espèce, menteur, peureux, tricheur, ivrogne. C'est beaucoup pour un seul homme, quoique celui-ci soit un peu responsable de cette légende qui empruntait à la réalité d'une part et complétait de l'autre avec intention.

« Ce « je » du poème de Villon ne doit pas être pris à la lettre. Il ne signifie pas absolument que Villon ait été le débauché abject qui s'exprime dans ses vers. Ce « je » est le premier accent du lyrisme moderne et quoi qu'on en ait dit, il n'est pas haïssable, au contraire. Il n'est employé que pour renforcer l'expression, lui prêter toute sa vigueur, son caractère. Songez-y.

François Villon est le premier poète moderne ; c'est lui, toujours lui uniquement que l'on trouve dans son œuvre. Le premier il nous offre le spectacle douloureux d'un homme inquiet, qui fait son propre tourment, l'approfondit, l'exaspère. Il n'y a rien de général dans son œuvre et surtout rien de politique, comme c'est le cas dans la littérature ancienne, qui reposait sur des notions d'ordre, d'utilité, de bien d'état, de morale avec un grand M.

« Nous qui nous sommes formés tout seuls, hors de l'école, des procédés et des poncifs, il nous faut bien le dire. Nous sommes nés de lui. Tenez. J'ai écrit dans mes souvenirs publiés actuellement dans la *Revue de Paris* : « Il riait « en pleurs » l'infortuné, et ne le cachait pas. Pouvons-nous méconnaître sa leçon ? C'est elle, dans les rues étroites du Quartier, qui âprement nous soutenait, quand nous avions vingt ans et, qui jusque dans ce « caveau maudit » qui devait être celui où Guillaume Apollinaire rencontra Salmon, nous enseignait de ne jamais désespérer.

« Ce caveau, rue Grégoire-de Tours, dépendait d'une sorte de bar où des fillettes qui répondaient aux prénoms de Yolande, d'Isabeau, de Guillemette, de Denise, attendaient la pratique sous une voûte humide pesamment arrondie et blanchie à la chaux. Un sol de terre battue, des coffres, de lourds anneaux scellés dans la pierre et de grands cœurs percés d'une flèche prêtaient à cet enfer glacé un caractère d'à-propos. On y buvait des gobelets de vin. On y fumait du tabac de soldat et ces Messieurs dissimulés derrière les piliers étaient vêtus, en authentiques compaings de la Coquille, d'habits déchirés et souillés et de paletots de cuir.

« Que de fois, en leur compagnie, me suis-je doucement récité les vers du chétif « escholier », et l'ai-je cru voir, debout entre les tables, débraillé, les vête-

ments couverts de terre, comme un mort qui s'est levé du trou, les mains noires, les yeux creux !

« Il était là, chantonnant sa « *ballade de bonne doctrine à ceux de mauvaise vie* » et ceux-ci, ne le voyant pas, entendaient cependant sa voix qui, tout au fond de leurs consciences engourdies, résonnait sourdement. Nous t'aimions tant, François Villon ! Nous te sentions si près de nous, à la même table, ton coude contre le nôtre ou dehors dans les rues marchant à nos côtés. qu'au moment où le jour pâlit, les chiens errants s'arrêtaient, nous venaient craintivement flairer, en silence, puis s'éloignaient épouvantés. Oui, c'était toi... et tu disparaissais, tu nous quittais sans avertir, si bien que, fréquemment, un sentiment étrange nous faisait nous compter et nous retourner, en disant : « Tiens !... Mais où donc est-il ? »

Que vous dirais-je de plus ? Vous le savez : ce *Roman de François Villon* n'est pas un livre que j'ai écrit parce que la mode est aujourd'hui aux biographies romancées. A l'âge de seize ans, m'étant fixé le programme de mon existence, je m'étais promis de collaborer aux jeunes revues à vingt ans, d'être connu à trente, puis d'entreprendre à quarante un roman sur François Villon. Ensuite, je n'imaginais rien : quarante ans me paraissant être les limites extrêmes de la vie.

« Et voilà. Je quitterai dans quelques jours la demeure de mon ami Victor Silvestre pour Brunoy d'où est daté le Villon et où m'attendent les feuillets de *Rue Pigalle* et du *Fanfaron*. Dans ce dernier roman, les amis de mes débuts retrouveront mes premiers héros et, au premier rang, cet innocent Jésus-la-Caille et son petit camarade la Puce de si mauvaise réputation.

« Cela fait déjà douze ans, hélas ! que nous ne nous étions pas vus. Je vous avoue que j'avais d'eux, peut-être, une secrète et bien spéciale nostalgie.

« ...On revient toujours à ses premières amours et

puis je ne suis pas un ingrat et je ne saurais oublier tout ce que je leur dois...

« De Jésus-la-Caille à François Villon, la différence est moins grande qu'on ne croit. C'est à peu près le même milieu et la connaissance du premier m'a permis de reconstituer avec plus d'exactitude la véridique image du pauvre François Villon et des mauvais garçons avec lesquels il a vécu. »

14 *août* 1926.

COMTESSE DE NOAILLES

La poésie est une mathématique voilée. — Poésie pure et poésie « papure » : un coup droit à M. Henri Bremond. — Barrès et la poésie. — Hommage imprévu à Léon Daudet et à Charles Maurras. — Jean Rostand, notre La Bruyère. — Mes amis Caillaux et Painlevé... — Un vent de conversions : l'aveu de Jean Cocteau. — Un livre très remarquable : *Sous le Soleil de Satan.*

Pauvres êtres vivants, il n'est rien que la vie.
Je vivais, mon regard comme un peuple d'abeilles
Amenait à mon cœur le miel de l'univers.

COMTESSE DE NOAILLES.

— Constatons d'abord, me dit M^me^ de Noailles, que nous vivons dans un temps de grande confusion littéraire. J'ai l'impression que la plupart des jeunes écrivains seraient curieusement embarrassés s'ils devaient justifier ou seulement tenter d'expliquer leurs opinions. C'est ainsi que les esprits aventureux qui optent pour la dissolution du vers français, et qui sont d'ailleurs volontiers destructeurs de toute discipline intellectuelle sont les mêmes qui admirent, comme il convient, Paul Valéry. Ne vous effrayez pas si je vous entretiens de notre ami avec naturel. Son goût du parler simple et

direct m'y autorise. Et puis, que peut valoir la contrainte ? L'extrême intérêt que suscite toute œuvre de Valéry et qui a fait accueil à son récent volume *Rhumbs* (il faut être ignorant pour s'étonner de ce titre) est tout à fait raisonnable et réjouit l'intelligence. Ce qui paraît obscur, c'est que ses disciples les plus fervents, les plus enchaînés, semblent oublier combien il est traditionnel et rattaché à Malherbe. Il n'eût pas écrit ces franches lignes sculpturales où les consonnes établissent la nette et majestueuse cadence :

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes...

ni ce vers de robuste allégresse :

Tout le plaisir des jours est en leur matinée !

mais il joue parfaitement de l'ingéniosité de Malherbe, tout en étant né « *d'une rose dans les ténèbres* ». C'est, en effet, dans le gisement resserré et profond du trésor mallarméen, dans :

L'insensibilité de l'azur et des pierres

que Valéry a promené d'abord son rapide esprit, curieux et avide. Fidèle encore au groupe des initiés, Valéry dispose volontiers de légères ombres dans la clarté, tout comme il ajoute de la clarté à la clarté dès qu'il le veut. Si les poèmes de Mallarmé offrent un lyrisme plus puissant, et cet accent d'exaltation qui permet de rappeler à son sujet cette parole de Spinoza : « la joie est un passage vers un état plus parfait », Valéry l'égale par la multitude des ailes et la délicatesse du précieux métal. Chez Mallarmé, chez Rimbaud, nous trouvons les vers suivants ;

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui !

Million d'oiseaux d'or, ô future vigueur !

« Valéry n'est pas visité par cette fougue, mais son chant aérien, aisé, chargé de sens dans la finesse et les méandres, fait songer au plus rare trésor, à ce manganèse mystérieux que contiennent, seuls, dans l'infini des constellations, quelques astres.

« Aussi ne faut-il pas nous étonner de voir la grâce audacieuse, adroite et rusée du poète combler de plaisir des lecteurs que ne satisfaisait jadis que l'évidence la plus immédiate. Mais aussi quelle phosphorescence, quelle précipitation heureuse dans ses commentaires, dans sa dissection, dans son matérialisme chatoyant !

« L'enthousiasme est naturel à l'homme autant que la contradiction, l'oubli et l'ingratitude. Nous le vîmes par le juste éblouissement que provoqua l'œuvre de Marcel Proust, et précédemment celle de Paul Claudel. L'opinion enflammée est contagieuse, son tort est de se lasser. Les grands écrivains survivent à la fête qu'on leur donne, et qui fait accourir le violoneux naïf autant que les violons avisés, car le concert se dissipe, et, en fin de compte, le génie et le talent ne doivent rien qu'à eux-mêmes.

« Chaque fois que l'on m'interroge sur la poésie, je tiens à citer une phrase que Forain me disait, jadis, lorsqu'il faisait mon portrait : « La peinture et la poésie sont des mathématiques voilées. »

« Rien n'est plus juste, n'a plus de précision ni d'espace. Examinons la poésie. Tous les sens, dans un subit rassemblement de leur délicatesse et de leur force, apportent au poète les exquis prélèvements obtenus par la vision, par l'audition et l'odorat. La mémoire, frémissante, suscite le désir, la nostalgie, et compose des

images qui dirigent la pensée dans la voie du preste discernement où elle choisit la mesure, le nécessaire et l'immuable.

« Merveille de la poésie ! Alors que la rime est à la fois l'appui, le bondissement, la promesse d'un plaisir continu et ascendant, un vers parfait peut être cité seul. Il scintille d'harmonie et laisse pressentir, dans le silence, le bruissement musical de son accompagnement. C'est le prodige d'un vers sans défaut de paraître inévitable, et, comme je l'ai souvent dit, pré-existant à lui-même.

« Et maintenant, interroge Mme de Noailles, comme je crains d'être inépuisable sur ce sujet, de quoi voulez-vous que nous parlions ? Nous disposons de peu de temps, car je pars tout à l'heure pour l'Hellade française, pour la Provence. Je devais, d'abord, aller en Grèce ; je suis, vous le savez, fière de mon origine crétoise, mais ma santé ne m'a jamais permis de réaliser mes profonds souhaits. Au cours de ma vie, j'ai souvent projeté de faire un long voyage, j'en fus toujours empêchée ; je m'arrêtais en route et j'ai l'habitude de répéter : « Je suis comme Jacob, qui désirait épouser Rachel, et qui n'obtint que Lia ». Cette phrase, issue de la déception qu'éprouve un cœur intrépide, exprime plus de témérité que de justesse, car l'Italie, Rome, Venise, la Sicile que les Grecs eux-mêmes avaient surnommée l' « Ile fortunée » m'ont prodigué un enchantement qui ne saurait être dépassé. Et pour être juste, je dois tout à un jardin de Savoie et au double azur qui m'a éblouie depuis l'enfance. C'est là que l'univers m'a été révélé. Les poètes n'inventent pas, mais ils centuplent l'unité, transportent en tous sens le réel. Leur barque étroite, aux rames cadencées, s'empare de toutes les mers du monde.

« La Provence, que je connais déjà pour avoir été saluer Mistral à Maillane et à Arles, me touchera autant

que le rivage d'Athènes et que le lac de Corinthe. Peut-être rencontrerai-je des poètes que j'aime : Xavier de Magallon, Joseph d'Arbaud ; mais rencontre-t-on, lorsque l'on voyage, ce qu'on espérait voir ? Je ne le crois pas. Le hasard est l'invisible dieu des routes, il entraîne, il s'oppose, il triomphe toujours.

— *Je vais moi-même dans quelques jours rendre visite à Joseph d'Arbaud dont le dernier poème :* la Bête du Vaccarès, *m'a profondément ému. Nous avons projeté, Jean-Louis Vaudoyer et moi, d'emmener d'Arbaud chez Folco de Baroncelli et de parcourir tous ensemble la Camargue. Avec de tels guides, comment la poésie de cet étrange pays me demeurerait-elle fermée ?*

« *J'ai d'ailleurs déjà fait l'année dernière un séjour en Camargue et je ne me souviens pas sans nostalgie de mes randonnées éperdues à travers les marais. Je montais le favori du marquis, un cheval de lumière qui s'appelait le Kabyle. Il eut l'indulgence de m'être accueillant. J'espère le retrouver cette année. Un romancier poète, le Limousin Charles Silvestre, m'accompagnait. Ce pays de soleil lui versait une joyeuse ivresse. Ce furent des journées d'enchantement.*

« *Je devais les revivre cette année avec Henry de Montherlant, cousin de Baroncelli, et qui a évoqué dans l'épilogue de son dernier roman,* les Bestiaires, *la Maison blanche faisant face au soleil « qui marque sur son mur l'heure des hommes ».*

« *Une cruelle maladie de Montherlant nous empêcha de mettre notre projet à exécution, mais je vais prendre ma revanche, puisque vous partez là-bas.*

— L'œuvre de Montherlant est saisissante. Dès la lecture de son ouvrage lyrique, *le Songe,* je pressentis son triomphe et je fis partager à Barrès l'extrême plaisir que me causaient ces belles ondes soulevées.

« Montherlant nous assiège par ses flots vastes ou brefs, là où François Mauriac nous envahit par son cli-

mat, ses douceurs, ses amertumes, son âpreté. Ce sont deux grands romanciers.

« Je voudrais penser, monsieur, que nous nous retrouverons tous, ou plusieurs du moins, dans le silence doré d'Aix-en-Provence, et nous passerions certes des heures précieuses en ayant pour guide le livre épanoui et minutieux de Jean-Louis Vaudoyer sur les beautés et les gloires méditerranéennes, mais occupons-nous de l'heure d'aujourd'hui et parlons, si vous le voulez bien, de la discussion étrange soulevée récemment autour de la poésie, soudain morcelée par de nouveaux docteurs, et dont un fragment doit, nous dit-on, s'intituler *Poésie pure*. On a trop oublié dans ce débat surprenant une affirmation de Pascal à laquelle il faut revenir sans cesse : « Toute la dignité de l'homme est dans la pensée. » Il semble, si j'ai bien compris les articles de M. l'abbé Henri Bremond, dont l'œuvre et la personne me sont très chères, que la poésie peut le ravir, sans que, pour cela, elle s'adresse à l'intelligence ou à l'émotion définissable. Poésie à laquelle il faudrait donc opposer ce que j'appelle en plaisantant (parce que le rire éclaircit toujours un peu les débats), *la poésie papure*. Ce mot absurde me satisfait. Qui nous renseignera sur ces ténèbres, et déchiffrera pour nous cette énigme ? Je n'ai pas encore lu les réflexions qu'elle inspire au docte et riant Tristan Derème. Ce gai rêveur ronsardisant, vif comme les poulains tarbais, nous transmettra sans doute les secrets dévoilés du cheval immortel « *qui hennit dans l'azur* ». Mais prononçons-nous sans tarder. Est-il admissible que le verbe, toujours destiné à exprimer la pensée, ou chargé de la mission plus délicate encore de la suggérer ou de l'imposer (alors qu'il faut laisser à la musique, la première des Muses, le royaume de l'imprécision et de l'indicible) ne soit pas d'abord sous le contrôle de l'intelligence ?

« Le vers célèbre de Racine, éblouissant par sa sono-

rité et sa couleur « *La fille de Minos et de Pasiphaé* » pourrait n'avoir pas été écrit, et la gloire de Racine n'en serait pas diminuée, tandis que tout ce que son œuvre contient d'ordre, d'organisation, de feu lucide et de sublime astuce, constitue cette somme incomparable d'observations dont s'est enrichie à jamais l'étude des passions humaines.

« Qui ne partage l'émotion à longue résonance que suscite en nous le « *Va, je ne te hais point* » ou bien encore « *Ecoutez, Bajazet, je sens que je vous aime* », et, enfin, dans *Phèdre :*

Mes mains ne sont point criminelles,
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

« Dans ces cadences où se retrouve la divine liquidité du vers de Racine et ses nuances de ciel d'Ile-de-France, ce qui nous émeut c'est le cours naturel, décent, bien qu'impétueux, du sang véritable auprès de quoi pâlit toujours la pourpre superficielle des syllabes heureuses.

— ...

— Vous souhaitez que je poursuive. Excusez-moi si j'emmêle mes impressions, mes souvenirs. Je fais affectueusement à Paul Valéry le grief de ne pas admirer, de ne pas aimer Alfred de Musset qui, dans la grâce et l'aisance, est le poète des poètes. Un soir où mon illustre et cher ami Maurice Barrès et moi vantions l'œuvre enchanteresse de ce Roméo éternel, nous vîmes bien que non seulement nous ne parvenions pas à convaincre Valéry, mais encore qu'il semblait douter de notre foi ! Et ne pouvant m'étendre en ce moment sur le don que Musset possède de nous séduire jusqu'à l'enivrement par l'atmosphère de ses paysages et la qualité de sa rêverie, je vous citerai trois vers de lui que l'on devrait ranger dans la poésie pure, si toutefois

cette définition a un sens véritable, digne d'être maintenu :

Et le bleu Tytarèse et le golfe d'argent,
Qui montre, dans ses eaux où le cygne se mire,
La blanche Oloossonne à la blanche Camire...

« Le miracle sensoriel qui, dilatant le vers, nous prodigue une abondance de ravissement, éclate en ces trois lignes tout autant que dans le vers racinien :

La fille de Minos et de Pasiphaé.

« Et pourtant, si sensible que je sois à ces explosions musicales qui créent des cités, des contrées et des âmes, je préfère, chez Musset, ce puissant soupir mélancolique où la pensée a un départ et un prolongement bien indiqués :

Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance !

« Vers mystérieux qui renferme tout ensemble l'exactitude et la perspective. Il faut chérir ces flèches qui entr'ouvrent le cœur et l'espace, dont le vol se perd au loin, comme les oiseaux du plein été que suit notre œil, et qui semblent tout à coup absorbés par la nue. Que de tendresse, quel suave excès dans ce sanglot de Lamartine :

Je me repens de tout, sauf de t'avoir aimée !

« Et Valéry se joint aux groupes de ces écouteurs du mystère, quand il écrit :

La voix des sources change et me parle du soir.

« La poésie, disait Barrès, qui la préférait à tout et

qui en fit dans son œuvre un usage magnifique et infini, la poésie est l'art de communiquer l'ineffable. De là sa tendresse pour Baudelaire, pour le chant, les couleurs et les baumes de Gérard de Nerval. La poésie, en effet, par ses ailes éparses, ses rafles vastes et minutieuses, sa témérité, ses exploits de la terre aux cieux, ses recherches et repos en tout domaine, sa divine effronterie, apporte à l'esprit humain la récolte la plus diverse, la plus durable, et l'affirmation des choses, en même temps que l'interrogation et la juste stupeur éternelles.

— ...

— Je voudrais, monsieur, parler avec vous de la critique. Ce mot, pour moi, ne s'applique pas seulement au talent des écrivains éminents qui tiennent ces rubriques fameuses et redoutées, mais à toute opinion émise par un esprit cultivé, renseigné et doué d'un naturel discernement. Les poètes, obligés par leur métier même à la plus adroite et fine construction, et qui exige la rapidité du choix, la décision, la certitude, sont des critiques prédestinés. Ils peuvent se tromper, mais leur droit d'oser leur paraît licite et bien fondé.

« Fille des Grecs, je suis née sous le signe de la connaissance de soi-même, c'est ainsi que j'ai, plus que d'autres, peut-être, la faculté de réduire et d'immobiliser les défauts d'esprit que j'observe en moi et plus d'autorité et d'excuse pour envisager tout modestement mes qualités.

« On n'ignore pas les sentiments philosophiques, politiques, sociaux qui m'ont animée sans défaillance, dans la lumière de la raison, et dont mes relations, ma conversation et, plus secrètement, mes œuvres, témoignent. Mais je suis, par ma mère, d'un pays où la figure de Créon et de ceux qui l'admonestent tient autant de place que celle d'Antigone, ange de ma race. C'est donc avec une vive liberté que je puis apprécier dans leur supério-

rité les esprits les plus divers et parfois les plus opposés aux miens. La confidence que je vais vous faire va vous surprendre, sans doute, comme elle me surprendrait moi-même si je n'avais toujours fait usage irrésistiblement de ce que Gœthe appelait « le goût des genres tranchés ».

« Donc, en littérature (est-il nécessaire que j'insiste sur ce mot ?) personne ne me semble plus doué actuellement, parmi les vivants (les fronts glorieux sont, pour moi, dans la mort endormis et le génie de Gabriele d'Annunzio appartient à l'auguste Italie !) que Léon Daudet. Nous ne nous rencontrons plus. Il hait ce que j'aime, et préfère haïr.

« Et qu'aime-t-il ? Si acharnée fut toujours, dans ses écrits, sa cruauté, trépignante par le vocabulaire autant que nonchalante ou parfois rieuse au fond de son âme, qu'on serait tenté de penser « il n'aime point », n'étaient son extrême talent et sa grande culture, tous deux affirmateurs d'amour.

« Contempteur du raisonnement, des vérifications, et de ce qu'il nommait « les explications de caractère », il dédaigne aussi le passé, le souvenir, l'amitié, — cette unique et éternelle jeunesse ! — Alors, comment goûtez-vous son œuvre, me direz-vous ?

« Je l'isole de mon époque. Je ne mets point de visages sous les masques inventés qu'avec une injustice flamboyante, il accroche sur l'irréel et sur l'invraisemblable. Son style, pathétique et robuste dans le sérieux, prodigieux dans le cocasse, sa gravité secrète et qu'il bafoue, ses bonds vers l'écarlate, font de cet écrivain luttant avec soi-même le lieu d'un duel perpétuel où de véhéments adversaires et des partenaires même, de tempérament opposé, jouent, sans souci d'équité, à chances égales. *L'homme et les poisons* est le chef-d'œuvre pensif écrit par ce nostalgique de la science médicale, qui, récemment, sut mettre les bornes nécessaires

à l'expansion de la méthode de Freud ; méthode interprétée arbitrairement et jusqu'à l'extravagance par les dévots de cette doctrine étroite et forcenée, dont nul ne songe à nier le principe et certains développements de génie, mais dont il faut fuir le fétichisme nègre et les digressions appuyées sur la fantaisie, les coïncidences, voire le calembour ! Au cours de son œuvre magistrale et respectée, Freud indique que la partie faible de son enseignement est précisément la pratique, si délicate et despotique, de la psychanalyse proprement dite, et la guérison.

« Combien est noble dans son assertion identique cet hymne de tous les siècles, cette constante invocation : « Eros ! le premier des dieux ! ».

« Je citerai, du même côté de la barricade, — ce qui est de l'autre côté pour moi, — Charles Maurras, dont je viens de relire les *Amants de Venise*, très beau livre de justesse et de sympathie. Je le considère comme l'homme aimant avec le plus de piété la poésie française, de Ronsard à Moréas. Bien des pages de la *Musique intérieure* pénètrent le cœur. Je sais de lui des vers gravés sur la pierre du temps. Mais il se détourne d'Hugo, le plus grand des poètes et des hommes, avec Shakespeare, et il se plaît parfois à dorer de ses louanges de frêles murmures poétiques, qui ont trouvé asile dans la profondeur de son amitié. Je ne croirai jamais que les opinions qu'il émet, et que stoïquement il s'impose, soient celles de sa solitude et de sa vérité. Mystique de sa doctrine en même temps qu'homme grec, il m'apparaît comme ces statues du Silence, que les anciens représentaient un doigt appuyé sur la bouche. Barrès l'aima fidèlement, avec prédilection, sans aliéner jamais l'indépendance de ses sentiments politiques nettement différents de ceux du chef royaliste. Anatole France, fils de l'Hellade, aima toujours le poète d'*Anthinéa*.

— ...

— Et la jeune littérature, monsieur ? Le neuf momentané ? C'est moi qui vous interroge, et c'est moi qui vais répondre ! Je sais, je vois, et l'on me dit de toute part avec enchantement qu'il y a une littérature ultra moderne. Voici entre mes mains le dernier numéro de *Commerce*, édition luxueuse et rare. Je l'ouvre sous vos yeux, au hasard, et je lis de brèves pages rusées, brutales, cyniques de M. René Guilleré, où l'Espagne, résumée, est comme tangible. Elle est fruit, elle est chair, et, plus encore, le paysage se fait animal, il plante en nous ses griffes, nous tient à la gorge. Une telle violence ravit. J'éprouve la même impression à la lecture de quelques feuillets de M. Emilio Cecchi, traduits par M. Valery Larbaud. Mais, tout en étant séduite par la brusquerie bien menée de ces courtes ébauches, pourtant achevées, je réfléchis : cet art impétueux, concis, volontairement sans composition logique ni nuances, et qui fait le bruit éclatant du tir dans les bruyantes fêtes foraines, n'a-t-il pas des devanciers, justement célèbres, pleins de savoir et de conscience, auxquels doivent aller d'abord nos félicitations ? On n'écrit pas toujours jeune parce qu'on est jeune. On peut avoir été inspiré par ses prédécesseurs et profiter de la chance d'avoir vingt ans. Jean Giraudoux, Paul Morand, Jean Cocteau, sont, à mon sens, les inventeurs des notations audacieuses, exactes, multiformes. Chacun d'eux, avec son caractère particulier, a découvert cet étonnant jeu de glaces, ces prestidigitations, ces réussites qui, dans leur apparente fantaisie, portent le poids précieux d'une neuve franchise. En même temps une science nombreuse présidait au subtil équilibre de ces œuvres qui ont atteint à une calme solidité en côtoyant le danger.

« Nos très jeunes gens, qui brisent les ponts et les voies de communication dont usaient leurs aînés pour

l'architecture et l'harmonie de leurs récits, ne nous offrent plus, je le crains, que des études certes captivantes mais qui risquent de moins s'installer dans notre mémoire. Ah ! défions-nous de la mode ! Tantôt la surcharge plaît, tantôt l'émondé. En 1910, il me fut assuré que le plus beau vers français était celui-ci :

Aboli bibelot d'inanité sonore !

« Et pourtant le même Mallarmé avait, dans un trait immortel, défini ainsi une prostituée :

Toi qui, sur le néant, en sais plus que les morts !

Aujourd'hui l'on peut prendre plaisir à une phrase d'une vingtaine de pages où ne se rencontre nulle ponctuation ! Que d'excès !

« Puisse l'intelligence servir l'intelligence et ne la point trahir ! On s'émerveille d'une aquarelle verbale où scintille un jardin d'Orient, où court une onde tintante, un arome étranger, et l'on ne cite pas telle phrase de Renan, musicien et peintre de la pensée.

— ...

— Je m'étonne et je regrette qu'on ne fasse pas à notre époque une place suffisante à de jeunes écrivains classiques, dont l'originalité, cependant, me semble devoir rivaliser victorieusement avec les pages de peinture écrite qui retiennent notre attention.

« C'est ainsi que les livres de M. Jean Rostand, que des critiques sévères et autorisés ont rapprochés des ouvrages de La Bruyère et de La Rochefoucauld, ont une renommée encore restreinte, alors que leur style, savant et pur, est comme distendu par la multiple et riche substance qu'il renferme. Pourquoi le public français ignore-t-il parfois ces recueils de pensées, traduits à l'étranger, dont le dernier, intitulé *De la Vanité*, porte justement en exergue cette puissante affirmation de

Nietzsche : « Une bonne maxime est trop dure pour la mâchoire du temps. »

« En de courtes sentences aiguës et toujours parfaitement établies, ce moraliste écarte les nuages et les vapeurs chers aux âmes apprivoisées et vient frapper de la pierre de sa fronde les têtes asservies ou béates.

« La grande séduction des œuvres inintelligibles, c'est que les sots y entendent aussi bien que les gens d'esprit », nous dit-il.

Et encore : « Les sots aiment, en général, qu'une œuvre leur suggère. »

« Chez l'écrivain comme chez le médium, l'obscurité favorise la fraude. » Si l'on entend bien cet observateur courageux, on est au cœur de quelques sujets actuels. On pénètre, par ailleurs, dans l'antre respecté de l'égoïsme humain, cible criblée, mais, par rapide cicatrisation, toujours intacte.

« Il se peut que le pauvre soit ingrat, mais quel riche a jamais fait ce qu'il faut pour le savoir ? »

« Sans doute, le bienfaiteur ne songe pas constamment à son bienfait, mais il lui suffit, pour s'indigner, d'y songer dans l'instant même où l'obligé se repose de sa gratitude. »

« De telles phrases nous tirent avec force vers les contrées négligées des passions motrices aux apparences bénignes, et nous y maintiennent dans l'état d'examen qui conduit à l'amélioration du cœur. Ne retrouve-t-on pas ici, transposées, la finesse et la générosité du génie paternel ?

— ...

— Vous me demandez quelles ont été mes premières admirations littéraires ? quelles influences j'ai subies ? S'il faut ne vous citer que quelques noms, et sans tarder, je vous dirai :

« Sophocle, Montaigne, Shakespeare, Voltaire, Ronsard, Racine, Hugo, Michelet, Nietzsche, Barrès, Loti

et France. Il me faut, puisque le temps nous presse, passer sous silence les véritables inspirateurs de mon enfance, à qui je veux pourtant rendre hommage en vous priant d'inscrire leurs noms divins : les Éléments, les Paysages, la Musique.

Vous souhaitez que je vous parle de Maurice Barrès. Tout le monde et ses ennemis même, s'ils l'eussent connu, l'eussent aimé. Son magnifique génie est universellement honoré, son autorité de poète reste suprême.

« Peut-être connaît-on moins sa sensibilité, son caractère, les nuances infinies de sa solide et ample intelligence.

« Malgré la différence de nos opinions politiques, nous nous rejoignions toujours par la profondeur, et Barrès avait d'ailleurs, grâce à la magnanimité de son esprit et à son goût de la méditation, la faculté de tout comprendre, de presque tout aimer. L'intimité, peu de visages autour de lui, la sympathie absolue étaient indispensables à l'épanouissement de son extraordinaire conversation. Chant lyrique, à mi-hauteur du zénith, et comme réfréné ; douloureuses constatations gaiement avouées ; descriptions pathétiques, verve rude et noble, d'une réussite éblouissante, toutes les formes de la vie traversaient cette intelligence puissamment terrestre et cependant mystique, respectueusement, loin de toute affirmation.

« Point d'antinomies, chez lui, malgré son obéissance à un devoir de l'esprit, dicté par l'hérédité, par le tempérament tenace, fidèle et rêveur, et son aptitude à des préférences rivales. Ses contradictions n'en étaient pas, si l'on songe qu'il chérissait comme une divinité intérieure cette pensée de Pascal : « Il faut avoir des idées de derrière la tête. » Il eut de l'amitié pour Jaurès, pour Anatole France. Il vénérait Pasteur et Berthelot. « Je n'aime, disait-il, que la supériorité. » Nous

relûmes souvent ensemble les poèmes d'Anatole France, qu'une merveilleuse œuvre en prose a trop fait oublier, et je disais à Barrès que quelques vers de France avaient eu de l'influence sur mes premiers poèmes. Je leur dois la mesure et l'anachronique sagesse qui régissent certaines pages du *Cœur innombrable*, livre d'adolescente. Je ne puis vous dire que brièvement combien j'admire Anatole France. Je sais ce qui lui vient de Voltaire, mais ce qui lui est personnel est d'une qualité unique. Les quatre volumes de *la Vie littéraire* m'initièrent aux humanités ; *Crainquebille* est un chef-d'œuvre, de la famille de *Candide*, et en tout point irréfutable.

« Et nous n'avons pas parlé de Mme Colette, cette vivante de génie, à qui un style sans second tend un miroir impérissable ; de Mme Gérard d'Houville, héroïne véritable du *Songe d'une nuit d'été*, qui ajoute la grâce d'une rose pensante à la gloire accomplie, pure et ferme d'Henri de Régnier ; de Mme Delarue-Mardrus, poète et romancière, d'une valeur égale ; de Mme Henriette Charasson, critique au verbe vif et assuré, aux bonnes raisons, en même temps que poète poignant, tendre et harmonieux ; de Mme Aurel, parfois contestée par les ignorants mais dont Edmond Rostand aimait à citer les neuves et pénétrantes Pensées. »

A ce moment-là, une soubrette entra, qui remit à Mme de Noailles un pli sur lequel je reconnus l'écriture de M. Joseph Caillaux, et ainsi la conversation s'acheva dans la politique.

La comtesse de Noailles m'exprima son amical et fidèle attachement à la dure destinée de M. Caillaux, esprit lucide, le plus courageux et objectif qui soit, me dit-elle, patriote sûr de lui-même, à qui tout, hormis le travail et le résultat, semble, quand il le faut, négligeable, et qui sait dépeindre chaleureusement en Clemenceau, près de qui elle fit jadis sa connaissance, l'homme des vertus nationales et intrépides.

Dans les soirs languissants, reprend Mme de Noailles, j'ai récemment relu les deux volumes que Georges Clemenceau consacra à l'affaire Dreyfus. La réunion des articles de l'*Aurore* qui composent ces recueils forme la plus véhémente et pathétique histoire des luttes de la raison, éclairée et exigeante, contre le ténébreux désordre. L'éloquence y prend les mille intonations que l'erreur, même loyale et pleine de foi, inspire à la connaissance et à la logique. Aussi M. Clemenceau, lorsqu'il devint l'ennemi violent de M. Caillaux, n'accueillit-il jamais les calomnies insensées qu'on présentait au public, et ne s'en fit-il pas le propagateur.

Mme de Noailles, qui avait dîné la veille avec M. Painlevé, me demanda si je connaissais les pages magnifiques de son étude sur Pascal publiées l'an dernier dans la *Revue de Paris*, et qui, le matin même où elles parurent, lui furent signalées avec admiration par le général Mangin, à qui, me dit-elle, d'une voix émue, nulle forme de l'intelligence et de la beauté n'échappait. Elle m'exposa l'admiration affectueuse qu'elle avait vouée à M. Painlevé, qui, m'affirma-t-elle, allie à la connaissance de tout, le caractère le plus généreux, un esprit incisif et pittoresque, le charme du naturel et de la simplicité. A propos de ce grand mathématicien, ami de la poésie et de la musique et opiniâtrement dévoué aux lois de l'exactitude et de la bonté, qui est inséparable des justes réflexions, Mme de Noailles se plut à me citer ces vers de Victor Hugo :

Il n'est pas de brouillard, comme il n'est pas d'algèbre,
Qui résiste, au milieu des nombres ou des cieux,
A la fixité calme et profonde des yeux.

— Vos lecteurs ne me croiraient pas, ajouta en souriant Mme de Noailles, si je leur faisais part de quelque livre soudain et inattendu de M. Briand. On n'ignore

pas, en effet, que le plus populaire de nos hommes d'État n'écrit point, n'écrit jamais, mais il établit des faits éloquents dans l'Histoire.

« Il m'est difficile, monsieur, de vous parler des récentes conversions qui intéressent le monde de l'intelligence. Un soir de cet hiver, dans une réunion d'après-dîner, j'ai vu briller les arguments de la foi dans le regard et la voix de René Gillouin, de Paul Morand, de Drieu La Rochelle. Je les écoutais. Le premier se servait d'une manière étincelante de sa subtilité, de son savoir, de son mépris de la condition physique ; le second, tristement, noblement, affirmait par la rêverie ; le troisième semblait certain, — et ce qui apparaissait dans nos propos et nos silences, c'est que nous doutions les uns des autres, tant fort est l'empêchement où nous sommes de concevoir que notre prochain voit, touche et possède ce dont nous sommes frustrés. Ils ont leur espoir anxieux, moi ma douloureuse sérénité. Puisque, en cette matière, notre inexpérience à tous est la même, les objections du pessimiste l'emportent. Rien ne modifiera ma tristesse, mais aussi je me réjouis de tout ce qui arrache l'homme à la souffrance, que je connais tant, pour ma part.

« Un jour, Jean Cocteau, tout simplement, arrêta mes interrogations et mon étonnement par ces mots : « J'étais malheureux, à présent je suis content. » Mais chacun de nous est fait pour la forme de sa détresse. Ne dérangeons ni le croyant ni l'incroyant. L'être humain est un tel miracle de courage, de noblesse et de résistance au sort que je ne puis cesser de dire : L'homme possède une âme tant qu'il est vivant.

« C'est à cette conception désespérée, mais qui me semble juste, que j'ai consacré mon prochain recueil de poèmes. Oui, le livre de Bernanos m'a semblé très remarquable, et il a enthousiasmé des matérialistes endurcis, psychiatres charmés de trouver chez cet obser-

vateur mystique les phénomènes, bien décrits, de l'hallucination.

« Ce n'est pas dans ses récits de franche diablerie que Bernanos m'a le plus intéressée ; rien ne dépasse, dans ce genre mystérieux où le chuchotement alterne avec les cris stridents, le délire noir et feu de *la Sorcière*, de Michelet. Mais le vertige humain, la passion, ses ruses promptes et vénéneuses, la pénombre vacillante où se dessine peu à peu la ligne soufrée du précipice, y sont étudiés avec une netteté, une adresse et une flamme troublantes.

« Les dons lyriques et clairvoyants sont ceux auxquels je suis le plus sensible, de là mon grand amour pour Nietzsche. Arrêtons-nous, si vous le voulez bien, sur ce nom de foudre et de soleil. Il termine ce débat sans limites, que sont toujours les confidences.

« Je ne puis pas dire que vous me les avez arrachées. Votre bonne grâce et votre compréhension suscitent l'aveu et la franchise. J'ai eu un grand plaisir à causer avec vous et avec les lecteurs invisibles, lointains et attentifs des *Nouvelles Littéraires*.

« Mais dites-leur bien, je vous prie, de ne pas toujours juger les poètes, amoureux de la clarté, sur ce qu'on leur fait écrire. C'est chez eux que la distraction du typographe s'exerce le plus cruellement. Quelques milliers d'exemplaires de mon livre : *les Vivants et les Morts*, dont je n'avais pu voir les épreuves estivales, à la réimpression, contiennent un vers insensé, créé syllabe par syllabe par un prote, ami de l'alexandrin. On y lit avec stupeur :

« *Le jour comme un cordeau*, etc... ! »

« Et qu'y puis-je ? Ce sont avec ces coquilles que l'on frappe les poètes, victimes aussi de l'ostracisme. »

18 *septembre* 1926.

JEAN BRUNHES

Un insulaire de race auvergnate. — Vidal de La Blache, « imprégnateur ». — Le vrai nationalisme. — De la linguistique à la géographie. — La géographie ne doit pas être une science isolée — A Montréal, avec Etienne Gilson. — La victoire de la « géographie humaine ».

M. Jean Brunhes habite, à Boulogne-sur-Seine, quai du Quatre-Septembre, une villa mystérieuse, entourée de grands arbres à moitié dénudés déjà et qu'en cette matinée pluvieuse d'automne un vent glacial fouaille sans pitié.

Je fais le tour de l'immeuble, cherchant vainement une entrée quand un homme de taille moyenne, des cheveux blancs, longs et fins, flottant au vent, vient à moi d'un pas allègre, le regard jeune et souriant, la main tendue.

— Suivez-moi, dit-il, vous allez passer par des chemins détournés et des portes étroites, mais ne vous effrayez pas. C'est tout simplement que je veux vous recevoir dans mon bureau. Cela me semble mieux indiqué que le petit salon de ma fille. Toutefois, si vous le permettez, elle assistera à notre entretien. N'y a-t-elle pas quelques droits puisqu'elle est ma plus précieuse collaboratrice ?

C'est donc M^lle^ Mariel Jean Brunhes qui nous fait,

avec la plus charmante simplicité, les honneurs de l'immense cabinet de travail du grand géographe.

Mais le charme de l'accueil de la jeune exploratrice n'est que de surcroît. Dès le premier abord, ce grand savant, si simple et si cordial, m'a conquis. Ses beaux yeux bleus si clairs répandent tout alentour comme une chaude et douce lumière que n'ont jamais troublée les choses vaines et basses de la terre.

***

Sa bonne volonté facilite toutes choses...

— *Je voudrais, lui dis-je, que vous révéliez à mes lecteurs quelques détails caractéristiques sur vos débuts, car, enfin, une vocation de géographe, ce n'est pas chose si commune.*

M. Jean Brunhes sourit :

— Elle fut même chez moi assez brusque, assez inattendue et, d'une certaine façon, assez tardive. Mais puisque vous avez l'indulgence de vous intéresser à ma personne, je reprendrai les choses d'un peu plus loin.

« Je suis un insulaire. Je suis né dans l'île de Tounis qui se trouve, à Toulouse, sur la Garonne, mais je suis de race auvergnate. Mon père était d'Aurillac et ma mère de Saint-Flour. Mon père était un pédagogue-né qui n'a jamais parlé de pédagogie. Il est mort doyen de la Faculté des sciences de Dijon. Il avait une formation littéraire, philosophique et religieuse extraordinaire. Je me souviens, avec une étrange netteté, qu'un soir — je n'avais pas douze ans — il nous expliqua, à mes frères et à moi, le « débat sur la grâce qui mit aux prises les jansénistes et les jésuites... »

« Il nous expliqua si clairement ces choses complexes que nous comprîmes ou du moins crûmes comprendre.

— *La carrière de ses cinq fils n'est-elle pas le meilleur témoignage de sa valeur d'éducateur ?*

— Mon père avait été lui-même formé par son grand-oncle... Mon grand-père, quittant ses châtaigneraies, était descendu de la montagne à la ville. Il avait fondé une saboterie à Aurillac où il occupait quatre-vingts ouvriers. Malheureusement, il mourut très jeune, laissant ma grand'mère avec huit enfants. C'est alors que le frère de mon grand-père — un prêtre — vint s'installer auprès de la veuve.

« Il était aumônier du collège d'Aurillac, où il professait de plus la rhétorique. Je possède encore ici une partie de sa bibliothèque. Je vous avouerai même qu'il y a un rayon d'œuvres du XVIII^e^ siècle et que quelques-unes peuvent sembler un peu folâtres pour un ecclésiastique... Ces humanistes de l'ancienne France savaient témoigner, à l'occasion, d'une certaine indulgence. Ils avaient la tête si solide qu'ils remettaient vite chaque chose à sa juste place.

« Et Jean-Baptiste Brunhes avait la tête solide et le cœur généreux. Il fut vraiment le moteur spirituel de la famille de mon père.

— *Parlez-moi de vous-même...*

— J'ai préparé Normale Lettres à Louis-le-Grand pendant deux ans. Et c'est à l'Ecole Normale que j'ai eu la révélation de la géographie. Je dois cette révélation à Vidal de La Blache. C'était un véritable *imprégnateur ;* cui, il n'y a pas d'autre mot ; il vous *imbibait* pour la géographie d'un goût tel qu'on était lié pour la vie.

« Vidal de La Blache profita de son séjour à Nancy comme professeur à la Faculté des lettres pour se perfectionner dans la langue allemande et être ainsi à même d'assimiler directement les travaux de ses confrères d'outre-Rhin.

« Et, au fond, n'est-ce pas le vrai nationalisme, celui

qui n'est ni agressif ni fermé, mais qui, au contraire, prend son bien partout où il le trouve et fait tout coopérer au progrès de la science.

« L'influence de Vidal de La Blanche fut décisive et c'est parce qu'il ne négligea pas l'effort allemand d'alors qu'il fonda et plaça au tout premier rang l'école géographique française. Aussi est-ce à lui que doit aller d'abord l'hommage que la *Geographical Review*, de New-York, nous rendait récemment : « La France peut être satisfaite. L'école qu'elle a développée fait l'admiration de tous les géographes professionnels du monde entier. »

« Je dois beaucoup aussi à mon professeur d'histoire, Gabriel Monod, qui me témoigna toujours une vive affection, et aussi à Georges Goyau, qui était le chef de section de l'année précédente. C'est lui qui acheva de m'orienter définitivement vers la section d'histoire et de géographie, car à ce moment-là, si j'avais obéi à mes goût personnels, j'aurais fait de la philologie. Plus que par les mots et par la vie des mots — étude pourtant très intéressante — j'étais attiré vers la partie syntaxe qui révèle si bien le mécanisme de pensée des différents peuples.

« Il est curieux de voir se traduire par les formes syntaxiques certains des traits les plus extraordinairement caractéristiques de la tournure d'esprit et, par suite, de la quotidienne manière d'agir des groupes humains. Voyez la langue anglaise : simple, directe, moins nuancée que la nôtre, allant droit à la conclusion de l'idée.

« Comparez-la, au contraire, avec le turc qui place tous les détails, et les épithètes et les fioritures avant le mot principal auquel on est conduit comme par une longue avenue détournée. Prenez les deux langues sœurs : l'italienne et l'espagnole, les oppositions de nature de chacun des deux peuples existent, pourrait-on dire, jusque dans l'allure de chaque phrase...

— *N'y avait-il pas dans votre attrait pour la linguistique, étudiée de ce point de vue, comme une prédestination mystique à la géographie ?*

— Je n'y avais jamais bien réfléchi ; mais ce que vous me dites là me paraît à moi-même une exacte révélation.

Mes années de Normale finies, je fis un acte décisif — je n'ose dire courageux. De tous côtés on voulait que je prisse le chemin de l'école d'Athènes... Le directeur m'assurait même que je pourrais faire autant de géographie que je voudrais... J'hésitai un peu, puis, brusquement, je choisis d'entrer à la fondation Thiers qui venait de s'installer. Je fis donc partie de la première promotion abritée par cette création de la belle-sœur de Thiers, M^lle^ Dosne. Je profitai de ces années si heureuses de travail libre et tranquille pour suivre les cours de l'Ecole des Mines, de l'Ecole des Ponts et Chaussées et de l'Institut agronomique.

En 1896, je fus nommé professeur à l'université de Lille. J'y restai quinze jours, car, sur ces entrefaites, la Faculté des sciences de l'université de Fribourg fonda une chaire de géographie et il ne me déplut pas pour ce poste d'entrer en compétition avec un professeur allemand. Je l'emportai et pris avec joie possession d'une chaire nouvelle dans la faculté nouvelle d'une université nouvelle.

— *J'ai eu l'occasion de rencontrer quelques-uns de vos anciens élèves et je sais le puissant attrait qu'exerça tout de suite sur eux votre façon si neuve de comprendre et si vivante d'enseigner la géographie. Tel auquel je pense et qui est aujourd'hui célèbre avait une sainte horreur de cette science. La première fois qu'il vous entendit, ce fut pour lui comme une révélation. Ce qui était mort et informe s'animait et prenait les contours les plus variés et les plus pittoresques au fur et à mesure de vos exposés de poète et de savant ; exposés où la poé-*

sie ne suppléait pas à la science mais donnait comme un rayonnement à une science assez riche et assez sûre d'elle-même pour pouvoir se permettre d'être élégante et harmonieuse...

— N'insistez pas. Vous me prendriez par mon côté faible. Je crois en effet profondément que toute œuvre scientifique, pour être durable, doit être écrite dans une langue aussi belle que possible.' L'art et la science ne font mauvais ménage que sous le toit des médiocres et je plaindrais le géographe qui parlerait de la mer et de la montagne avec la même sécheresse que s'il nous entretenait de figures géométriques.

« Mon frère aîné, Bernard, à l'intimité intellectuelle duquel je dois beaucoup, qui est, hélas, mort subitement, en 1911, en pleine vigueur, alors qu'il dirigeait l'observatoire du Puy-de-Dôme...

— *N'est-ce pas l'auteur de* la Dégradation de l'énergie, *ce livre aux conceptions si fécondes de la collection du docteur Gustave Le Bon?...*

— Précisément. Il savait penser. Il savait écrire. Et relisez le chapitre qu'il a rédigé sur la littérature scientifique au XIX^e^ siècle dans *l'Histoire de la littérature française* de Petit de Julleville : il y démontre, preuves en main, que les savants qui ont eu, scientifiquement parlant, l'influence la plus profonde au cours du XIX^e^ siècle sont ceux-là mêmes qui étaient des écrivains. Vous avez vous-même dans votre *Heure avec Raymond Poincaré* donné une singulière valeur à cette même idée, et il semble que ce soit le nom même de Poincaré qui vous ait inspiré.

« Comment d'ailleurs n'aurais-je pas été enthousiasmé quand, jeune professeur, à 25 ans, j'étais appelé à donner mes premières leçons dans le cadre le plus pittoresque qui se puisse imaginer ? Connaissez-vous Fribourg ? C'est une ville où la nature et l'art s'associent pour présenter à nos yeux sur le fond le plus romantique

une succession d'eaux-fortes qui nous causent toujours la même surprise émerveillée.

« Tout me séduisait à Fribourg et en Fribourg, mais d'abord mon cours et la liberté absolue que j'avais de le comprendre et de l'organiser à ma guise. Pas de programmes, pas d'autres examens que ceux qui dépendaient de moi ; c'était le champ libre pour les recherches les plus personnelles.

« J'avais comme adjoints Paul Girardin, qui depuis m'a succédé et même est devenu recteur de l'université, et l'abbé Breuil que j'avais pris avec nous parce qu'il n'avait pas de titres universitaires, mais qui bientôt devait devenir dans sa partie — l'art préhistorique — aussi grand que Pasteur, par exemple, l'était dans la sienne. C'est un génie incontesté. Il a eu la chance d'avoir été soutenu dès l'origine par un savant au cerveau très puissant, d'une sérénité et d'une objectivité admirables, Marcellin Boule, l'une des plus belles natures d'hommes que je connaisse.

« Boule a joué un grand rôle scientifique.

« Quand vous irez le voir, ne manquez pas de lui demander qu'il vous fasse visiter sa galerie de paléontologie du Muséum. C'est une de nos merveilles et de nos richesses de Paris. Coquetterie matérielle et valeur objective en sont les deux principales caractéristiques. Croyez-moi, elles se trouvent rarement réunies...

« Quant à Breuil, il est devenu depuis directeur d'études à l'Institut de Paléontologie humaine fondé par le prince de Monaco. Quel admirable esprit, tout à la fois constructeur et hypercritique ! Si vous voulez le connaître en belle forme, lisez, je vous en supplie, ce mémoire que les instances de Boule lui avaient fait écrire en trois jours ou plutôt en trois nuits : *Les subdivisions du paléolithique supérieur et leur signification*, qui fut présenté et applaudi au Congrès International d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Ge-

nève, en 1912, et qui est imprimé dans les comptes rendus de ce congrès.

« Breuil a une main habile qui est digne de son étonnante mémoire visuelle : il faut le voir au tableau noir. Il a dans son cerveau les traits rigoureusement précis des 80 ou 100 dessins de bisons ou de mammouths qu'il a personnellement relevés et étudiés dans les grottes du Périgord, de l'Ariège ou de l'Espagne ; il vous parle d'un mammouth, puis d'un second, puis d'un troisième... Et, tandis qu'il parle, sa main extraordinaire, munie d'un morceau de craie, vous prend chacun par l'un des lourds pieds de devant et remonte et redescend, remonte et descend encore et forme la croupe et dessine la tête et les défenses, et d'un seul trait qui a été suivi et n'a pas eu une hésitation, vous dresse l'animal devant vous avec une exacte vérité.

« Je vous parle de mes collaborateurs et de mes amis parce que je leur dois beaucoup. J'ai un petit orgueil — tout le monde a le sien, n'est-il pas vrai ? — c'est d'avoir *élargi les horizons de la géographie*. Je me suis intéressé à la préhistoire comme à l'histoire, à la sociologie comme au folklore, et j'ai voulu faire pénétrer en ces différentes provinces l'esprit géographique qui est par excellence l'esprit spatial, l'esprit de la coexistence des faits, — voire contradictoires, voire d'âges différents, — sur la même parcelle de l'écorce de notre planète.

« J'ai donc passé seize années à Fribourg, dans un milieu neuf, où tout était à créer, entretenant des relations d'intime amitié et collaboration avec le chef du gouvernement d'alors, M. Python, qui a créé le Fribourg si vivant d'aujourd'hui.

« En me reportant à ces seize années de Fribourg et de Lausanne (car j'étais aussi professeur à l'université de Lausanne, collègue et ami du puissant géologue Maurice Lugeon), je suis dominé par tous les souvenirs

d'émotion qui se rattachent à mon foyer brisé, — brisé par la mort de ma femme, qui fut la collaboratrice, l'inspiratrice, l'animatrice de toute la part d'action sociale et religieuse de ma vie ! Elle a été la fondatrice des Ligues sociales d'acheteurs...

« En 1911, M. Levasseur, qui occupait la chaire de géographie économique du Collège de France depuis 1871, mourut.

« De Fribourg, j'osai poser ma candidature, et, après une campagne électorale fertile en incidents, je recueillis dix-huit voix, contre dix-neuf.

« Vaincu, mais content, je rentrai à Fribourg et quelques jours après j'ouvrais une conférence publique par ces mots :

« — Je me suis offert le luxe d'avoir le « maximum de voix qui me permettait de rester parmi vous. »

« Quelque temps après, M. Albert Kahn dotait le Collège de France d'une chaire de *Géographie humaine* : je l'inaugurai.

— *Ne vous revenait-elle pas de droit, puisque vous avez créé cette science et l'avez même baptisée ?...* Géographie humaine, *Jean Brunhes, n'est-ce pas aujourd'hui inséparable ? Et le public enthousiaste — le plus dense depuis Bergson — qui se presse à vos cours...*

— Mon auditoire m'est fidèle et je tiens à déclarer combien je lui suis redevable. Il s'intéresse même à des questions de pure ethnographie, même à des problèmes de politique très déliée. J'ai quelques notes, mais, en général, je ne les regarde point ; je regarde mon public, et c'est lui qui, dans une certaine mesure, dirige, sinon la marche, du moins les détours de ma pensée.

***

M. Jean Brunhes s'interrompt. Il doit aller à son

laboratoire et il nous invite à le suivre. M. Jean Brunhes est photographe et il dirige les célèbres collections de photographies en couleurs qu'a fondées M. Albert Kahn sous le nom d'*Archives de la Planète*.

Plusieurs de ses photographes l'ont accompagné au cours de ses missions. On nous montre quelques-uns de ces précieux clichés dont le nombre dépasse déjà soixante-dix mille. Notre promenade trop rapide à travers ces documents fait surgir les souvenirs des voyages accomplis sur les terres de l'ancien continent et du nouveau monde :

La Vieille-Serbie et l'Albanie avant la guerre de 1914, nourriture presque unique, le lait caillé ; la Syrie sous la pacificatrice autorité du général Gouraud et le Djebel-Druse où l'on pouvait alors circuler aussi tranquillement que dans la banlieue de Paris ; l'Indochine, où reste si vivace le prestige d'Albert Sarraut ; le Japon, où rayonne l'influence intellectuelle de Claudel ; le Canada, où Jean Brunhes nous raconte les succès de son ami et compagnon Etienne Gilson, leur collaboration fraternelle, la conférence de Gilson sur saint François d'Assise où le recteur de l'université de Montréal demandant *ex abrupto* au géographe de parler de la géographie humaine de l'Occident au XIII^e^ siècle, Gilson, saisi du saisissement de Jean Brunhes, lui souffle : « Les routes du moyen âge ! » et celui-ci parlant, et parlant pendant trois quarts d'heure, sur les routes, les moyens de transport, les pèlerinages, pour aboutir à la création de l'université d'Oxford « qui ne fut créée que parce que la guerre avait barré la route de la Manche ».

***

Après cette agréable visite, nous regagnons le cabinet de travail et, brusquement, j'ai comme l'intuition

qu'une seule question peut nous mener directement au cœur même des préoccupations qui, aujourd'hui, angoissent tous les Français...

— *La géographie, telle que vous l'avez conçue, ne demeure plus une science isolée ; elle a des corps à corps avec tous les problèmes vitaux et plus qu'à quiconque elle vous donne le droit, peut-être le devoir, de répondre aux questions de ceux que préoccupe l'avenir de la France et de l'Europe.*

— Je ne me déroberai point : l'internationalisme des faits — moyens de communication de plus en plus faciles et rapides, échanges économiques multipliés — n'a pas engendré un véritable rapprochement des esprits.

« Sans doute la terre est plus que jamais une unité : nous vivons aujourd'hui dans une communauté terrestre qui n'implique en rien une fraternité.

« Cette indépendance des nations obligera de plus en plus nos industriels, nos commerçants, à connaître exactement, en même temps que les langues, les notions et les faits que leur donne la géographie, telle que nous la comprenons aujourd'hui.

« Chacune des enquêtes que je poursuis me confirme dans cette conviction fondamentale : la France, lourdement obérée par les importations qu'elle doit payer en monnaie étrangère (nous payons le charbon, même allemand, en livres) ne peut se sauver que par le travail, le merveilleux travail français. »

A ce moment de notre entretien, M. Jean Brunhes se lève et se mettant à arpenter son cabinet de travail, il me prouve par l'ardeur passionnée de son exposé que j'avais visé juste en cherchant sous le géographe le grand sociologue...

— Le travail, voyez-vous, c'est bien le facteur essentiel de notre histoire et ce sera celui de notre redressement. Et si j'en veux au communisme, c'est d'avoir

introduit une mystique ennemie du travail : le sabotage nous est venu de l'étranger. Ce n'est pas un vice français.

« Comment se refuser à voir que c'est la valeur individuelle du produit où l'artisan laisse sa marque qui nous a toujours imposés sur les marchés étrangers ? Et que les grands industriels, qui cherchent à inventer, à apporter du neuf dans les procédés de fabrication et dans les styles, sont à l'avant-garde de ce progrès du travail ?

« Voyez Rodier, le grand fabricant de tissus qui a osé restituer à Bohain le métier à main et qui y fait faire les plus beaux tissus du monde.

« Rien n'est comparable à cet ouvrage que signe pour ainsi dire l'ouvrier et où toute imperfection, dernier signe de l'individualité, concourt à la perfection de l'œuvre en la rendant unique, inimitable.

« C'est par là, et par là seulement, que nous pouvons l'emporter.

« Notre vieux monde, l'Occident, — mais je veux l'étendre jusqu'à la Chine, — tout le vieux monde du travail, ne peut l'emporter que par là sur une Amérique uniformisée par le travail en série, incapable de donner aucune œuvre marquée du sceau de la personnalité.

« Il y avait bien là-bas les Indiens, mais on les a supprimés et les rares survivants sont parqués par des Barnums utilitaires. »

Pour décrire ce beau travail, M. Jean Brunhes mariait mots et gestes dans l'harmonie la plus évocatrice. On eût dit qu'il voyait, qu'il touchait les objets qu'il nous décrivait.

— Ce qui restera le plus de mon effort, continua-t-il, c'est la philosophie qui le porte, la philosophie des rapports de l'homme avec la nature. Avant moi, deux écoles étaient aux prises : celle qui faisait dépendre les activités humaines du cadre naturel (Michelet dans

son tableau de la France faisant dériver la nature profonde d'un Chateaubriand ou d'un Bossuet de leur pays d'origine) et qui aboutissait à une sorte de fatalisme déterministe — et l'école historique qui semblait ne voir dans le jeu des événements que des hommes, isolés de leur cadre naturel.

« J'ai essayé de montrer qu'entre le cadre naturel et l'activité humaine, il y a un rapport, un facteur essentiel : le travail.

« La nature nous offre des conditions de vie, l'homme qui en tient compte *choisit* pourtant un ordre d'activité. Et c'est de ce *choix*, résultat de la liberté humaine, que dérive toute la suite du travail humain dans le cadre naturel.

« Ainsi, je reviens de visiter le Japon, pays admirablement fait pour l'élevage : on n'y trouve pourtant qu'une petite culture de jardin ; les Japonais, en face d'une nature qui leur proposait une solution, en ont choisi une autre.

« Le jour où l'homme a planté des vignes le long de la Côte d'Or, il est entré dans la voie d'une certaine solution. Il est certain que, par la suite, il se trouve engagé par ce premier choix, modifié lui-même par la nature de son travail ; il n'en reste pas moins qu'il a dépendu de lui de choisir et même de modifier le facteur initial.

« Parfois, la modification est si profonde qu'elle peut équivaloir par la suite à un changement de climat.

« C'est une de mes fiertés que Jacques Ancel ait pu écrire dans la revue de la Société de Géographie, à propos du livre que nous avons construit, mon ami Camille Vallaux et moi, sous le titre *la Géographie de l'Histoire* : « Jean Brunhes a spiritualisé la géographie ».

« Pour moi, une science ne se développe que dans la mesure où elle est liée à une métaphysique et beaucoup

de découvertes de Berthelot, par exemple, sont venues de son système philosophique.

— *Tiens, vous vous rencontrez sur ce point et presque dans les termes mêmes, avec l'illustre et regretté physicien Duhem qui écrivait dans* Quelques réflexions au sujet de la physique expérimentale «... *qu'il serait déraisonnable de travailler au progrès de la théorie physique si cette théorie n'était le reflet, de plus en plus précis, d'une métaphysique ; la croyance en un ordre transcendant à la physique est la seule raison d'être de la théorie physique.* »

— Je poursuis un effort curieusement parallèle au bergsonisme.

« Bergson et moi sommes partis tous deux d'une réaction contre le positivisme brutal, lui, dix ans avant moi, et certes avec une autre puissance, et que j'admire...

« Je suis et reste dans l'ordre des faits terrestres et je m'élève moins haut. C'est par les études localisées et précises que la géographie doit démontrer sa méthode et sa fin.

— *Où en sont vos présents travaux ?*

— Dans une quinzaine va paraître le second volume de la *Géographie humaine* dans la collection *Histoire de la nation française* que dirige Gabriel Hanotaux et où il a bien voulu consacrer deux volumes sur quinze à la Géographie. Le premier a paru en 1920.

« Pour le second, j'ai eu la chance de rencontrer un collaborateur auquel j'étais uni d'esprit, d'âme et d'amitié.

« Pierre Deffontaines et moi avons conçu et rédigé le volume qui va paraître dans une exceptionnelle plénitude d'accord. Je voudrais que l'on sût à quel point sa part personnelle est grande dans l'œuvre commune.

« Nous avons essayé de faire une géographie de la France qui ne reflétât point ce qui avait déjà été écrit

plusieurs fois et qui fût vraiment une œuvre nouvelle. On pourra en discuter le plan, mais on ne pourra pas en contester la nouveauté. Ce second volume, dû à Deffontaines et à moi, se compose de deux parties : la géographie politique et la géographie du travail.

« La géographie politique ne s'occupe pas des seuls problèmes administratifs, mais elle est l'étude de tout ce qui représente, sur la surface du sol de France, l'organisation en société et l'organisation en société politique.

« C'est de ce point de vue que les différentes capitales régionales sont étudiées dans leur sens originel et profond, étant nées comme *capitales marginales*, c'est-à-dire à la frange et non pas au centre de régions naturelles.

« De là s'explique que la Normandie, par exemple, ait ses deux capitales aux deux extrémités, Rouen et Caen et que le Languedoc ait eu ses deux capitales rigoureusement placées aux extrémités est et ouest, de part et d'autre à la marge : Toulouse et Montpellier.

« Les vraies capitales originelles sont des points d'*échange* entre contrées différenciées et c'est pourquoi, d'ailleurs, les ports ont eu un tel rôle politique, situés qu'ils sont entre deux zones humanisées d'une manière tout à fait contradictoire, la terre et la mer.

— *Vous avez placé également toute l'étude des routes dans la géographie politique et vous l'avez comprise principalement de ce point de vue.*

— Mais n'est-ce pas réellement une part de notre société politique qui s'est exprimée par les routes des intendants au XVIII^e^ siècle, par l'organisation et le développement actuel de nos réseaux ferrés, ainsi que par nos créations de centres de T.S.F. ou de nos lignes de navigation aérienne (Ligne de Toulouse à Casablanca).

« De même l'expansion maritime de la France et toute sa marine marchande sont des conditions essentielles

de son existence aussi bien politique qu'économique.

« La route de terre ou la route de mer mérite ce nom lorsqu'elle est d'un bout à l'autre protégée par la sécurité politique.

« La frontière est une modalité de la route puisque c'est l'endroit où la sécurité commençante de la route est particulièrement surveillée et même défendue.

« Notre livre contient un exposé tout à fait nouveau, d'après les sources les plus autorisées, des conceptions renouvelées de la frontière terrestre issues de la guerre et quant à la frontière maritime, elle est aussi étudiée et traitée selon des plans nouveaux.

« Il ne faut pas oublier que c'est depuis la guerre seulement que la défense de la frontière maritime est confiée aux marins et non plus à l'armée de terre.

« La seconde partie du volume, la *géographie du travail*, examine toutes les formes de l'activité économique, industrielle et agricole, par rapport aux hommes qui y sont mêlés. Dans le chapitre des forêts, par exemple, on ne se contente pas d'étudier la forêt en elle-même — extension ou variétés — mais on étudie par-dessus tout les modalités extrêmement nombreuses d'activités humaines liées à la forêt.

« Ailleurs, le vigneron est regardé comme encore plus important que le vin et le berger que le troupeau.

« On a essayé non seulement d'écrire, mais même de figurer par des courbes le rythme du travail humain au cours de l'année. Il est des cultures qui se trouvent exclues de certaines régions, alors que les conditions naturelles leur sont très favorables, tout simplement parce qu'au moment où elles exigeraient le plus de main-d'œuvre, les esprits et les bras sont occupés par d'autres cultures. Raisons d'ordre proprement humain.

« Autre exemple d'influence de même ordre : ce sont les grandes villes qui déterminent le plus beau travail agricole. Les cultures maraîchères arrivent à une per-

fection de plus en plus grande, appelée par les marchés urbains. C'est une erreur géographique que de séparer au point où on le fait trop souvent les intérêts urbains et les intérêts ruraux. Ce sont les transports rapides si bien organisés, tout spécialement par le P.-L.-M. et par le P.-O., qui ont permis à certaines régions de se peupler de fraisiers, de tomates ou de pêchers. Le grand problème pour la culture de primeurs comme celles-là est d'arriver à une date déterminée sur le grand marché ou de Paris ou de capitales étrangères telles que Londres. Les facteurs époques d'arrivée, temps de transport, sont des éléments dirigés par des conceptions spirituelles et qui, de plus en plus, deviennent aussi importants que la nature du cépage ou de l'engrais.

— *L'influence d'un ministre ou d'un parlementaire puissant peut ainsi, par la multiplication des trains desservant une région, arriver à modifier l'état des cultures et à les développer d'une manière rapide et intense...*

— Certainement, et cet exemple est fort caractéristique. Nous pourrions citer des cas...

M. Jean Brunhes sourit et conclut :

— Le travail ne dépend donc pas uniquement des conditions matérielles locales, mais est facteur d'une série de faits complexes qui, de cette géographie du travail, fait une véritable géographie sociale.

« Le livre s'achève par deux chapitres consacrés à la géographie de l'énergie. Dans le premier des deux volumes sont étudiées les principales sources d'énergie : houille, pétrole, dernières recherches victorieuses pour la création du pétrole synthétique, houille blanche, houille verte, houille bleue.

« Dans le second chapitre de la géographie de l'énergie est traitée « l'énergie des cerveaux et des muscles humains », c'est-à-dire les faits de population entendus sous ce titre : *le Peuplement et le travail humain.*

« Nous nous sommes efforcés de montrer comment le

problème des disponibilités de travail devrait être à la base de toute saine étude géographique des faits de natalité et de dénatalité. »

***

De la conversation de M. Jean Brunhes, surabondante de petits faits empruntés aux océans et aux terres du monde entier, s'échappe une conception étonnamment coordonnée et synthétique. Avec ces miettes, il fait un tout cohésif.

Quand on l'entend comme lorsqu'on le lit, on a l'impression non seulement d'une pensée organisée, mais d'une force organique qui domine et qui crée.

Cet homme et sa pensée devaient vaincre.

— Pourtant, nous dit-il, lorsque je le quittai, on a tout discuté de la géographie humaine, et son objet, et son contenu, et ses limites et jusqu'à son nom même. Mais la victoire est plus qu'acquise : ouvrez tous les manuels, il n'en est plus un qui ne parle d'une manière courante et définitive de géographie humaine.

Et, riant un peu, M. Jean Brunhes d'ajouter en m'enjoignant d'être le fidèle transcripteur de ses dernières paroles :

— Voyez-vous, je crois que plus on a raison, plus on est attaqué et plus on doit se réjouir des attaques. C'est un critère du triomphe...

30 *octobre* 1926.

EMILE MEYERSON

M. Emile Meyerson représente actuellement dans le monde la pensée la plus originale et la plus profonde de la philosophie des sciences.

Le caractère unique de ce grand esprit, c'est de témoigner à la fois d'une compétence scientifique indiscutée et d'une connaissance parallèle non moins forte des systèmes philosophiques.

Cette autorité scientifique, MM. Einstein et Langevin se sont plu à la reconnaître et ont prisé notamment la comparaison si neuve et si paradoxale à première vue instituée par M. Meyerson entre la tentative hégélienne et la théorie de la relativité.

Il s'agit bien, en effet, avec Hegel comme avec le fondateur de la Relativité, d'un essai de déduction globale du réel, que le premier tenta à l'écart de la science de son temps, et qui échoua, tandis qu'on sait assez à quel point les travaux d'Einstein, de ses collaborateurs et de ses continuateurs représentent une manière de somme de notre science contemporaine.

Quant à la connaissance intime que le savant auteur d'*Identité et réalité* possède des idées et de la technique philosophique, les approbations venues du camp des spécialistes, à commencer par MM. Bergson, Höffding, lord Balfour, Lalande. Brunschvicg, sont si notoires et

si formelles qu'elles mettent M. Meyerson au tout premier plan de la philosophie contemporaine.

⁂

Un formidable effort, servi par des moyens exceptionnels et réparti sur une quarantaine d'années déjà, s'est concrété à ce jour dans trois œuvres monumentales : *Identité et réalité, De l'explication dans les sciences, la Déduction relativiste.*

Ce qu'on trouve dans ce vaste ensemble, ce n'est rien de moins qu'une conception féconde et neuve de la science et plus généralement de *l'esprit humain au travail.*

Ici, on n'est pas en présence d'une philosophie qui, pour son propre compte, reconstruit la nature, mais bien de l'étude approfondie des procédés permanents de la pensée du savant. L'entreprise traditionnelle s'appliquait généralement, dans l'examen du flot des théories scientifiques, à considérer les apports ou alluvions, c'est-à-dire les résultats, alors que l'objet de l'étude meyersonienne, c'est, au contraire, le mouvement même du fleuve, son dynamisme propre.

A ces deux questions : — *Comment la science se fait-elle ? — Quel but poursuit-elle ?* — la réponse de l'épistémologue est la suivante : « A toute époque, qu'il s'agisse de l'atomisme hellénique, de la science péripatétique du moyen âge, de la physique newtonienne ou de celle d'Einstein, la science suppose essentiellement l'existence de *choses ;* elle implique une ontologie et, d'autre part, bien loin de se contenter des *lois*, elle recherche à tout moment *l'explication*, elle tend à connaître *les causes.* Dans cet exercice constant de la « tendance causale », l'action de la raison n'est bornée que par la résistance de la nature, laquelle se traduit sous forme *d'irrationnels.*

⁂

Les idées de M. Emile Meyerson n'ont pas seulement conquis les professionnels, ses pairs. Dans la jeune génération, deux écrivains, entre autres, ont été séduits par l'attrait d'une aussi vaste culture scientifique et d'une pensée aussi profondément originale. L'un, M. André Metz, a souvent déjà exposé les traits essentiels de la pensée de son maître. Je relisais ces jours-ci dans le « Cinquième Cahier de la Nouvelle Journée » : *Qu'est-ce que la science ?* les pages de lumineuse synthèse qu'il consacre à *la Réponse d'Émile Meyerson.* L'autre n'est pas inconnu à nos lecteurs, bien qu'il ne se soit révélé à eux que sous l'aspect du chroniqueur musical : c'est M. André George qu'un article sur *la Déduction relativiste* avait accrédité auprès de M. Meyerson et qui a bien souvent dit avec quelle joie intellectuelle il avait collaboré à la réédition d'*Identité et réalité* en établissant l'index analytique de cet ouvrage.

C'est en compagnie de M. André George que l'autre matin j'ai rendu visite pour la première fois à M. Emile Meyerson.

⁂

Dès les premiers mots, M. E. Meyerson nous met à l'aise en même temps qu'il place la conversation sur le plan intellectuel le plus élevé.

Il nous déclare, avec un indulgent sourire, qu'il répondra docilement à toutes nos questions, même s'il nous plaît de lui demander quelques précisions et quelques détails biographiques mais qu'il préférerait rester fidèle à la devise du sage : « Ami, cache ta vie et répands ta pensée. »

Nous lui répondons que sa réserve se rencontre avec

le vœu de nos lecteurs, qui attendent une biographie spirituelle bien plutôt qu'une biographie anecdotique.

— Alors, dit-il en souriant de nouveau, nous sommes complètement d'accord et je peux commencer :

« Parti à onze ans de ma Pologne natale, je m'en fus, après mes humanités, en Allemagne, suivre à Heidelberg les cours du grand chimiste Bunsen et ceux de Hermann Kopp, l'illustre historien de la chimie, puis à Berlin ceux de Liebermann.

« A l'âge de vingt-deux ans, je vins en France et n'ai cessé d'y résider depuis : cela fait un bail de quarante-six ans. Après avoir été attaché deux ans (de 1882 à 1884) au laboratoire de Schutzenberger, au Collège de France, je devins à vingt-quatre ans d'abord chimiste puis directeur d'une usine de matières colorantes à Argenteuil. Ce succès pratique me grisa quelque peu. J'avais découvert un procédé de fabrication de l'indigo synthétique. Je voulus l'exploiter. Hélas ! ce fut ma ruine : mon procédé, théoriquement exact, n'avait qu'un déplorable rendement industriel...

« D'ailleurs l'histoire des sciences, l'histoire de la chimie particulièrement, exerçaient déjà un vif attrait sur mon esprit : de 1884 à 1889, je publiai de petits mémoires sur ces questions : *Jean Rey et le principe de la conservation de la matière. — Turquet de Mayerne et la découverte de l'hydrogène. — La coupellation dans la Bible*, etc... »

Pendant que le savant prononçait ce dernier titre, ma physionomie dut refléter une certaine surprise interrogative, car M. Meyerson interrompit son exposé pour me raconter en détail l'histoire de son étude sur la coupellation :

— Vous savez que l'on entend sous ce mot le procédé antique par lequel on débarrasse les métaux nobles, or et argent, de la gangue impure qui les entoure. Dans ses célèbres *Origines de l'alchimie*, Marcellin Ber-

thelot avait affirmé que le procédé de la coupellation était resté, même pendant la plus grande partie de l'antiquité classique, une sorte de mystère, un secret. Et voici qu'un jour, en ouvrant la Bible pour une tout autre recherche, je trouve un texte où Jérémie écrit à peu près (c'est Jéhovah qui parle) : « Je vous unirai au plomb de l'adversité ; je ferai souffler sur vous le feu de ma colère et vous sortirez purs... »

« Comme un prophète juif ne revêtait de son lyrisme somptueux que des notions essentiellement familières à son auditoire — exactement comme peuvent le faire des prédicateurs populaires ou des orateurs socialistes aujourd'hui — le texte prouve à l'évidence que la coupellation était déjà dans le domaine public, contrairement à l'assertion de Berthelot...

« Mais je ne me préoccupais qu'accidentellement de tels détails pittoresques. De plus en plus, les idées directrices m'attiraient...

— *C'est ainsi qu'insensiblement vous entriez dans le domaine de la philosophie...*

— Parfaitement, et, aux alentours de 1889, je m'en rendis plus nettement compte : Si les plus grands savants du passé, me disais-je, un Descartes ou un Leibniz, ont souvent consacré le meilleur de leurs forces à l'étude philosophique, il faut bien qu'il y ait là une nécessité profonde, une alliance inséparable entre science et philosophie. Je décidai de refaire ma classe de philosophie, mais, bien entendu, il ne s'agissait pas de la faire dans les manuels. J'ai toujours eu le goût et l'habitude du travail d'érudition, de première main. Je repris donc le chemin de la Nationale : je croyais y être rentré pour trois semaines, j'y suis resté dix-neuf ans.

« L'homme dont les écrits m'ont peut-être le plus servi alors, c'est Renouvier, non point sans doute que je le cite souvent, ni que ma tentative ressemble à la

sienne, mais parce que j'ai appris chez lui comment on utilise un acquis scientifique en philosophie.

« Par Renouvier, je suis arrivé à Kant, puis à Descartes.

— *Je crois que c'est Descartes qu'entre tous les grands esprits vous mettez au premier rang ?*

— Je place au-dessus de tout, en effet, ce mortel dont on eût fait un dieu chez « les anciens » et... vous voyez que je souscris volontiers le vers célèbre de La Fontaine.

« Les travaux récents des historiens de la philosophie : MM. Gilson et Gouhier, replacent très légitimement Descartes dans son milieu et nous montrent à bon droit les influences scolastiques qui demeurent dans ses idées. Pourtant, mon point de vue est évidemment différent : si vous voulez, je trouve qu'on a raison de déceler dans la pensée de Descartes une influence scolastique pour les neuf dixièmes, mais ce qui m'intéresse, c'est précisément le dernière dixième, le côté par où il échappe au moyen âge...

« Je continuai donc cette vaste enquête à travers la pensée scientifique et philosophique, utilisant au mieux le peu de temps que pouvait me laisser mon métier apparent et profitant surtout de mon aptitude à ne dormir que quelque quatre heures par nuit. Il faut vous dire que mon polyglottisme m'avait fait admettre comme rédacteur à la politique étrangère à l'Agence Havas, où je demeurai jusqu'en 1898.

« Quand des amis me félicitent sur ce polyglottisme, j'ai coutume de leur répondre qu'en effet, il ne me manque que l'espagnol et le portugais pour pouvoir postuler l'emploi de portier au Grand Hôtel...

— *Et après cette retraite de dix-neuf années ?*

— Eh bien ! le 30 janvier 1908, je publiai, à compte d'auteur, bien entendu, mon premier livre : *Identité et réalité*. J'étais un outsider. Je ne professais nulle part

et je ne connaissais alors aucun philosophe vivant. J'avais à ce moment-là un grand voyage d'affaires à effectuer en Russie. Je l'avais déjà beaucoup retardé, pour assister au lancement, si j'ose dire, de mon premier livre. Je partis donc quinze jours après l'apparition du volume. Rentré après deux mois d'absence, j'eus la très agréable surprise de trouver chez moi une admirable et longue lettre de Bergson. Le grand penseur, avec une étonnante intelligence sympathique, découvrait au travers et au delà de mon livre mes idées mêmes. Il les énucléait.

« Ajoutez-y qu'au point de vue matériel, je puis être fier de ce premier livre : en quatre ans, l'édition s'épuisa; je rentrai ainsi dans mes frais; j'eus même deux ou trois cents francs de bénéfice. Vous voyez que mes dix-neuf ans de travail étaient payés !

« La seconde édition parut en 1912, au compte de l'éditeur, celle-là, ainsi, bien entendu, que la troisième, qui est sortie en avril dernier.

« Mon second ouvrage, *De l'explication dans les sciences*, a été rédigé pendant la guerre et publié peu après. Quant à *la Déduction relativiste*, je l'ai achevée à Leysin, où je soignais une maladie dont je ne me suis d'ailleurs pas encore remis.

« Voilà, en gros, l'histoire de mes travaux.

— *Et, bien entendu, les idées exprimées par* Identité et réalité *étaient trop neuves pour ne pas rencontrer les résistances qui s'opposent toujours aux premiers pas d'une œuvre originale ?*

— Une tentative comme la mienne ne peut pas être de celles qui passionnent le grand public.

« Que demande-t-il, en effet, à la philosophie ?

« De simples généralisations ou bien des directions, quelque chose en un mot de normatif. Aussi il va de préférence à l'éthique qui l'entretient de ce qui est juste, à l'esthétique qui lui révèle les lois du beau,

et à la logique normative qui lui apprend comment il faut penser. Tandis que ma recherche des procédés de pensée du savant, cette étude de la façon dont se comporte l'esprit, est facilement en dehors des préoccupations du lecteur courant. Il est donc nécessaire que j'explique un peu mes méthodes : la pensée est un processus qui se déroule en grande partie dans l'inconscient et dont les résultats, seuls, arrivent à notre connaissance. Il est très rare qu'un grand savant nous renseigne sur ce processus. De ce point de vue, Descartes ne constitue pas une exception puisqu'il est aussi grand comme philosophe que comme savant et Newton, par exemple, l'un des plus grands esprits de l'humanité, a bien codifié lui aussi des règles de pensée mais elles sont très faibles ; elles sont loin d'être à la hauteur de ses découvertes scientifiques. Ce n'est d'ailleurs pas le métier du savant de démêler la marche de sa propre pensée.

« Mais saisir la marche de cette pensée au travail, c'est précisément ce que moi, j'ai voulu faire.

« J'ai été guidé dans cet ordre de recherches par deux idées préconçues...

— *On en a toujours...*

— Oui et le tout est de savoir qu'on les a... La première, c'est qu'*il ne se peut pas que les hommes du passé aient pensé autrement que nous.* Ce qui m'a amené à cette idée, qui devrait être évidente à chacun, c'est que j'avais commencé mes études par l'histoire de la chimie ; or, en chimie, les développements, les progrès, les changements, ont eu lieu dans un laps de temps très court puisque la science qualitative du moyen âge s'est prolongée jusqu'à Lavoisier. Un adversaire de Lavoisier, c'était par exemple, Macquer. Macquer se trouvait donc le contemporain de mon arrière-grand-père. Comment ne pas retrouver les principes communs à Lavoisier comme à Macquer et à nous-même ?

— *Et votre seconde idée préconçue ?*

— C'est que si je ne sais comment je pense, il me suffit d'étudier la marche de la science pour avoir un « échantillon saisissable, palpable de la pensée ». Je peux savoir comment Newton de ses expériences concluait à ses théories. Ce chemin détourné est le seul chemin véritable.

« Auguste Comte, qui, lui, est pourtant à certains égards plutôt un apriorique dans le genre de Hegel, violentant la science selon des idées venues d'ailleurs, avait dit, avant moi, que nous arriverions à connaître la marche de la pensée commune en étudiant la marche de la pensée scientifique.

— *Ainsi vous accomplissez le programme que Comte avait tracé sans jamais l'exécuter !*

— Oui, et bien qu'antipositiviste, je me prétends le fils légitime d'Auguste Comte.

« Si en philosophie, voyez-vous, on veut savoir de qui un penseur descend, à qui de ses prédécesseurs il doit le plus, regardez qui il combat : Bacon, Descartes, combattent les scolastiques et ils plongent eux-mêmes jusqu'à mi-corps dans la scolastique. Leibniz combat Descartes constamment (*l'erreur mémorable* de Descartes), c'est qu'il est cartésien. Kant passe sa vie à combattre Hume, c'est qu'il est son disciple.

« Moi, je combats Comte, c'est donc, qu'au fond, je descends de lui.

« Comte a cru que la science était quelque chose qui ne visait que la loi. Or cette science positive dont tout le monde parle encore à l'heure actuelle n'a jamais existé. Malebranche a d'ailleurs réfuté Comte par avance : il n'y a pas de science sans métaphysique. Il faut passer par l'objet ; il faut donc une ontologie.

« Ce que suppose le positivisme, c'est une *science de rapports sans supports ;* or, je crois avoir démontré que c'est chimérique : *il n'y a de rapports qu'entre sup-*

ports. On ne peut pas supprimer le concept de *chose*.

« Si maintenant, de la science réelle, vous déduisez la science comtiste, il reste quelque chose, il reste un « culot » inexplicable.

« Ce reste, irréductible au comtisme, je crois en avoir trouvé le secret, j'en apporte la clé. Mais il n'en demeure pas moins que mon travail ne m'a été rendu possible que par le travail préalable de Comte, par son schéma simplifié.

— *Mais la tendance positiviste n'est-elle pas encore celle qui domine, même inconsciemment, chez la plupart des savants ?*

— Certainement. Aussi les philosophes, après *Identité et réalité*, sont venus à moi plus vite que les savants. Néanmoins, ce fut bien lentement. On reconnaissait la valeur technique de l'ouvrage ; on reconnaissait aussi que j'avais une connaissance de l'histoire des sciences plus approfondie qu'il n'est courant, mais on ne se prêtait pas aux conclusions. Sans doute ma théorie colle davantage, mais elle est plus complexe.

— *Et quelle fut la genèse de votre second livre* : De l'explication dans les sciences ?

— *Identité et réalité* était conçu en quelque sorte *a posteriori*, ainsi que je viens de vous l'expliquer, c'est-à-dire que je prenais la science comme un tout *fait* et que je m'efforçais, partant de cette image complète, à découvrir les fondements sur lesquels reposait la construction. J'ai voulu, après cette analyse, refaire la même chose par la synthèse en quelque sorte, c'est-à-dire montrer directement comment, en partant des principes, la science s'édifie. Je dirai que, dans mon idée, *Identité et réalité* est fait plutôt au point de vue du savant et *De l'explication dans les sciences* à celui du philosophe.

— *Quant à votre dernier livre*, la Déduction relativiste, *c'est l'application des mêmes principes à une doctrine scientifique déterminée et toute récente ?*

— Oui ; n'avait-on pas objecté à mes travaux antérieurs que je choisissais surtout mes exemples dans la science périmée, dans la science du passé. Si je m'étais tant attardé à ces exemples, c'est que ce sont ceux qui permettent le mieux un examen objectif du procédé de pensée que je cherchais à saisir. En effet, l'épistémologue doit séparer la pensée de son contenu. Or la pensée scientifique moderne nous tient à la peau comme une véritable tunique de Nessus tandis que si j'étudie les théories appartenant à la science du passé, théories et hypothèses abandonnées à l'heure actuelle, je les aborde sans parti pris. Je ne suis pas entraîné dans le courant. Je suis sur la berge et je vois le navire passer.

— *Devant les objections qu'on vous faisait, vous avez cependant décidé de jouer la difficulté ?*

— Je me suis dit : eh bien, je prendrai la forme la plus récente de la science, la science d'aujourd'hui, de demain et peut-être d'après-demain, et j'arriverai à montrer que le relativisme est conforme à mon schéma. J'ai réussi au point qu'on a pu dire en plaisantant que M. Einstein avait inventé le relativisme pour donner une justification moderne à mes doctrines.

— *Et maintenant ?...*

— Ah ! maintenant, je suis engagé dans un travail d'élargissement et de généralisations que je crois avoir trouvé pour la marche de la pensée scientifique vers la marche de la pensée commune. Les résultats, je le crains, paraîtront encore quelque peu paradoxaux.

— *Un de vos disciples m'a affirmé qu'il s'agissait d'une vaste théorie de la connaissance ?*

— Le titre de ce livre sera : *Du progrès de la pensée...*

. . . . . .

***

Midi sonnait. Nous prîmes congé. En nous recon-

duisant, M. Emile Meyerson nous parla de son ami Paul Souday et nous dit qu'il lui devait, entre autres choses, la révélation de Paul Valéry.

— Valéry est un grand poète, nous dit le philosophe, et je voudrais être plus jeune pour apprendre par cœur certains de ses poèmes. *Aurore*, entre autres, qui est pour moi un rare exemple de poème philosophique, à la fois profondément poétique et très juste de ton comme philosophie.

« Cette manière de rendre l'abstrait concret et beau sans en perdre la profondeur est de qualité très haute. Valéry a écrit aussi de curieuses pages sur l'*Eureka* d'Edgar Poe. »

6 *novembre* 1926.

LEVY-BRUHL

La grande conscience de Fustel de Coulanges. — Kant et Boutroux. Un chef de gare lettré. — Où je remplace le Burdeau-Bouteiller des *Déracinés*. — Dans l'appartement d'Auguste Comte. — La malle mystérieuse : ma précieuse découverte. — Ce que je dois à M. Chavannes, le grand sinologue. — Hommage à Durkheim. — Sir James Frazer et le *Rameau d'Or*. — Les deux méthodes. — La mentalité primitive. — Les blancs et leur prétendue supériorité.

M. L. Lévy-Bruhl, membre de l'Institut, professeur honoraire (il vient juste de prendre sa retraite) à la Sorbonne, est né à Paris, le 10 avril 1857.

— J'ai fait mes études, nous dit-il, au lycée Charlemagne, où j'eus d'excellents maîtres. J'entrai en 1876 à l'Ecole Normale, où j'eus comme camarades, dans ma promotion, Lanson et Salomon Reinach, dans celle qui suivit, Thamin, Henry Michel, Camille Jullian et Rébelliau (qui dirige aujourd'hui la fondation Thiers), dans celle d'après, Jaurès, Bergson et Paul Desjardins.

« Jaurès, qui nous émerveillait par son savoir et son éloquence, ne savait pas encore qu'il ferait de la politique. Pourtant, le jeudi après-midi, jour de sortie, il lui arrivait d'aller entendre les orateurs de la Chambre ou du Sénat et de nous faire ensuite la critique de leurs discours.

« Les deux professeurs de ces années d'école dont

j'ai gardé le meilleur souvenir sont Fustel de Coulanges et Boutroux. Ce dernier m'a donné un goût profond et durable pour l'histoire de la philosophie et des idées.

« Je me souviens qu'en première année, j'avais fait pour Fustel un travail sur l'archontat d'Athènes qui ne devait pas être bien fameux. Aussi je fus stupéfait, quand Fustel me le rendit, de voir qu'il l'avait examiné de très près, allant jusqu'à corriger minutieusement mes références...

« Fustel de Coulanges m'a donné l'impression d'un grand esprit et d'un maître admirable.

« Il me fit l'honneur de me demander si je voulais entrer dans la section d'histoire. Après avoir hésité quelque temps, j'optai pour la philosophie.

« Boutroux venait d'arriver à l'Ecole Normale. C'était en 1877. Il nous fit un cours sur la philosophie de Kant qui nous bouleversa à ce point que nous ne parlions plus que de la *Critique de la raison pure*. Au réfectoire nous assommions nos camarades des autres sections avec nos discussions philosophiques.

« Sorti de l'Ecole Normale en 1879, je fus nommé professeur de philosophie au lycée de Poitiers où je demeurai deux ans. De là, je fus envoyé à Amiens où je restai deux autres années. Enfin je fus appelé à remplacer Burdeau, nommé député, à Louis-le-Grand. Burdeau, vous le savez, est le Bouteiller des *Déracinés*.

« Après une suppléance à l'Ecole Normale, en 1895, je fus nommé maître de conférences puis professeur à la Sorbonne où je succédai à Boutroux quand il devint directeur de la fondation Thiers.

« En 1883, j'avais passé ma thèse. Elle traitait de l'*Idée de responsabilité*. A ce moment-là, j'étais encore professeur au lycée d'Amiens. J'habitais Paris et j'allais faire mes cours à Amiens. J'avais un abonnement au chemin de fer. Le chef de la gare du Nord qui me connaissait, me dit un jour : « — Vous avez

écrit un livre sur la responsabilité ? Donnez-le-moi ! La responsabilité, moi, ça m'intéresse...

— *Par quelle courbe, plus ou moins accidentée, en êtes-vous venu à vos recherches actuelles ?*

— Courbe assez accidentée, en effet. Quand j'arrivai à Paris, M. Boutmy, fondateur et directeur de l'Ecole des sciences politiques, me demanda de faire un cours sur l'Histoire des idées et des théories politiques en Allemagne depuis le XVIII[e] siècle. Je fis ce cours et j'en tirai un ouvrage sur la formation de la conscience nationale en Allemagne qui parut sous ce titre : *l'Allemagne depuis Leibniz.*

« En même temps, j'avais fait une lecture qui eut sur l'orientation de ma pensée une influence décisive ; j'avais étudié de très près les œuvres d'Auguste Comte.

« Aussi en 1895, quand je fus appelé à l'Ecole Normale pour suppléer M. Georges Lyon et faire en seconde année le cours d'histoire de la philosophie, je pris Auguste Comte comme sujet de mes leçons. M. Liard s'étonna de mon choix... et m'en félicita. C'était la première fois en France, qu'un cours était consacré à l'étude de la philosophie d'Auguste Comte.

« J'avais là comme élèves Etienne Burnet, que vous avez vu la semaine dernière, et dont j'aime beaucoup les romans, particulièrement le dernier, *la Porte du Sauveur*, Paul Léon, le directeur des Beaux-Arts, Paul Mantoux, qui vient seulement de quitter son poste à la Société des Nations, Félicien Challaye et Julien Luchaire qui a la charge d'organiser l'Institut international de coopération intellectuelle.

« Quoique je ne sois pas positiviste, je n'en ai pas moins subi assez fortement l'influence de l'esprit de Comte. Il m'a fait perdre le goût de toute philosophie qui n'est pas étroitement liée à l'histoire des sciences et à l'état actuel de la recherche et de la spéculation scientifiques.

« Lorsque j'ai commencé à écrire ma Philosophie d'Auguste Comte, je me suis mis en rapport avec les représentants actuels du positivisme — ce n'est pas seulement une école, c'est une Église à laquelle rien n'a manqué, même pas les schismes. Avec une parfaite obligeance, ils m'ont communiqué les documents qu'ils possédaient et ils m'ont fait visiter l'appartement de la rue Monsieur-le-Prince où Auguste Comte est mort, et qui est resté exactement dans l'état où il était pendant les derniers jours de la vie du philosophe, en 1857.

« Dans le cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher de Comte, j'ai vu une vieille malle pleine de papiers. J'ai soulevé le couvercle et demandé ce que c'était.

« — Oh ! rien d'important.

« — Montrez-moi toujours, ai-je répliqué...

« Et j'ai trouvé dans cette malle des comptes de dépenses (quatre sous de lait, deux sous de pain, etc...), les notes des examens qu'il avait fait passer à l'Ecole Polytechnique, où il avait été examinateur d'entrée et aussi une chemise contenant de grandes feuilles de papier en nombre imposant. Je les regarde et je m'écrie :

« — Mais ce sont les lettres de John Stuart Mill à Auguste Comte ! (Les positivistes avaient bien publié les lettres de Comte, mais non pas celles de Mill.)

« On me répond :

« — Oui, en effet.

« — Mais elles n'ont jamais paru !

« — Il est vrai.

« — Voulez-vous me permettre de les prendre et de les publier ?

« — Très volontiers. »

« Je partis en toute hâte, emportant le précieux paquet.

« Il me fallait encore obtenir l'autorisation de Miss Taylor, belle-fille de Mill, qui habitait près d'Avignon,

dans la maison même où Mill était mort. Elle ne répondait pas à mes lettres et j'eus toutes les peines du monde à obtenir son autorisation. Enfin, je pus donner au public la Correspondance complète de John Stuart Mill et d'Auguste Comte. Stuart Mill écrivait directement en français et dans une langue excellente. Cette correspondance, très importante pour l'histoire de la pensée d'Auguste Comte, a duré quatre ou cinq ans.

« C'est à peu près vers le même temps que je publiai en anglais, à Chicago, une histoire de la philosophie moderne en France.

« En 1902, parut *la Morale et la Science des mœurs*, le premier de mes ouvrages qui s'engage nettement sur la voie de mes travaux actuels. C'était un effort pour déterminer en quel sens la morale peut être l'objet d'une science, pour définir et pour organiser l'étude des faits moraux, qui sont une certaine espèce de faits sociaux.

« J'essayais de montrer qu'il y a une réalité morale, comme il y a une nature physique. Cette réalité nous est très familière : nous la sentons vivement, nous la vivons ; mais il ne suit pas de là que nous la connaissions au sens précis et scientifique du mot. — De même qu'avant les mathématiques et la physique, l'homme était fort ignorant de la nature où il est plongé.

« Il faut donc établir une science des mœurs, et c'est à la sociologie qu'il appartient de le faire. La morale n'a pas besoin d'être fondée, au sens où les théoriciens de la morale l'entendent. Elle existe à titre de réalité sociale. Dans une société donnée, elle est fonction des croyances, des idées et des institutions de cette société.

« Ce livre, comme il fallait s'y attendre, s'il trouva de nombreux partisans, suscita aussi de vives résistances.

— *Comment le rattachez-vous à vos travaux sur* la mentalité primitive ?

— Le lien entre cet ouvrage et ceux que j'ai écrits depuis peut se définir de la façon suivante : ce que j'avais essayé de faire pour la morale, je me suis demandé si cela ne pouvait pas être tenté aussi pour la logique, c'est-à-dire : s'il existe des sociétés humaines véritablement différentes les unes des autres par leurs institutions, cette différence ne doit-elle pas apparaître aussi dans la structure de leur esprit, ou, comme on dit, dans leur mentalité ?

« Pendant que je tournais autour de ce problème, hésitant à l'aborder, je reçus de M. Chavannes, le grand sinologue qui était alors à Pékin, une traduction faite par lui de trois livres d'un historien chinois des plus célèbres. J'entrepris l'étude de cette traduction, mais j'eus beau la lire et relire : il m'était impossible d'apercevoir comment les idées s'enchaînaient dans la pensée de l'auteur. Je savais que ce n'était pas la faute de la traduction. Je me demandai donc s'il n'y avait pas une logique chinoise qui ne coïncidait pas tout à fait avec la logique occidentale.

« Je me mis alors à lire des ouvrages sur la Chine, ainsi que les auteurs classiques chinois dans des traductions...

« Mais je me rendis compte assez vite que mon effort resterait vain. Pour atteindre ce que je cherchais dans la mentalité chinoise, il aurait fallu, avant toutes choses, être maître de la langue, pouvoir lire moi-même les textes, en saisir les nuances, et discuter avec les savants du pays.

« Pour beaucoup de raisons, je ne pouvais y songer, et après quelques mois j'abandonnai cette étude. Pourtant de cette tentative avortée, quelque chose subsistait dans mon esprit : l'idée d'une mentalité différente de la nôtre. Etait-il possible de la soumettre à l'épreuve

des faits ? Après réflexion, je me suis convaincu que c'était dans les sociétés dites inférieures, que j'avais le plus de chance de vérifier cette hypothèse.

« C'est ainsi que je me suis trouvé conduit aux travaux sur la mentalité primitive qui m'occupent depuis plus de vingt-cinq ans, et dont j'ai exposé les résultats dans *les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, dans *la Mentalité primitive*, et dans un troisième volume, *l'Ame primitive*, qui est sous presse.

« Je dois ajouter que ma tendance à m'occuper de ces questions s'est trouvée fortifiée par la lecture de l'admirable *Rameau d'Or*, de Sir James Frazer et, d'autre part, par mes conversations avec Durkheim.

— *Quand êtes-vous entré en relations avec Durkheim ?*

— Durkheim était entré à l'Ecole Normale l'année où j'en suis sorti. Je l'ai connu alors qu'il était professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux où il avait été chargé par Liard du premier enseignement de sociologie qui ait été donné en France. Je le vois tel qu'il était à cette époque, grand, mince, une figure et un corps d'ascète, les yeux, profondément enfoncés sous l'orbite, d'un éclat extraordinaire, par où s'exprimait le feu d'une âme ardente, religieuse et stoïque. On le sentait à la fois frêle et énergique.

« Durkheim est le seul maître qui ait su, chez nous, depuis un demi-siècle, fonder et faire vivre une école. Son ascendant personnel et la force de ses démonstrations avaient attiré et retenu près de lui un ensemble rare de collaborateurs dévoués et fidèles. La guerre a cruellement mutilé ce groupe ; il se reconstitue pourtant aujourd'hui, et *l'Année sociologique* recommence à paraître.

« La thèse magistrale de Durkheim, *la Division du travail social*, avait fait sur moi la plus vive impression. Quand il fut nommé à la Sorbonne, nous nous sommes liés intimement. Son influence est déjà visible dans *la*

Morale et la Science des mœurs, et aussi dans mes travaux ultérieurs. Cependant il n'en approuvait pas sans réserves la méthode et les résultats, et je n'ai jamais fait partie de son école. Mais enfin nous travaillions tous les deux dans le même sens, sinon sur la même voie, et mes livres ont paru dans la collection des « Travaux de l'Année sociologique ».

— *En quoi votre point de vue diffère-t-il de celui de sir James Frazer ?*

— Je lui dois beaucoup, et je suis heureux d'exprimer ma reconnaissance pour tout ce qu'il m'a appris. Mais je ne suis pas la même route que lui. Lorsqu'il décrit les coutumes, les croyances, les institutions en vigueur dans les sociétés primitives, il prend pour accordé que les fonctions mentales sont partout les mêmes, c'est-à-dire que, si nous étions à la place des primitifs, *notre esprit étant tel qu'il est actuellement*, nous penserions et nous agirions comme ils le font. Or, je pars de l'hypothèse précisément opposée à celle de Frazer. J'admets que, pour penser et pour agir comme ils font, pour avoir les institutions que nous constatons chez eux, il faut que leur esprit ne soit pas orienté comme le nôtre, que les cadres et le contenu de leur expérience ne coïncident pas tout à fait avec les nôtres, et que, par conséquent, nous devons nous imposer un effort très pénible pour entrer dans leurs façons de penser et de sentir. Peut-être n'y parviendrons-nous jamais entièrement. C'est l'avis de quelques-uns des observateurs les plus pénétrants.

« L'hypothèse initiale de Frazer et des autres membres de l'école anthropologique anglaise repose sur un postulat qu'ils n'examinent pas, tant il leur paraît évident : la nature de l'homme est partout identique à elle-même. Mais ce postulat est-il vrai sans restriction ? Il est trop clair qu'il y a des caractères fondamentaux, au point de vue mental comme au point de vue physique, com-

muns à toute l'espèce, et à défaut desquels l'homme ne serait plus homme. Ce qu'il s'agit de savoir, c'est si cette espèce ne comporte pas des variétés bien définies. Entre les institutions de notre société et celles d'une tribu mélanésienne ou bantoue, la différence est beaucoup plus profonde qu'on ne l'imaginait naguère : la différence entre la mentalité d'un Européen et celle d'un Mélanésien ou d'un Bantou ne serait-elle pas, de même, actuellement irréductible, toutes réserves faites sur les caractères communs, essentiels à l'humanité, qui ne sont pas en cause ? Mieux les faits sont connus, plus ils témoignent en faveur de l'existence de mentalités jusqu'à un certain point réellement différentes.

« Quand on s'attache à rechercher et à faire ressortir la ressemblance entre la mentalité primitive et la nôtre, on reste d'accord avec le sentiment commun, et avec les réflexions ordinaires des moralistes « : Grattez le civilisé, vous trouverez le sauvage ! » — Considérez le folklore de nos campagnes, vous y verrez des croyances et des superstitions toutes pareilles à celles des primitifs, etc. La méthode est peu féconde. Elle conduit à dépister, dans un nombre croissant de cas, des *survivances* dont nous ne nous doutions pas. Mais elle s'arrête là. En assimilant d'avance au nôtre l'esprit des primitifs qu'on étudie, on se condamne à ne rien découvrir de nouveau. En partant de l'hypothèse contraire, en analysant la mentalité primitive sans prendre pour accordé qu'elle ne diffère pas de la nôtre, et en se laissant conduire par les faits, on ouvre une voie qui n'aboutit pas nécessairement à quelque chose de déjà connu.

« C'est pourquoi je l'ai choisie. Elle promettait un meilleur rendement. Il semble que cette promesse n'ait pas été vaine. J'ai cru parvenir à dégager les caractères essentiels de la mentalité primitive. Je les ai définis par les termes de « mystique » et « prélogique » dont je

suis loin d'être satisfait, mais je n'ai pu en trouver de meilleurs. J'ai pu rendre compte d'un certain nombre de faits dont on n'avait donné, jusqu'à présent, que des explications arbitraires, ou inexactes, quoique vraisemblables.

— *Parlez-moi de vos méthodes de travail ?*

— Les difficultés d'un travail de ce genre sont nombreuses et parfois à peu près impossibles à surmonter.

« La qualité des documents dont on dispose est souvent plus que médiocre ; quelquefois sur des points essentiels ils sont muets, ou au contraire leur surabondance n'est qu'encombrement inutile. Ces relations de voyageurs, d'administrateurs, de missionnaires, nous apportent des masses de faits, mais que de fois il faut renoncer à en faire usage ! Les observations ont été prises trop vite, sans les précautions indispensables : le témoin ne se défiait pas de ses idées préconçues, ne se doutait pas de la complexité des faits qu'il voyait, posait des questions que l'indigène ne pouvait pas comprendre, ou obtenait des réponses de complaisance ; il possédait mal la langue, et, traduisait de travers les termes dont les primitifs se servaient, etc.

« La ressource essentielle est la méthode critique telle qu'elle a été élaborée par les historiens et plus spécialement l'emploi de la méthode comparative, ou si l'on aime mieux, les *recoupements*.

« Si je vois par exemple une certaine manière d'agir dans des circonstances données constatée à la fois en Amérique du Sud, en Océanie, en Afrique occidentale, chez les Esquimaux, il est permis de penser que tous obéissent à des représentations collectives semblables et le problème est alors de dégager ce que sont ces représentations et comment elles s'enchaînent.

« Dans un certain nombre de cas, j'ai cru pouvoir le résoudre, par exemple, en ce qui concerne la divination, les ordalies, etc.

« Les résultats auxquels j'ai abouti ont trouvé une double confirmation à laquelle je n'avais certes pas songé d'avance et qui a été pour moi le plus précieux des encouragements. D'une part, un certain nombre d'administrateurs des colonies qui ont vécu longtemps au milieu de populations dites primitives m'ont dit que je leur avais donné la clef de beaucoup de faits qui étaient restés pour eux des énigmes et, d'autre part, à l'étranger comme en France, les neurologistes et les psychiatres se sont vivement intéressés à l'analyse que j'ai tentée de la mentalité primitive et à la « loi de participation » que j'ai dégagée. Ils ont rencontré dans leur expérience, nombre de faits analogues à ceux dont j'ai donné la description, mais qu'ils s'expliquaient mal auparavant.

« Enfin, de toutes parts, un besoin, de plus en plus vif s'éveille, de pénétrer dans cette mentalité primitive, mystérieuse, et d'autant plus attirante. La fécondité de notre littérature coloniale en témoigne. A ce besoin a répondu aussi la fondation récente de l'Institut d'ethnologie à l'université de Paris, qui a reçu un accueil si favorable, et où les futurs administrateurs de nos colonies pourront se préparer à comprendre les sociétés si différentes de la nôtre où ils auront à vivre, avec la mission redoutable de trouver une transition entre leurs institutions et les nôtres, qui ne détermine pas une crise, mortelle pour les indigènes et désastreuse pour nous. Si la catastrophe peut être évitée, ce sera à force de sympathie intelligente et persévérante.

« Dans le sentiment de la supériorité que tant de blancs s'attribuent sur le reste de l'humanité, entre naturellement la conscience de tout ce que représente le magnifique épanouissement de nos sciences et de notre civilisation. Mais il entre aussi une part d'infatuation, fondée sur une incompréhension naïve et sur l'ignorance qui fait méconnaître et mépriser ce qu'il y a de dé-

veloppé, de délicat et souvent d'admirable dans les langues, les arts et les institutions de ces autres portions de l'humanité.

« On commence à rendre justice aux qualités de l'art primitif. Mais on est encore loin d'avoir cessé de considérer comme négligeable, inférieur et sauvage ce qui est très différent de nous. »

12 *février* 1927.

M. JACQUES COPEAU

A Condorcet, avec M. Izoulet. — J'ai quinze ans ; on joue ma première pièce : *Brouillard du matin*. Sarcey me célèbre dans le *Temps*. — Vendeur chez Georges Petit. — Plaisante histoire : Eugène Montfort, directeur de la N. R. F. ou « une mesure pour rien ». — Chez André Gide, à Cuverville. La patache de M. Laugier. Nos fugues à Braffye. Gide tire à l'arbalète. Le grand cèdre de la *Porte étroite*. L'ahurissante jeunesse de Gide. Mais où sont donc les *longues figures* ? — M. Gaston Baty *ou* Sire le Mot. Baty aura-t-il un théâtre national ? — Ma fuite en Bourgogne : Les Copiaux. La célébration du vin à Nuits-Saint-Georges. — Mon retour ?...D'où viendra l'argent ? — Claudel, le plus grand dramaturge des temps modernes, a toujours été saboté... Je le jouerai à travers les campagnes françaises.

Nous avons pu joindre Jacques Copeau à la sortie d'une réunion qui se tenait sous les auspices de la *Revue des Jeunes* à la salle de Géographie et où l'éminent tragédien avait donné une lecture des principales scènes de l'*Annonce faite à Marie* de Paul Claudel.

Jacques Copeau partait le lendemain pour la Suisse et c'est en le reconduisant, ce soir-là, à son domicile parisien que nous eûmes avec lui l'entretien que nous essayons de reconstituer ici.

Prenant prétexte de l'enthousiasme avec lequel il vient d'y être accueilli, nous lui demandons s'il ne compte pas rentrer bientôt à Paris ; soit pour reprendre

le Vieux-Colombier, soit pour instaler sa troupe, restée fidèle et rajeunie, dans un autre théâtre.

Après un long silence, Copeau répond :

— Oui, oui... Ce serait bien tentant... J'ai senti vraiment autour de moi ce soir frémir une âme commune.

« Partout d'ailleurs, ces lectures obtiennent un vif succès, ce qui n'empêche pas qu'on ne leur a jamais consacré un seul mot dans la presse française.

« J'arrive d'Amérique.

« Comme vous le savez, ce n'est pas la première fois que je vais là-bas. Après sept mois d'existence du Vieux-Colombier, à Paris, en 1913-1914, j'avais été brusquement convié par le service de la Propagande française à aller étudier en Amérique les possibilités d'installer à New-York un théâtre français permanent. A ce moment-là, il y avait déjà dans cette ville un théâtre allemand permanent assez florissant. Je fis donc un premier séjour aux Etats-Unis, vers la fin de 1916. Et, après une série de conférences sur le théâtre français, j'eus la chance d'obtenir des concours américains assez généreux pour permettre l'installation du Vieux-Colombier à New-York dans un théâtre qui s'appelait « The Garrick-Theater ».

« Je revins alors en France pour regrouper ma troupe, et en octobre 1917, je m'installai définitivement à New-York avec ma compagnie, mon répertoire et mon matériel. Nous avons fait là-bas deux saisons complètes : de novembre 1917 à juin 1919, jouant tous les jours des classiques ou des modernes, et groupant chaque soir de six à sept cents auditeurs. Au cours de notre seconde saison, nous refusions du monde. A la suite de notre passage, naquirent des entreprises analogues à la mienne, tout animées du désir de renouveler le métier dramatique. Au moment de mon départ, l'une de ces entreprises, « The Ghilde-Theater », s'installa dans ce même « Garrick-Theater », que nous avions

occupé durant notre séjour. Elle a si bien réussi, qu'il y a trois ans, elle a pu faire construire un nouveau théâtre beaucoup plus vaste dans la cinquante-deuxième rue.

« C'est ce « Ghilde-Theater », qui, l'été dernier, m'a demandé de venir mettre en scène, pour sa troupe, une pièce que j'avais jouée en français à New-York, en 1917, *les Frères Karamazov*. C'est une adaptation scénique d'après le roman de Dostoievsky, que j'avais écrite en 1910 et qui fut jouée pour la première fois la même année au Théâtre des Arts, de Jacques Rouché.

« Pendant nos deux saisons de New-York, nous avons présenté plus de trente spectacles différents. Rien que pendant la seconde saison, nous avons monté vingt-cinq spectacles différents en vingt-cinq semaines, ce qui a fait dire à quelqu'un que ce que nous avions entrepris était impossible et que cependant nous l'avions réussi. Mes principaux collaborateurs durant cette belle campagne étaient : Dullin, Jouvet, Valentine Tessier, Suzanne Bing et Romain Bouquet.

« J'ai pu voir à mon dernier voyage, combien, après huit années, le souvenir de ce que nous avions fait était demeuré vivace.

« A la vérité, il n'y a que deux influences qui se soient exercées sur le jeune théâtre américain : celle du Vieux-Colombier et celle du Théâtre d'Art de Moscou.

« Stanislavsky vient justement de publier ses Mémoires ! C'est fort intéressant...

— *Et quand nous donnerez-vous les vôtres ?...*

Jacques Copeau sourit...

— Plus tard : j'attends...

— *Et où faisiez-vous vos conférences là-bas ?*

Il me répond :

— La plupart du temps dans les universités. Toutes ou presque toutes ont un département d'études drama-

tiques, et même un théâtre où les étudiants s'exercent. Le théâtre est merveilleusement installé et agencé. Mais les exercices et les tentatives auxquels on s'y livre présentent peut-être moins d'intérêt.

— *Puisque aussi bien vous n'êtes pas décidé à publier dès maintenant vos Mémoires, ne pourriez-vous pas, pour mes lecteurs...*

— Vous êtes un homme terrible... Enfin, il fait beau et nous en serons quittes pour remonter à pied jusqu'à la rue Moncey.

« Peut-être y aura-t-il des trous dans mon récit, toutefois je vais tâcher d'être bien sage et m'efforcer de conduire mes confidences comme je l'ai vu pratiquer dans les *Nouvelles* à tant d'illustres prédécesseurs :

« Mon père était un bourgeois du Faubourg Saint-Denis (où je suis né le 4 février 1879) qui, suivant la tradition en usage depuis toujours chez le bourgeois de ce noble faubourg, avait une profonde passion pour le théâtre. Il m'y emmenait souvent.

« J'ai fait mes études au lycée Condorcet où j'ai eu comme professeur de grec, un vieil homme charmant, le père Terrier et comme professeur de philosophie, M. Izoulet.

« Les élèves donnèrent un jour une représentation au Nouveau-Théâtre, qui fut depuis le Théâtre Réjane, maintenant le Théâtre de Paris. On joua une pièce de moi : *Brouillard du matin*. Francisque Sarcey qui était le tuteur d'un fils d'Edmond About, Jean About, élève du lycée et par surcroît acteur ce soir-là, assistait à la représentation. Je fus présenté au célèbre critique, qui me fit, le lendemain, un article dans le *Temps*.

« Ces extravagances dramatiques flattaient et inquiétaient à la fois ma famille qui — naturellement — me destinait à l'Ecole Normale.

« Sur ces entrefaites, mon père mourut, ce qui m'obligea à faire face aux nécessités de la vie, plus tôt que

nous ne l'avions prévu. M'étant marié à vingt-trois ans avec une Danoise, je l'accompagnai dans son pays natal où je restai un an, vivant de quelques leçons de français.

« De cette époque datent mes premiers articles, qui parurent à l'*Ermitage*. Je me souviens même que le premier était un éreintement de Paul Hervieu.

— *Ereintement, le mot n'est pas trop fort. Je me souviens de cette étude que vous avez recueillie dans vos* Critiques d'un autre temps.

— Le second ou le troisième article fut consacré à l'*Immoraliste* et c'est lui qui marque le début de mes relations avec André Gide.

« Mais je m'ennuyais au Danemark et dès 1904, je revins en France.

« Je dus accepter d'aller m'installer dans un village des Ardennes, à Raucourt, pour diriger une petite fabrique de ferronnerie, héritage de mon père... J'y demeurai un an, à croupir dans le mécontentement d'une vie non conforme à mes souhaits.

« Je fis naturellement de peu brillantes affaires et, la fabrique liquidée, je revins à Paris. Mais il fallait vivre et prendre un métier... J'entrai comme employé chez Georges Petit où, pendant quatre ans, j'ai vendu des tableaux en regardant défiler le Tout-Paris. C'est dans ces années-là — en 1909 exactement — que se place la fondation de la *Nouvelle Revue Française*. L'*Ermitage* venait de mourir et le petit groupe qu'il abritait se trouvait sans domicile. Les *Marges*, d'Eugène Montfort, cessaient également de paraître. Il y eut rapprochement entre Ducoté, Gide, Schlumberger, Michel Arnaud, Ruyters et moi et Montfort d'autre part. Notre première réunion eut lieu le soir de la naissance de mon fils, dans une petite chambre que Montfort, qui représentait parmi nous le capitalisme, avait louée à Montmartre.

« Il fut décidé que Montfort serait directeur.

« Le premier numéro fut composé par lui et nous le lûmes avec une véritable consternation : de la première page à la dernière, il affichait des tendances violemment opposées à celles qui étaient les nôtres. Ce fut la rupture... Peut-être ne manquera-t-il pas d'intérêt quelque jour de fixer dans le détail ce petit point d'histoire littéraire. C'est moi qui fus chargé par notre groupe, des négociations... de rupture avec Montfort et je possède un dossier assez abondant et peut-être édifiant...

« Après une telle aventure, nous demeurâmes plusieurs mois silencieux, puis, nous reparûmes, installés cette fois chez l'éditeur Marcel Rivière. Ce fut là notre départ réel. Le premier numéro peut être recherché par les bibliophiles ; il ne nous rappelle à nous qu'une fâcheuse histoire, une mesure pour rien... Le second départ, au contraire, marque le début entre tous les partants d'une confraternité exemplaire, où l'amitié n'excluait pas la libre critique.

— *Parlez-moi de votre première rencontre avec Gide ?*

— Gide, déjà marié, habitait à cette époque, boulevard Raspail, juste au-dessus de chez Couté. Il n'avait encore publié comme roman que *l'Immoraliste*. Pendant que je vous parle, je le revois très nettement debout dans son salon, au coin d'un grand feu de bois, portant sur ses épaules ce grand manteau noir... »

— *Je vois...*

— Moi j'avais vingt-quatre ans et une grande barbe noire...

« Mais qui n'a pas vécu avec André Gide dans sa propriété de Cuverville, ne connaît pas André Gide, son amitié toujours en éveil, sa délicatesse, sa générosité, sa jeunesse joyeuse... Nous descendions du train à Criquetot-l'Esneval. Gide nous attendait avec la légen-

daire patache de M. Laugier et alors commençait la vie familiale la plus régulière et la plus concertée, et en même temps une vie de confidences, de découvertes, de conversations interminables et éperdues sur tous sujets. Chaque jour, nous jouions au tennis, nous tirions à la cible, nous faisions des courses endiablées à bicyclette, nous nous amusions à courir dans la grande hêtraie qui enclôt la maison et les petites fermes. A tous ces jeux, Gide était le plus ardent... Et mes enfants ! Cuverville est pour eux comme un domaine familial. Le grand cèdre de *la Porte Étroite*, combien de fois n'ont-ils point grimpé jusqu'au sommet ! Et nos baignades à Etretat, une fois par semaine ! Et nos fugues à Braffye, chez Jean Schlumberger ! Je me souviens qu'une fois Gide, Ghéon et moi, étions allés rendre visite à notre ami. Nous devions rentrer le soir à Cuverville. Brusquement, une idée nous prend : « Si nous filions en Angleterre ? » Aussitôt, nous gagnons Honfleur, nous prenons le petit bateau et vogue la galère ! Nous avions à peine songé à peser la sagesse de notre décision, que déjà nous déambulions dans les rues de Londres...

« Qui donc nous a représentés comme de *longues figures*, ignorant tout de la vie et de ses joies, de la fantaisie et de ses surprises ? Ah, cette légende nous fait bien rire ! La vérité est que personne n'a étreint la vie avec autant d'ardeur que nous et que, maintenant encore, Gide est d'une jeunesse véritablement ahurissante...

« C'est alors que Jacques Rouché, qui dirigeait la *Grande Revue*, me prit comme critique dramatique. Je succédais à Léon Blum et c'est Gustave Lanson qui devait me remplacer.

« En 1910, Rouché prenait le Théâtre des Arts. Je lui promis une adaptation des *Frères Karamazov*.

« L'idée que j'allais avoir une pièce jouée me fit croire

si fort à la fortune que je n'hésitai pas à quitter la maison Georges Petit pour m'installer en Seine-et-Marne, dans un petit hameau voisin de la Ferté-sous-Jouarre qui s'appelle le Limon. J'y suis resté trois ans, jusqu'à la fondation du Vieux-Colombier, et c'est au Limon que j'avais emmené ma troupe pour préparer notre première saison... Ils logeaient chez l'habitant...

« Le Vieux-Colombier succédait à l'Athénée-Saint-Germain, où se donnaient des séances d'amateurs, des représentations de patronage... C'était vieillot, ridicule et touchant... Je regrette bien d'avoir supprimé cette institution qui datait une époque...

— *Sur le Vieux-Colombier, nous avons déjà de magnifiques souvenirs : les 55 dessins de Berthold Mahn, que précède un texte de Jules Romains, essai d'une plénitude de pensée et d'une sûreté de langue... essai riche de vues originales et profondes...*

— Passons donc vite sur cette période de ma vie publique que vos lecteurs connaissent et arrivons à mon départ et à ce qui s'est passé depuis ma retraite...

« A mon départ, une seule vraie cause : j'avais travaillé trop dur pendant trop longtemps et j'étais sur les boulets mais j'aurais voulu que le Vieux-Colombier pût continuer sans moi et je fis publier dans les journaux la fameuse lettre que vous savez et qui constituait, en quelque sorte, une cession morale à Jouvet... Je n'apprendrai rien à personne en disant que Jouvet n'a pas continué les traditions du Vieux-Colombier...

« L'homme le plus sympathique du jeune théâtre, c'est Dullin ; il a la foi, l'enthousiasme, le désintéressement,

— .....

— Quant à Baty, je ne sais pourquoi mon cousin Maurice Brillant, qui est si fin et si avisé, s'est toqué de lui... Baty n'apporte rien... *Sire le mot, Sire le mot,* oui, il a raison, des mots... mais taisons-nous ! Baty

est assez modeste pour aller loin ! Baty aura bientôt un théâtre national...

« Je quittai donc Paris pour me reposer d'abord, pour reconstituer ensuite un instrument de travail.

« Je partis en Bourgogne, aux environs de Dijon, dans la plaine de Saône-et-Loire. L'année 1924-25 fut une année assez noire — période d'attente et de choses souterraines.

« En décembre 1925, nous nous installions à Pernand-Vergelesses, à deux pas de Savigny-les-Beaune.

« Le village nous a adoptés et d'un bout à l'autre de la Bourgogne, quand nous traversons villes ou campagnes dans notre grand char-à-bancs automobile, les enfants s'écrient du plus loin qu'ils nous aperçoivent : « Les copiaux, les copiaux, V'là les copiaux ! » Le mot, soyez-en sûr, restera. Il deviendra synonyme de mime, de clown, d'acteur...

« En même temps que nous faisions des recherches, des études, des exercices, nous recommencions à jouer. C'est ainsi que nous avons d'abord donné *le Médecin malgré lui* et *l'Ecole des maris* devant d'immenses auditoires populaires, dans les petits et les gros villages bourguignons. Puis des villages, nous avons débordé sur les grandes villes, Dijon, Chalon-sur-Saône...

« Et ne croyez pas à des histoires de littérateurs aux champs ! Rien de plus sain et de plus authentique que notre effort...

« C'est ainsi que chaque année nous organisons les fêtes du vin à Beaune et à Nuits-Saint-Georges.

« Dans les Halles couvertes, devant deux à trois mille personnes, nous jouons des choses de notre cru, des célébrations sur la vie, le vin et le travail de la vigne.

« En octobre 1925, à la fête du vin, à Nuits-Saint-Georges, nous avons donné deux représentations. La première, l'après-midi. C'était la réception officielle des

reines de toute la région. Nous avions réglé le cérémonial. Il y avait des cantates, des chœurs, des défilés. Le tout s'acheva vers sept heures. Nous nous sommes alors promenés à travers la ville, sans quitter nos costumes, devisant avec chacun. Quand, après dîner, nous sommes remontés sur la scène pour jouer notre création, nous étions vraiment « des gens qui nous connaissions ».

« Cette représentation fit sur les villageois une si forte impression que, plusieurs mois après, ils déléguaient vers nous quelques notables avec mission d'obtenir de moi une copie du divertissement que nous avions créé pour eux : « Nous désirons, nous disaient-ils, déposer précieusement cette copie aux archives de la mairie afin qu'elle témoigne aux générations futures du passage des *Copiaux* et de la grande journée qu'ils nous ont fait vivre. »

« Dois-je ajouter que nous fûmes très touchés de ce geste et que nous nous sommes empressés de leur donner satisfaction ?

« Durant l'été de 1926, pour la première fois, tout mon monde a travaillé. Nous avons donné deux spectacles, *le Médecin malgré lui* et *l'École des maris*, puis un jeu théâtral de nous : *l'Illusion*.

« En octobre 1926, nous avons fait toute la tournée de Suisse et nous en avons rapporté assez d'argent pour assurer la vie de la communauté durant cinq à six mois.

« Je vous assure que j'ai bien sagement résolu pour mon groupe d'artistes la question économique.

— *Hem, hem'! ne l'auriez-vous pas plutôt éludée seulement !*

— Je sais. Vous êtes comme les autres. Vous allez dire que je devrais revenir ici. Souvent, j'ai des lettres de reproches... mais j'en suis encore à attendre que ceux

qui me font ces reproches me disent ce qu'ils me proposent... Ils se contentent d'écrire comme Lucien Dubech : « Quand Copeau voudra, il aura tout l'argent qui lui sera nécessaire... »

« Dubech est charmant, mais puisqu'il est si bien renseigné, qu'il me dise donc d'où viendra cet argent... qui n'attend qu'un geste de moi...

« La première vérité, c'est que je ne veux pas être un organe d'exploitation. Je veux rester ce que je suis si heureux d'être maintenant, un élément de création. Je veux un travail libre.

« Que voulez-vous de mieux ?... Dans notre cher village de Bourgogne, avec une troupe jeune, ardente, homogène, pendant huit mois, nous travaillons... Recherches, tentatives, etc..., aucune audace ne nous fait peur...

Nous vivons sagement, selon l'esprit de pauvreté. Puis pendant quatre mois, nous allons dans les capitales et les grandes villes présenter quelques œuvres que nous avons bien travaillées et gagner la vie de la communauté pour l'année...

« Non, je ne veux pas rentrer à Paris pour y redevenir la proie des échéances...

« Je n'y pourrais rentrer qu'avec des gages assurés de durée... Et encore !...

« Il faudrait tant, tant d'argent pour apporter au métier dramatique tous les renouvellements qui s'imposent...

« Ainsi Claudel qui est le plus grand dramaturge des temps modernes, qu'a-t-on fait pour lui, qu'a-t-on fait pour le représenter dignement ?

— *Pardon, je ne me souviens pas sans émotion de certaines représentations de* l'Échange *au Vieux-Colombier...*

— C'est l'*Annonce faite à Marie*, dont personne n'a jamais présenté la vraie figure, que je voudrais jouer

et surtout l'admirable trilogie, *l'Otage*, *le Pain dur* et *le Père humilié*...

« L'art de Claudel, seul, est aujourd'hui assez *total*, assez synthétique et en même temps assez éternel pour servir de base, de point d'appui aux plus neuves tentatives... »

19 *février* 1927.

JULIEN GREEN

Comme Julien Green m'avait donné une grande joie avec son dernier roman, *Adrienne Mesurat*, je m'étais promis de lui faire fête par un long entretien, « chapeauté » d'un de ces sommaires feuilletonesques à la composition cocasse desquels je m'amuse souvent.

Mais après avoir admiré le romancier, j'ai rencontré l'homme et j'ai compris tout de suite que si je ne voulais pas le trahir de la plus absurde façon, il convenait de rendre à M. Julien Green, autour de ces beaux romans *Mont-Cinère* et *Adrienne Mesurat*, un hommage en quelque sorte silencieux.

M. Julien Green donne l'impression d'une force secrète qui nous saura gré de ne pas saluer bruyamment son passage.

Une force secrète, bienfaisante, sûre d'elle-même et des autres — parce qu'elle leur demandera peu mais saura l'exiger — une force qui ne débordera jamais.

Et rien de la contention crispée si déplaisante qui se rencontre aujourd'hui chez trop d'écrivains de sa génération. Simplement la plus exquise mesure...

N'est-ce pas dans cette mesure, dans cette pudeur qu'il faut chercher la première explication d'une anomalie qui m'a si agréablement surpris quand j'ai lu

Mont-Cinère, puis *Adrienne Mesurat* : un jeune qui fait des romans d'une objectivité parfaite !

***

« Pas d'amour dans *Mont-Cinère* et c'est déjà une originalité, écrivait Edmond Jaloux l'année dernière. Le levier du roman est l'avarice, mais l'avarice poussée jusqu'à une demi-démence. »

On pourrait dire qu'au contraire, dans *Adrienne Mesurat*, le levier, c'est l'amour, l'amour poussé jusqu'à une démence complète.

Je reprochais à Julien Green, à propos de *Mont-Cinère*, de nous avoir donné un livre dont les personnages étaient habités par une passion entre toutes haïssable et, certes, dans *Adrienne Mesurat*, l'humanité ne se présente pas non plus sous un jour bien sympathique...

M. Julien Green n'y peut rien. C'est un témoin qui nous livre sa déposition, sans qu'aucune émotion vienne troubler son impassibilité... Que si les amours et la névrose de son héroïne éveillent en lui la pitié, il prend soin de n'en rien laisser voir. J'imagine qu'il doit penser que manifester les sentiments intimes qu'il peut éprouver serait fausser le jeu et trahir la probité professionnelle.

Peut-être croit-il aussi que toute manifestation de sympathie ou d'antipathie à l'égard de ses personnages entraverait leur liberté et gênerait leur développement ultérieur.

Pour lui, l'émotion de l'auteur nuit à la vraisemblance du récit.

J'ai parlé tout à l'heure de déposition et son style a, en effet, comme une netteté, une dureté de « Code civil », mais netteté et dureté ne sont jamais agressives

parce qu'une chaude vie les anime, la vie de tous ces personnages dont les caractères se développent et dont l'existence s'affirme avec une liberté et une autonomie parfaites.

Adrienne Mesurat est dans la grande tradition du roman.

Il peut paraître surprenant, à première lecture, que dans un livre où l'intrigue est presque limitée au développement de la passion amoureuse dans le cœur de l'héroïne et aux rares actes auxquels cette passion la conduit, l'intérêt ne faiblisse pas une seconde, mais s'accroisse au contraire à chaque page.

La tragédie est ramassée, à la manière classique, dans un très court intervalle de temps. Les caractères sont fermement posés, dès les premières pages.

Relisez le portrait d'Antoine Mesurat, le père de l'héroïne. A la vigueur de touche, à la sobriété du dessin, vous reconnaîtrez l'aisance dominatrice, signe des talents affermis.

Quant à Adrienne Mesurat, elle vient tout naturellement s'ajouter à la liste, qui n'est pas longue, des héroïnes inoubliables, de celles tout au moins qui ne nous quittent jamais complètement lorsque nous les avons une fois rencontrées...

***

M. Julien Green est né à Paris, le 6 septembre 1900, de parents américains ; sa mère était originaire de Géorgie et son père de Virginie. Il fut élevé tout à fait comme un Français. Il fit ses études au lycée Janson-de-Sailly.

Pendant la guerre, il fut d'abord ambulancier près de Verdun, puis en Italie. En août 1918, il s'engagea dans l'artillerie française.

En septembre 1919, il s'embarquait pour l'Amérique

où il resta près de trois années. Il étudia à l'université de Virginie, à Charlotteville ; il faisait surtout du grec, du latin et de l'anglais.

C'est à Charlotteville qu'Edgar Poe a fait ses études. On montre encore sa chambre.

— Je suis allé en Amérique, me dit Julien Green, avec tous les préjugés de l'Européen. Je pensais y trouver une race surtout soucieuse de son bien-être matériel, à peu près indifférente à toute littérature comme à toute peinture et à toute musique. Mais ce que je reprochais surtout aux Américains, c'était d'être, comme on dit en France, une race jeune. Il y avait quelque chose dans l'excès de leur santé qui m'exaspérait et je haïssais leur bonne humeur.

— *Et qu'avez-vous trouvé en Amérique ?*

— Commençons par le plus important : la religion — terme que je prends dans un sens très large. Parmi les Américains qu'il m'a été donné de rencontrer, je n'en ai jamais vu que le sujet de la destinée de l'âme laissât indifférent. Je ne veux pas dire qu'ils croient tous aux fins humaines dans le sens du catéchisme, ni qu'ils s'intéressent à l'âme de la même façon et au même degré. En général, ceux qui paraissent le plus éloignés de ce genre de choses sont atteints plus directement que les autres. Le vice est en surface ; il y a au fond d'eux-mêmes quelque chose d'inattaquable ; cela explique la candeur de beaucoup d'entre eux, même à l'âge mûr.

Le reproche d'être une « race jeune quasi trop saine » est aussi un préjugé. Voyez sa littérature. Elle n'a qu'un très grand écrivain : Poe, et c'est un écrivain de décadence. Hawthorne, dans un autre genre, est presque aussi morbide. Emerson est le philosophe du désespoir tranquille.

— *Il y a Whitman...*

— Oui, mais comment a-t-il été accueilli ?

« Le fond de l'âme américaine est une profonde tristesse, une mélancolie dont on n'a pas la moindre idée en Europe. L'insouciance n'est pas un produit américain. La vie se présente pour eux sous l'aspect d'une tragédie. Ils donnent l'impression d'une race dont le passé est trop lourd. Ce qui trompe, c'est leur aspect physique, leur amour du sport, mais cela n'est que superficiel... »

Longtemps M. Green me parle de l'Amérique et de tous les préjugés qu'il avait dû successivement abandonner au cours de son séjour en Virginie.

Il revint à Paris en juillet 1922. Il avait l'intention d'étudier la peinture et il dessina assidûment pendant six mois à la Grande-Chaumière, mais il finit par se rendre compte que ses efforts n'aboutiraient pas...

Ce fut alors — en 1923 — qu'il commença à écrire des études sur des auteurs classiques anglais, trop peu connus en France : Johnson, Blake, Charles Lamb, les sœurs Brontë. Ces études vont paraître ces jours-ci en volume dans la collection *les Cahiers de Paris*.

En 1924, il publia un petit *Pamphlet contre les catholiques de France* qui était surtout une défense du catholicisme contre les catholiques. Il était dirigé contre la tiédeur de certains croyants et leur incompréhension du catholicisme.

« Je me sentirais bien incapable de le recommencer aujourd'hui, avoue en souriant M. Julien Green ».

Longtemps l'idée d'écrire un roman l'effraya. Le dialogue surtout lui semblait irréalisable.

Enfin, pour vaincre ses hésitations intimes, il s'engagea envers un éditeur pour un roman et il se fixa comme limite extrême un délai de six mois...

Il avait déjà écrit, en 1924, une longue nouvelle — presque un petit roman —, *le Voyageur sur la terre*, qui paraît maintenant.

— J'ai écrit *Mont-Cinère* pour voir, comme on dit, et avec la certitude que personne n'en voudrait.

« J'avais d'abord composé un plan bien sagement. Mon intention première était de faire de *Mont-Cinère* un roman d'amour. Mais, bientôt, j'abandonnai mon plan.

« Il faut que j'invente au fur et à mesure et que j'écrive sans aucune préméditation. Mon vrai travail ne commence qu'au moment où je m'assois à ma table de travail.

« Il m'arrive de commencer plusieurs fois un roman, puis de m'apercevoir au bout de vingt-cinq ou trente pages que je me suis trompé. Mais lorsque je sens que mon roman est en bonne voie, j'entends par là dans la seule voie qu'il puisse suivre, tout s'enchaîne, tout se développe, exactement comme si je me servais d'un plan méticuleusement établi, et ma seule inquiétude provient du fait que ne sachant jamais comment les choses vont se passer, je garde jusqu'à la fin du livre l'effroi que l'invention ne vienne à manquer, ou plutôt que le plan ne cesse tout d'un coup et ne m'indique pas de dénouement. Je vous explique très mal ce que je ressens très vivement, mais peut-être un détail vous fera-t-il mieux comprendre à quel point je suis loin de dominer mon livre. Jusqu'à la cinquième ou sixième page avant la fin d'*Adrienne Mesurat*, j'ai cru que l'héroïne se suiciderait, et ce n'est qu'en écrivant l'avant-dernier chapitre que j'ai compris qu'elle ne devait pas se jeter par la fenêtre, parce que le courage lui en manquerait, et que du reste elle n'était encore qu'à moitié folle.

— *M. François Le Grix, qui accueillit d'enthousiasme* Adrienne Mesurat *dans sa revue ne vous suivait-il pas depuis longtemps déjà ?*

— C'est lui en effet qui avait fait publier mon premier roman. Ses encouragements m'ont été d'autant

plus précieux que j'écris dans une perpétuelle défiance de moi. Tout ce que je fais me donne une impression de platitude et d'insuffisance, d'insuffisance surtout : je n'ai jamais fini un livre sans qu'il me semblât qu'il en manquait une partie et que sur trois phrases je n'en avais écrit que deux.

« Je suis d'ailleurs fort paresseux et je ne travaille qu'en me soumettant à une discipline rigoureuse : c'est ainsi que, lorsque je suis attelé à un roman, je ne me couche pas un seul jour sans avoir écrit mes soixante lignes.

« Et, bon gré, mal gré, je tiens mes engagements. Grâce à cette régularité, j'ai pu écrire *Mont-Cinère* en cinq mois. Certains critiques ont trouvé que ce roman tournait un peu court.

« Reproche à la fois justifié et immérité, car il y a une cinquantaine de pages vers la fin qui n'ont jamais été imprimées.

« Si l'on fait quelque jour une édition de luxe de *Mont-Cinère*, je les rétablirai...

— *Ce qui donnera à cette édition une saveur d'inédit qui n'est pas pour déplaire aux bibliophiles !*

— Un mois après la publication de *Mont-Cinère*, je commençai un autre roman et j'écrivis *Adrienne Mesurat* en cinq mois aussi, tout juste comme le premier. Et aujourd'hui je sens bien que je n'écrirai plus que des romans. Ce qui m'étonne, c'est d'avoir tant cherché et tant hésité. Maintenant, rien ne me semble plus naturel. Le roman que j'écris est pour moi la grande réalité, mais quand il est fini, j'oublie complètement les personnages auxquels j'ai donné la vie.

« J'ai une tendance à imaginer ce qui est le plus contraire à moi. Ce qui n'est pas imaginé n'a pas de valeur pour moi et je ne pourrais même pas raconter un accident que j'aurais vu...

— *Ces aveux ne surprendront personne : il est visible*

que vous êtes un romancier objectif et qu'il n'y a aucun élément autobiographique dans vos romans, sauf peut-être dans le Voyageur sur la terre...

— Le roman objectif, c'est le roman d'où le moi est chassé. On nous dit que le *moi* est haïssable et, d'autre part, que le style c'est l'homme même. Je pense ne pas faire violence à ces deux maximes en les rapprochant pour en tirer une troisième vérité qui est que, dans un certain genre de roman, le style est haïssable. J'entends par style une certaine manière de dire les choses par laquelle l'auteur se peint lui-même, même lorsqu'il ne parle pas à la première personne. Le style qui *accroche* l'œil ne vaut rien, me semble-t-il, pour le roman objectif, parce que le style c'est l'auteur et qu'on ne doit pas songer à l'auteur dans un livre de ce genre. Il faut donc humilier le style et faire en sorte que le sujet se défende tout seul. Que le lecteur soit donc toujours en présence d'un fait, non d'une phrase. Il va de soi que cette règle ne peut s'appliquer qu'à une certaine forme du roman, et je suis tout prêt à convenir qu'elle n'est vraie que pour moi et qu'elle est fausse pour le reste du monde. Mais qu'elle soit vraie pour moi, cela j'en suis tout à fait sûr.

« Je ne vise qu'à la correction, rien de plus.

— *Vous vous rencontrez avec Jean Goudal, qui, dans un essai fort lucide sur les* Volontés de l'Art moderne, *écrit : « L'art du roman consiste avant tout à dresser des êtres vivants. Toute interprétation trop originale, toute qualité de style trop marquante risque de s'interposer entre la fiction et le lecteur, d'interrompre l'adhésion de celui-ci à celle-là, de nuire à la crédulité. »*

— Ce qui me surprend le plus, c'est qu'on puisse se préoccuper de l'avenir du roman. L'avenir du roman est l'avenir de la littérature même.

« Lorsque les hommes ne voudront plus qu'on leur raconte des histoires, il n'y aura plus de roman, mais il

n'y aura plus de littérature et ce jour est encore trop éloigné pour qu'il puisse nous intéresser. « Le roman c'est la prose, et la prose c'est tout » ; dit Léon Daudet. En tout cas, le roman est presque toute la prose, et la prose c'est presque tout. Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter beaucoup.

« Je ne crois pas à l'évolution du roman. C'est un moule excellent dont les plus grands écrivains n'ont jamais paru se lasser. Prenez *Tristan et Iseult*. Si, par roman on entend l'étude d'un caractère, du développement d'un caractère ou d'une passion dans un récit en prose entrecoupé de dialogues, il ne me semble pas qu'on ait beaucoup avancé depuis l'œuvre dont M. Bédier nous a donné une si parfaite adaptation.

« A-t-on trouvé une formule plus large et qui laisse plus de liberté à l'auteur ? Je ne le crois pas. On n'a pas inventé de méthode meilleure que celle qui consiste à prendre une histoire par son commencement (autant que possible) à présenter les personnages les uns après les autres et à les faire parler.

« Je n'entends pas bien ce qu'on veut dire par roman moderne. A en croire certains, le roman tel qu'il est aujourd'hui est sorti du XIX^e^ siècle.

« A mon avis, le roman est à peu près tel qu'il a toujours été et tel, sans doute, qu'il sera toujours. Mais on confond sans cesse le contenu avec le contenant.

« Ensuite, le roman a pour lui de réunir bien des genres en un seul. Le roman le plus dépouillé, le plus dur, contient plusieurs éléments. C'est une narration qui tend au théâtre.

« Je ne veux pas dire par là que le roman ne soit que du théâtre plus la narration, plus l'analyse, plus etc. Je veux dire qu'on n'est pas romancier si l'on n'est pas, dans une certaine mesure, dramaturge, et dramaturge autant que narrateur. Personne n'est plus que moi attaché à la distinction des genres, mais je suis persuadé

que le vrai romancier est virtuellement maître en plusieurs genres et qu'il est nécessaire qu'il en soit ainsi.

« J'ai l'air de demander beaucoup, de rendre les choses plus difficiles encore qu'elles ne le sont déjà. Cependant, et j'y reviens, c'est justement parce que le roman satisfait à la fois le tempérament du narrateur et celui du dramaturge, entre autres, qu'il a des chances de survivre à tous les autres genres. Il demande moins de sacrifices que le théâtre, aussi a-t-il plus d'adeptes.

« L'homme qui écrit a beaucoup de choses à dire et le roman est, tout compte fait, la formule qui permet d'en dire le plus long et de la façon la plus explicite.

« Peut-on vraiment douter du roman quand nous avons parmi nous un écrivain comme Mauriac, et un autre comme Bernanos (Dieu me garde d'établir entre eux le moindre rapport !) ? Je n'ai pas encore lu un roman de Mauriac qui ne me donne l'impression de rester sur ma faim. Quant à Bernanos, j'ai partagé l'étonnement à peu près général qui suivit l'apparition du *Soleil de Satan*. Voilà un homme qui ne peut rien dire d'une façon indifférente et dont toutes les phrases sont comme chargées d'énergie.

« Certains lui ont cherché querelle au nom du goût. Personnellement, je sacrifierais cent mille fois le goût à la force.

— *Quels sont les écrivains qui vous ont le plus influencé ?*

— Je n'en sais rien. Je n'ai jamais eu conscience de ressembler à quelqu'un et j'avoue que je ne le souhaite pas. J'irai même plus loin, je dirai que je n'ai jamais lu un beau livre sans avoir le désir de faire quelque chose de tout à fait différent.

« Du reste, j'ai toujours pensé que le premier devoir d'un jeune écrivain est l'ingratitude et qu'il doit s'efforcer de n'être fidèle qu'à lui-même. Dieu me préserve d'écrire jamais comme ceux que j'aime.

« Mais je peux bien vous avouer que je pense qu'il doit être rare de voir, à la même époque, deux hommes riches de dons aussi magnifiques que Paul Claudel et André Gide.

« Pour Claudel, je vous citerai au premier rang de mes préférences : *Connaissance de l'Est* et *Corona benignitatis*.

« Pour Gide, *la Porte Étroite*, *Incidences*, *Prétextes* et *le Journal des Faux Monnayeurs*.

« D'ailleurs, chaque fois que Gide fait de la critique, il est inimitable.

« Je lis beaucoup. Je connais assez bien Dickens et Balzac, mais au vrai, la grande lecture de toute ma vie fut *la Bible*. La Bible en anglais... »

16 *avril* 1927.

PAUL CLAUDEL

Ecrit sur le souffle ou les Idéogrammes occidentaux. — L'Oiseau noir dans le soleil levant. — Le Pont des Faisans et le vieux corbeau Adhémar. — Paul Claudel et l'*Action française*. — Avec Paul Morand, je visite le grand Canyon. — Je m'initie à la philosophie hindoue : le Taô, philosophie farceuse... — Qui nous donnera un « Corpus » des œuvres orientales ?

Nous avons pu joindre notre maître et ami Paul Claudel, dès son arrivée à Paris où il est venu passer quelques semaines, après être entré en possession de son poste à Washington, et pour prendre contact avec son gouvernement.

Le grand ambassadeur et poète nous parle d'abord des derniers jours qu'il a passés au Japon :

— J'ai quitté le Japon, nous dit-il, après une cérémonie qui résume tout ce qu'il y a de plus beau dans l'histoire, la tradition et l'art japonais : les funérailles de Sa Majesté.

« J'ai écrit quelques lignes à ce sujet dans l'*Illustration*, qui résument mes idées.

« J'ai vu là une cérémonie religieuse qui réunissait tout un peuple, une assistance de deux millions de personnes, depuis les plus humbles sujets jusqu'aux plus élevés en dignité et depuis l'Empereur jusqu'à la petite

paysanne, où chacun remplissait son rôle avec un recueillement, une dignité et une piété admirables...

— *Et qu'avez-vous écrit depuis notre dernière rencontre ?*

— J'ai écrit cent quatre-vingts poèmes pour éventail dont le titre sera probablement *Ecrit sur le souffle.*

« Ce n'est pas le haï-kaï. C'est plus petit encore. C'est ce que contient un souffle, une haleine sonore...

« Les quelques caractères noirs que j'ai écrits au pinceau sur le beau papier blanc fournissent le sens et l'aile immatérielle l'anime d'un souffle fictif.

« Ce livre est en train d'être réalisé au Japon dans une édition que je ne mettrai peut-être pas dans le commerce. Je préfère la réserver pour mes amis.

« Ce sera la reproduction en fac-similé de ma calligraphie. Vous savez que, à mon idée, dans l'écriture européenne aussi bien que dans celle de l'Extrême-Orient, la forme des lettres n'est pas arbitraire ; elle a une signification que l'art du calligraphe peut mettre en valeur. Je vous renvoie à ce sujet aux suggestions que j'ai indiquées dans le *Manuscrit autographe* de mon ami Jean Royère sur les *Idéogrammes occidentaux.*

« J'ai achevé un livre qui s'appelle *l'Oiseau noir dans le soleil levant.*

« J'ai pris ce titre parce que mon nom peut se traduire à peu près en japonais par « oiseau noir » et que dans les gravures japonaises, vous le savez, on représente toujours un oiseau noir dans le globe rouge du soleil levant.

« Peut-être aussi l'ai-je appelé ainsi en souvenir du vieux corbeau, si cher à mes enfants, qui chaque année revenait dans les jardins de l'ambassade. Il se perchait sur le mât de pavillon et venait inspecter ce lieu qu'il fréquente peut-être depuis des siècles. Mes enfants l'avaient surnommé Adhémar.

« L'hôtel de l'ambassade est situé près du Pont

des Faisans. Il va être détruit et la propriété reprise par le gouvernement japonais. J'avais songé un instant à appeler mon livre *Poèmes du Pont des Faisans.*

« Cette propriété est célèbre au Japon, parce qu'elle appartenait autrefois au grand écuyer du Shogun, le Kuninokami. Un de ces écuyers fut le fameux Asano, le Seigneur des Quarante-Sept Rônin. Plus tard, le grand genrô Okuma y construisit les premières demeures européennes et l'on voit encore dans le jardin une pierre bizarre appelée « Gueule du Dragon » qu'il y avait fait transporter et qu'il admirait particulièrement. Ses ennemis vinrent l'y attaquer et il y eut près du Pont des Faisans une échauffourée sanglante que signalent les journaux de l'époque.

« Dans ce livre, dont on pourrait dire qu'il forme diptyque avec *Connaissance de l'Est*, j'ai voulu présenter quelques aspects de l'âme, de la civilisation, de l'art japonais.

« Il doit être illustré par Foujita.

« C'est une série de poèmes et de dialogues où j'ai essayé de « proposer » un certain nombre d'idées sur un sujet difficile et essayé encore plus d'expliquer et de faire comprendre que de peindre. L'art japonais est beaucoup plus original et plus profond qu'on ne le dit, et il m'a fallu cinq ans d'une pénétration ou plutôt d'une espèce de macération inconsciente, pour que j'entre avec lui dans cette communion intérieure qui doit toujours précéder l'expression. Le mode sublime du *Nô* mérite d'attirer l'attention du public français. C'est là une forme d'art absolument originale et une des plus élevées que la scène ait vu réaliser.

« Enfin, je réunirai un de ces jours en volume les diverses études que j'ai publiées çà et là sur différents sujets, sous le titre : *Positions et Propositions.*

« Par ce titre modeste, je veux signifier que je n'attache pas une importance extraordinaire aux idées que

je peux avoir sur les sujets qui ne relèvent pas de la religion et sur lesquels, par conséquent, je n'ai pas à légiférer au nom d'un dogmatisme quelconque.

« Sur la prosodie, sur la versification, sur la rythmique, etc..., j'ai des idées que je crois bonnes parce que j'ai mûrement réfléchi à tous ces problèmes, mais enfin, qui ne sont pas des choses en acier fondu, mais plutôt des thèmes de discussions amicales, que des affirmations hargneuses et péremptoires.

« Je n'ai qu'une médiocre sympathie pour les gens qui, comme les théoriciens d'Action française, établissent des constructions dogmatiques sur des terrains où l'erreur doit toujours être considérée comme possible.

« Je ne dirai certes pas que je suis content de ce qui arrive à l'*Action française*, mais j'ai toujours considéré que ce mouvement n'était pas animé d'un esprit chrétien.

« L'action du Pape a été salutaire et elle était nécessaire.

« Comme diplomate, ayant passé la plus grande partie de ma vie à l'étranger, j'ai toujours constaté qu'il n'y a pas de journal qui ait fait plus de mal à la cause française, que celui de MM. Maurras et Daudet, par ses violences à l'égard de tout ce qui représente notre pays. Il est tout de même difficile de croire que la France, depuis cinquante ans, n'ait été dirigée que par des imbéciles et des fripons. *Ce n'est pas vrai !* J'ai vu passer au Quai d'Orsay un grand nombre d'hommes, mais, bien qu'ils ne partagent pas tous mes idées, je n'y ai jamais vu que des patriotes et des honnêtes gens.

— *Nous avons publié récemment dans les* Nouvelles Littéraires *une amusante photographie vous représentant en train de déjeuner, avec Paul Morand, dans un restaurant.*

Vous aviez été très content. Le chef cuisinier était devant vous. Vous le félicitiez tous deux.

— Vous avez bien fait, Lefèvre, de publier cette photographie. Les cuisiniers sont des gens très appréciables et pour lesquels on ne saurait avoir trop d'égards. J'ajoute au surplus que les cuisiniers français à l'étranger sont les meilleurs des patriotes. On l'a bien vu en 1914. Parmi les Français qui se trouvaient à l'étranger, il n'y en a pas qui soient partis avec plus d'allègre bonne volonté, sacrifiant souvent des positions enviables pour rejoindre leurs corps.

« J'avais rencontré Morand à San-Francisco. Il venait du Mexique. C'est un homme charmant. Nous avons visité ensemble le grand Canyon. C'est féerique. Cela ressemble à un décor du Châtelet. J'appelle cela le Nid du Soleil ou le Royaume du Soleil Couchant. C'est une cité fantastique. C'est inouï. Imaginez une fissure de quatre cents milles de long sur neuf milles de large et dans cette fissure des architectures incroyables, colorées de la façon la plus riche et la plus variée qui se puisse imaginer, depuis le vermillon sanglant jusqu'au noir et souvent en passant par des roses exquis et des blancheurs éblouissantes. C'est le Walhalla au fond d'un fossé. J'espère bien y retourner un jour ou l'autre et naviguer sur cette épaisse rigole de vernis que l'on voit dans le fond.

— *Vous n'êtes pas resté longtemps aux Etats-Unis ?*

— Un mois seulement, mais il a été bien occupé. J'ai fait une série de discours, à Boston, devant l'American Legion, à New-York, au congrès des alliances françaises, à Washington, devant les Américaines femmes de lettres et les déléguées des grandes universités. En Amérique, un ambassadeur doit toujours être sur le pont, toujours savoir, toujours parler. Je n'y étais pas habitué jusqu'à présent et je ne suis pas un grand orateur, mais il faut bien se faire à tout.

— *Et le* Soulier de satin *dont vous avez donné au* Roseau d'Or *la première journée ou acte, quand nous le donnerez-vous enfin intégralement ?*

— La N. R. F. en prépare une édition monumentale avec des illustrations de José Maria Sert.

« J'ai travaillé à ce livre pendant cinq ans. C'est le résumé de toute mon œuvre poétique et dramatique. J'y développe la vie d'un conquistador de la Renaissance.

« Je considère la Renaissance comme l'une des périodes les plus glorieuses du catholicisme, celle où l'Evangile termina ses conquêtes dans l'espace et dans le temps, où, attaquée dans un petit coin par les hérétiques, l'Eglise se défend avec l'Univers, où les humanistes retrouvent l'Antiquité, pendant que Vasco de Gama retrouve l'Asie, que Christophe Colomb voit un monde nouveau jaillir pour lui du sein des eaux, que Copernic ouvre la Bible du Ciel, que Don Juan d'Autriche refoule l'Islam, que le protestantisme est arrêté à la Montagne-Blanche et que Michel-Ange élève la couronne de Saint-Pierre.

« Le *Soulier de satin*, c'est *Tête d'Or* sous une autre forme. Cela résume à la fois *Tête d'Or* et *Partage de Midi*. C'est même la conclusion de *Partage de Midi*.

« C'est ma dernière œuvre dramatique et probablement ma dernière œuvre poétique.

« J'ai trouvé une autre forme très libre, très familière, qui tient du rêve et de la conversation et à laquelle je me livrerai désormais exclusivement.

— *Qu'avez-vous lu depuis votre dernier passage en France ?*

— Je me suis surtout initié à la philosophie hindoue et aux livres chinois sur le Taô.

« Le Taô est une philosophie farceuse et paradoxale qui abonde en plaisanteries et en brocards contre les confucianistes qui représentent un peu ce que sont les classiques chez nous, je veux dire les gens qui multi-

plient les petites règles artificielles et ridicules pour le plaisir de nous ennuyer et de se donner à eux-mêmes l'illusion de l'omniscience.

« Ce qui m'a surtout frappé dans cette étude que j'ai poussée depuis un an, c'est la différence que j'ai sentie entre les textes sacrés de l'Inde tels qu'ils apparaissent quand on peut en prendre connaissance dans les textes originaux et les exégèses qu'en ont tentées les savants occidentaux du XIXe siècle.

« Cela fausse terriblement le jugement sur eux que de vouloir les juger avec notre rigueur occidentale et notre habitude de tout systématiser.

« L'Oriental, c'est d'abord et avant tout un poète. L'Oriental pense souvent en même temps trois ou quatre idées qui nous apparaissent contradictoires et qui le sont souvent, en effet, mais ça n'a pas d'importance.

« C'est ainsi que le lecteur occidental peut trouver à son gré dans les *Upanischads* du théisme, du panthéisme et même du matérialisme.

« C'est que les *Upanischads* sont des poèmes, des litanies et non des thèses scolaires et inhumaines, des traités de philosophie. On pourrait presque aussi bien les interpréter dans un sens transcendantal que dans une direction panthéiste.

« En ce moment, nous avons en France les meilleurs orientalistes du monde au point qu'on pourrait presque dire que l'orientalisme est une province française. Il est malheureux que nous n'ayons pas de *Corpus* des œuvres orientales analogues au *Sacred books of the East* des Anglais.

« C'est une douloureuse lacune.

« J'ai mis le nez pendant longtemps dans toutes ces questions, Lefèvre, et cela a dissipé beaucoup de préjugés que j'avais contre la philosophie de l'Orient, où il y a beaucoup de bon à côté de beaucoup d'absurde et de damnable. Les paraboles des « Questions de Mi-

linda » sont infiniment savoureuses et leur aimable scepticisme n'est pas bien dangereux pour un chrétien.

« Il faut tout d'abord comprendre qu'un poète n'est pas un professeur. Il ne faut pas systématiser avec les Orientaux. C'est là la plus grande « source d'erreurs ».

A ce moment-là, M. Claudel s'éloigne un moment, appelé par un visiteur, et je feuillette sur sa table un charmant petit livre qui vient de paraître, *le Vieillard sur le Mont Omi*, illustré de papillons et ombres de papillons par Mme Audrey Parr.

C'est un recueil de petits poèmes japonais fantastiques où Claudel a commencé d'essayer ses études sur la forme des lettres, ce qu'il appelle les idéogrammes occidentaux.

Le texte apparaît par transparence à travers un papier dit *ivoirine* qui ressemble à de la brume condensée, et les papillons, peints blanc sur blanc, se recherchent de l'un et de l'autre côté de la page.

7 *mai* 1927.

LÉON BRUNSCHVICG

Un an avec Stéphane Mallarmé. — Naissance, au bois de Boulogne, de la *Revue de Métaphysique et de Morale*. — Dans le salon de madame de Caillavet : Renan et Leconte de Lisle ou Je rate ma vocation. Une parole mystérieuse de Renan. — Avec Proust, aux Champs-Elysées. Proust n'est pas bergsonien... — Spinoza, Pascal, Descartes. — Visite à Taine : il m'interdit de lire Kant.

— Je suis né, nous dit M. Léon Brunschvicg, le 10 novembre 1869, à Paris, au 80 de la rue Montmartre.

« J'ai fait toutes mes études au lycée Condorcet, de 1880 à 1888. J'y ai eu comme professeur d'anglais, en sixième, Stéphane Mallarmé. Peut-être allez-vous malicieusement conclure de ce fait que je ne dois pas savoir l'anglais, et vous aurez raison, mais ce n'est pas la faute de Mallarmé...

« Nous ignorions, certes, quel grand poète était Mallarmé, mais nous sentions bien qu'il était différent de nos autres professeurs. Il avait toujours un air lointain, distant, presque absent, qui contrastait avec son geste, froid, précis, calculé, méthodique.

« En juillet, à l'avant-dernière classe, nous lui avions dit qu'il pouvait ne pas venir à Paris le lendemain ; nous lui garantissions qu'il n'y aurait certainement aucun élève à la dernière classe. Il nous répondit gravement qu'on lui avait assuré la même chose deux années auparavant, qu'il s'était dispensé de faire le voyage

de Valvins, mais qu'un élève était venu. « Aussi, ajouta-t-il, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, je viendrai toujours désormais... »

« Mallarmé n'établissait pas la communication entre lui et ses élèves.

« En cinquième, j'ai reçu la plus forte impression de l'enseignement historique et artistique à la fois du fils de César Franck.

« En troisième, j'eus un grand professeur qui devait être aussi l'un des maîtres de Marcel Proust, Jallifier. Et puisque j'égrène mes souvenirs, je dois rattacher à son nom le premier éveil de mon orientation philosophique. Voici comment : Jallifier nous faisait un cours sur la géographie de l'Europe. Ce jour-là, il en était arrivé à la Hollande et il parlait d'Amsterdam : « Amsterdam, déclara-t-il brusquement, patrie de Spinoza, le plus grand philosophe qui ait jamais existé. » Le petit bonhomme qui apprenait à très mal écrire en faisant courir sa plume pour ne rien perdre des détails du cours, leva le nez et se dit : « Voilà quelqu'un qu'il faudra que je connaisse ! »

« Datez de là, si la chose vous amuse, me dit en souriant M. Brunschvicg, la naissance de mon spinozisme...

« Je fis ma philosophie avec le professeur Darlu à qui je dois tout. J'avais comme condisciple Elie Halévy et Xavier Léon.

« Nous ne sommes pas seulement restés amis. Nous sommes associés à la même œuvre. Je me rappelle très bien notre promenade au bois de Boulogne où, tout d'un coup, Xavier Léon s'arrêta près du lac et nous dit : « Je donnerai un organe à la philosophie. » Cet organe a été la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Le premier numéro parut en janvier 1893 avec une introduction anonyme de notre maître Darlu et la collaboration de Ravaisson, de Henri Poincaré, de Rauh, de Couturat.

« Et, pour ma part, je continue comme en 1893, à

travailler, pour remettre ma copie à mon directeur.

« La magnifique édition du *Discours de la Méthode*, de M. Etienne Gilson, m'en fournit en ce moment l'occasion.

« Mais ce n'est pas seulement la philosophie française qui est redevable à Xavier Léon, à son désintéressement, à sa ténacité, à son goût minutieux du détail, d'avoir à sa disposition un organe d'expression et de rayonnement incomparable, c'est aussi la philosophie universelle.

« En 1900, grâce à son initiative, a été inaugurée l'œuvre des congrès internationaux de philosophie qui s'est poursuivie, avant la guerre, à Genève, à Heidelberg et à Bologne.

« Interrompue, elle a été reprise l'année dernière à Harvard ; dès la première réunion du congrès, un télégramme de reconnaissance fut adressé par un vote unanime à M. Xavier Léon, fondateur de cette institution internationale qui est aujourd'hui, sans contredit, le foyer commun de la vie philosophique dans le monde.

— ...

— Mon amitié avec Elie Halévy m'a valu d'être reçu par Ludovic Halévy et traité par lui presque comme un fils. Lorsque je lui ai dédié mon édition des *Pensées*, j'ai tenu à manifester l'hommage que je devais à la gravité véritable et à la profondeur de l'homme qui avait été l'ami intime de Prévost-Paradol et de Gréard.

« J'ai eu aussi la joie d'avoir les deux camarades les plus charmants qu'on puisse souhaiter, Arman de Caillavet et Marcel Proust.

« J'étais encore rhétoricien lorsque M^me^ de Caillavet me laissait venir le mercredi à ses soirées où elle me présentait à Anatole France, à Jules Lemaître, à Renan, à Leconte de Lisle. J'ai raté ma carrière d'homme de salon. Il est vrai que j'étais mal entraîné. Lorsque M^me^ de Caillavet me demanda de dire à son auteur ce que je pensais de *l'Histoire du peuple d'Israël*,

je me récusai avec la plus parfaite simplicité, sous le naïf prétexte que je ne l'avais pas lue...

— *Renan prononça-t-il ce soir-là des paroles mémorables ?*

— Je me rappelle seulement un mot qui m'a bien fait travailler, car j'en ai cherché la confirmation sans réussir à la trouver : « Chaque fois qu'il y a un effet de style chez Joseph de Maistre, il est dû à une faute de français. »

« J'avais la plus grande admiration pour Leconte de Lisle, et Mme de Caillavet le savait. Aussi m'offrit-elle gracieusement de lui lire quelques-uns de mes vers ; mais j'avoue qu'à cette proposition, que je jugeai trop flatteuse, je répondis par un regard de stupeur indignée que je me reprochai ensuite de ne pas avoir su réprimer.

« Un des invités, qui a fait depuis une carrière politique, n'eut pas les mêmes scrupules. Il lut un poème et il obtint de Leconte de Lisle ce jugement : « Victor Hugo ne permettait pas qu'on dît des vers devant lui ».

« Tous les jeudis et tous les dimanches, vers 1884, je me retrouvais avec Marcel Proust aux Champs-Elysées.

« Je ne vous dirai pas, parce que ce n'est pas vrai, que j'eus, dès ces heures-là, la révélation du génie de mon ami. Non, nous étions de bons gosses tout simplement pour qui le grand événement de la semaine était le feuilleton de Lemaître et de Sarcey.

« Proust place aux Champs-Élysées des histoires qui lui sont arrivées beaucoup plus tard. Il a une mémoire rétrospective qui emmêle en quelque sorte les temps. C'est pourquoi je crois qu'on a tort de le définir (outre qu'il n'est pas définissable) comme étant bergsonien. Certes, il a bien connu Bergson, il a même été garçon d'honneur à son mariage ; mais tout l'effort de Bergson a consisté à concentrer la durée, à tirer de son tissu souple et mouvant la force de cohésion et de résistance que l'on eût attendue vainement d'une étoffe rigide et

cassante. Au contraire, chez Proust, ce qui fait le pathétique et parfois aussi le comique de la vie intérieure, c'est cette brisure perpétuelle du temps suivant les caprices de la mémoire, suivant les alternatives de l'humeur.

« Ses personnages, malgré leur extraordinaire apparence d'individualisation, ne sont pas plus historiquement singuliers que le moment des Champs-Elysées n'est une période unique pour Proust.

« J'étais pour Marcel le camarade plus âgé ; de quatorze à seize ans, les différences d'âge comptent. Lorsque je lui disais le mot qu'il n'a pas oublié : « Musset, jusqu'à quinze ans ! » il ne pouvait pas douter de la vérité de cet aphorisme...

« Pourtant, si j'évoque l'atmosphère de cette époque, je m'aperçois d'une grande différence dans la perspective suivant laquelle les hommes d'alors apparaissaient aux jeunes gens. Nous avions le sentiment qu'il existait de grands contemporains : les sociétaires de la Comédie-Française et les académiciens.

« J'étais encore tout enfant. J'allais au bois, assis sur le siège à côté d'un vieux cocher de famille. En passant dans l'avenue qui était alors l'avenue d'Eylau, j'aperçois Victor Hugo, lisant, la fenêtre ouverte, penché sur le journal *La France*. J'ai dû attendre d'être arrivé au bois avant de pouvoir m'écrier : « J'ai vu Victor Hugo. »

« De même Taine, Renan, Augier, Dumas, Pasteur, Berthelot, nous apparaissaient comme des représentants d'une humanité supérieure.

« C'est bien cette société, où il y avait une hiérarchie officiellement consacrée et unanimement respectée, que Proust a décrite avec des ressources de psychologie et des procédés d'art qui sont de l'époque postérieure.

« L'impression de décalage, qui a été si saisissante dans les premiers livres de sa grande œuvre, s'atténue

nécessairement à mesure que les choses et les hommes se rapprochent de lui et de nous. Je dois dire que j'avais été frappé du talent des *Plaisirs et des jours*, et je crois bien lui avoir écrit une lettre enthousiaste, mais le silence à peu près général qui s'était fait autour du livre m'avait donné à penser que mon amitié s'égarait. Je ne me suis d'ailleurs jamais pris pour un critique littéraire.

« J'entrai à l'Ecole Normale en sortant de Condorcet et c'est à l'Ecole Normale que je m'aperçus que l'Académie des sciences morales avait mis au concours « la Morale de Spinoza ». Je fis, sur ce sujet, un gros mémoire qui devait me fournir la matière de mon premier livre, après l'agrégation.

« Je restai, rue d'Ulm, de 1888 à 1891. J'y eus d'excellents professeurs : Ollé-Laprune et Georges Lyon.

« Je fus ensuite professeur à Lorient (1891-1893), à Tours (1893-1895), à Rouen (1895-1900). C'est au lycée de cette dernière ville que j'eus comme collègue le plus charmant des humanistes, le père de votre collaborateur, Jean Texcier.

« En 1893, la *Revue de Métaphysique et de Morale* paraissait chez Hachette.

« M. Guillaume Breton eut l'occasion de demander à Xavier Léon s'il connaissait quelqu'un qui voulût bien se charger d'éditer Pascal. Léon me désigna. J'avais vingt-trois ans. J'acceptai.

« J'ai publié la petite édition des *Pensées*, en 1897, et la grande qui comporte trois volumes, en 1904.

« J'ai substitué pour toutes les œuvres de Pascal, en dehors des *Pensées*, l'ordre chronologique à la classification par matière, et si j'ai abouti, c'est grâce à mes admirables collaborateurs, aujourd'hui disparus, Pierre Boutroux et Félix Gazier. Je ne saurais dire quelle reconnaissance j'ai gardée aux *Amis de Port-Royal* qui ont bien voulu me considérer comme un des leurs. Lundi dernier, j'ai eu le plaisir d'en rencontrer un, à

Groningue, où j'allais parler de Pascal : notre compatriote Boulan, qui enseigne la littérature française dans cette université, aujourd'hui illustrée par les travaux du professeur Heymans.

« En 1897, je soutins ma thèse : *la Modalité du jugement.* C'est alors que mon maître, Darlu, me dit : « Cette thèse sera le programme de toute votre vie. »

« Je n'ai pas compris sur le moment ce qu'il voulait dire ; ce n'est qu'à trente ans de distance que j'ai pu constater que sa prédiction se trouvait réalisée puisque, en somme, ce que j'avais présenté sous forme de réflexions systématiques, de spéculation abstraite, je l'ai développé, tout au cours de mon existence de philosophe, en essayant de suivre dans les différents domaines de la vie scientifique et de la vie morale les courants de pensée qui ont amené l'humanité à cette attitude que ma thèse essayait de décrire.

« Ce qui m'a guidé dans ma méthode d'étude, c'est précisément la suite de circonstances qui m'avait conduit à m'occuper tour à tour de Spinoza et de Pascal. Je me suis aperçu que l'opposition radicale de leurs interprétations du Christianisme avait sa racine dans l'opposition radicale de leur manière d'interpréter la mathématique.

« Dans l'école de Descartes, dont Spinoza est un disciple, la science prend possession de l'univers physique en s'appuyant sur un déroulement d'idées claires et distinctes qui est l'œuvre spontanée d'une intelligence.

« La raison humaine s'affirme identique à la raison divine, et le Verbe n'est autre chose que l'expression de cette identité.

« Pascal, lui, est avant tout un physicien, même dans ses travaux de mathématiques où il n'emploie jamais la méthode cartésienne. L'esprit ne possède pas *a priori* le secret des choses. Il doit forger la clé qui s'adapte

à la nature particulière du problème ; et cette adaptation se fera d'une manière parfois inattendue et paradoxale.

« C'est ainsi que Pascal se proposait de donner à ses travaux sur les probabilités ce titre qu'il déclarait lui-même stupéfiant : *Géométrie du hasard*. C'est ainsi qu'ayant découvert certaines solutions nouvelles relatives à la roulette, il y voyait l'occasion d'un concours qui était dans son intention une sorte de défi aux savants contemporains.

« Ce même caractère inattendu et paradoxal du lien entre l'homme et les choses, Pascal le retrouve dans le lien entre l'homme et Dieu, dans l'intervention mystérieuse d'un médiateur dont l'agonie va se prolonger et retentir à chaque instant dans l'âme du chrétien.

« L'homme doit résister à la tentation de dépasser l'état de grâce et d'anticiper sur l'unité intime qui est réservée à l'état de gloire.

« De cette perspective centrale, je suis remonté en arrière et j'ai suivi le cours du temps ultérieur, dans les trois ouvrages où j'ai essayé de retracer les *Etapes de la philosophie mathématique*, les relations de l'*Expérience humaine et la causalité physique*, enfin *le Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*.

— ...

— Ce qui décidera de la valeur de ces travaux, c'est la question de savoir si je suis arrivé au bon moment. Sommes-nous à une époque où il est possible d'établir la convergence entre le passé de la spéculation humaine et l'état de notre réflexion ?

« Sans pouvoir répondre pour l'avenir, je serais porté à penser que s'il n'y avait pas eu la guerre, avec toutes les menaces qu'elle fait peser encore sur la civilisation, notre génération serait une des générations humaines les plus favorisées.

« Nous avons vu, en effet, les sciences mathématiques et physiques — je me place au point de vue théorique

— nous conduire aux résultats les plus déconcertants, littéralement les plus renversants ; d'autre part, les origines de notre civilisation ont été scrutées par les historiens et par les ethnographes avec une précision qui renouvelle toutes les perspectives des connaissances acquises. Or, ce que j'ai cru apercevoir, c'est que, à l'extrême pointe du savoir contemporain, par l'éclatement des cadres qu'on avait crus fixes pendant des siècles, se révèlent les lois les plus élémentaires et les plus profondes de l'activité intellectuelle.

« Pendant le XIX^e^ siècle, une bonne partie de la philosophie française a été dominée par l'horreur que Renouvier professait pour l'infini. Or, un mathématicien de génie, Georg Cantor, a constitué le calcul des nombres transfinis, réalisant un rêve qui hantait déjà notre Fontenelle.

« Cantor a marqué lui-même que ce calcul avait pour principe la correspondance terme à terme entre deux séries.

« Cette correspondance est une opération qui en un sens dépasse l'arithmétique et en un sens lui est antérieure. Un enfant n'a pas besoin de savoir compter jusqu'à quatre pour acheter quatre pommes avec quatre francs, il suffit qu'il donne un franc chaque fois qu'on lui donne une pomme, et c'est ainsi d'ailleurs que, suivant les sociologues, les sociétés inférieures s'y prennent pour leurs opérations de calcul.

« Volontiers aussi je parle du socratisme d'Einstein. Ce qui était frappant dans la théorie de la relativité, ce qui a paru si difficile à admettre, c'est que chacun avait sa manière de mesurer le temps, d'interpréter la simultanéité ; mais la difficulté se trouve surmontée grâce aux formules qui, sans supprimer la différence des perspectives individuelles, permettent de passer de l'une à l'autre.

« Sur le terrain de la réflexion la plus quotidienne,

Socrate avait appris aux hommes que l'intelligence consiste essentiellement en cette fonction de réciprocité.

« Xantippe était une femme désagréable qui parlait fort mal à son fils Lamproclès. Socrate fait comprendre à Lamproclès qu'il n'est pas un individu placé en face d'un autre individu réagissant à son égard, suivant l'impulsion de la nature. Il est un fils qui réfléchit sur les bienfaits qu'il a reçus de sa mère et qui ne peut pas, une fois qu'il a compris cela, ne pas apercevoir et régler sa conduite du point de vue de la mère.

« Les progrès de l'intelligence spéculative et de la conscience morale vont de pair si l'on suit à travers les siècles le développement de cette fonction de relativité qui permet à l'homme de franchir les bornes de son individualité pour construire l'univers de la vérité et l'univers de la justice. Les crises dont la querelle des antipodes et la lutte autour du système de Copernic nous apportent le témoignage, dessinent l'orientation de la pensée humaine et nous montrent quelle base positive il faut donner à notre réflexion pour trouver le véritable sens de notre destinée.

« Il ne s'agit pas de sacrifier notre personne à l'universalité d'un but abstrait, mais de créer une société qui soit unie du dedans par l'élargissement de nos perspectives sur les choses et sur les hommes.

« Voilà, conclut le philosophe, ce que je puis extraire d'un travail qui est matériellement gros, par suite extérieurement méritant. J'ai pu le poursuivre dans des conditions devenues aujourd'hui presque exceptionnelles, de santé, de loisir et d'indépendance. Elles m'ont fait une carrière heureuse, car *je n'ai guère écrit que les livres que j'avais envie de lire*, mais je vous dirai que je ne sais pas très bien ce que signifient les mots de bonheur ou même de mérite. J'ai été bien entouré, au lycée Condorcet, à l'École Normale, à la Sorbonne, par mes camarades et par mes professeurs.

« M. Darlu m'avait appris à aimer Lachelier, Boutroux, Brochard, avant même que je pusse profiter de leur contact personnel. J'ai pu connaître aussi de près des hommes dont on est heureux d'être le contemporain, Frédéric Rauh, M. Bergson.

« Lorsque je fus admis, peu de jours avant sa mort, à voir quelques minutes Lucien Herr, il ne me parla que de moi. Il me demanda où en était mon prochain livre, quelle en serait l'orientation, et j'ai pu lui dire : « Je suis fidèle à mes dieux ».

« J'ai travaillé d'une façon très régulière dans le sillon que m'avaient tracé mes maîtres de l'Université française.

« Peu connus pendant que resplendissait la gloire littéraire de Taine et de Renan, c'est eux qui ont fait l'œuvre la plus utile et la plus féconde pour notre génération. Ils ont été l'équivalent, dans la spéculation du XIX^e^ siècle, des peintres du Salon des refusés.

« Je vous avoue qu'une des grandes stupéfactions de ma jeunesse, ce fut quand je découvris que Renan était agrégé de philosophie et que Taine, à l'Ecole Normale, avait appartenu à la section de philosophie.

« Et pourtant Taine n'avait pas cessé de s'intéresser à l'enseignement de la philosophie.

« Lorsque nous entrâmes dans la classe de M. Darlu, Elie Halévy et moi, nous fûmes conduits par M. Ludovic Halévy chez Taine, qui voulait bien nous donner des conseils. Notre intimidation était grande ; mais grande aussi fut notre stupéfaction quand nous nous aperçûmes que ce psychologue ne songeait pas à nous adresser la moindre question sur nos préoccupations et nos aspirations. Il nous vanta seulement les avantages d'un langage clair et nous donna une petite liste d'ouvrages à lire dans une classe de philosophie : les *Provinciales* de Pascal, les *Discours* de Macaulay, les *Harmonies Économiques* de Bastiat, et le *Progrès* d'Edmond About.

Ajoutez cette autre recommandation de ne pas lire Kant. Mais ce fut ce soir-là que j'ouvris la *Critique de la raison pure* sur laquelle M. Darlu m'avait donné un travail à faire... »

***

A ce moment, on introduisit un ami du philosophe. Je reconnus une de mes anciennes victimes, M. Etienne Gilson, historien de la philosophie médiévale.

— Ah ! Lefèvre, s'exclama en souriant M. Gilson, puisque vous tenez mon maître et ami, n'oubliez pas que vous n'avez pas seulement affaire à un philosophe. Je tiens l'*Introduction à la vie de l'esprit* et, peut-être plus encore, l'*Idéalisme contemporain*, pour des types achevés de ce que l'esprit français peut apporter d'art véritable dans l'exposé des idées philosophiques.

« Au reste, la curiosité de mon maître s'étend des problèmes les plus abstraits de la philosophie aux questions qui intéressent la production esthétique. »

Et, se tournant vers M. Brunschvicg, il lui demanda :

— Ne vous êtes-vous pas occupé d'esthétique à l'École Normale supérieure ?

— J'ai une conférence à l'Ecole Normale où je propose à mes élèves des thèmes d'exercices philosophiques et, une année, je leur avais demandé d'analyser sur certains types privilégiés le développement de l'invention.

« Nous ne nous étions pas contentés de décrire la genèse de la géométrie cartésienne ou des philosophies comme celles de Fichte ou de Schopenhauer. Un étudiant de lettres, qui était venu à ma conférence, nous montra comment s'étaient peu à peu agglomérés dans l'esprit de Watteau, à travers toute sa carrière, les éléments de l'*Embarquement pour Cythère*.

« Un autre avait étudié le problème, que M. André Maurois a si brillamment résolu, des origines psycho-

logiques de Werther. J'avais également indiqué la transposition en Hedda Gabler, chez Ibsen, de la Brunehilde scandinave à laquelle il avait déjà prêté une âme ibsénienne.

« Et c'est pour essayer de leur faire voir comment je concevais ces recherches que j'avais été amené à cette étude qui a paru l'an dernier, dans la *Revue de Paris*, sur la composition d'Andromaque (1er octobre 1926).

« Voltaire avait bien signalé l'incontestable rapport d'*Andromaque* avec *Pertharite*, mais le problème psychologique était de découvrir le détail de la manœuvre qui changeait la déroute du génie cornélien en un éclat triomphal.

« Ce qui m'avait éclairé sur l'intérêt de ces recherches, c'est la correspondance de M. François de Curel et d'Alfred Binet qui a été recueillie dans le premier volume de l'*Année psychologique*.

« M. François de Curel y a procédé à l'analyse du drame que le créateur joue avec lui-même en se dissociant d'avec ses créatures, drame que Pirandello a eu l'audace de porter au théâtre dans *Six Personnages en quête d'auteur*.

— Et maintenant, dit M. Gilson, puisque votre œuvre est achevée, qu'allez-vous faire ?

— Je crois que je vais me mettre à la philosophie...

— ... ?

— Je vais me demander à moi-même si les résultats auxquels je pense être parvenu sont coordonnables et peuvent faire l'objet d'un exposé systématique.

« Je ne sais pas du tout quelle sera la réponse. Je la chercherai de mon mieux dans mes cours des années prochaines. »

14 *mai* 1927.

GEORGES CLEMENCEAU

Voltaire et le colon brésilien. — Les Anglais aux Indes. — Mirbeau et la violence. — M. Clemenceau se défend bien. — Il ne lit aucun livre de guerre. — Ce que M. Clemenceau pense de Claudel, de Valéry, de Maurois. — Pourquoi il n'écrira pas ses *Souvenirs*.

M. Georges Clemenceau ne peut pas rester inactif : à peine délivré des soucis de l'action politique, il fait aux Indes un voyage qui dure plusieurs mois et il ne rentre dans sa petite maison de Vendée que pour s'atteler à une *Somme* où il s'efforce de nous livrer le fruit de ses expériences et de ses méditations.

Cette formidable synthèse vient de paraître, elle forme deux gros volumes et a comme titre *Au Soir de la pensée*. Elle renferme du meilleur et du pire. C'est un document curieux et discutable. C'est une œuvre de bonne volonté et de sincérité. D'autres en exposeront les thèses, audacieuses ou désuètes. Pour moi, j'ai voulu rendre visite à l'auteur. Je suis resté une bonne heure près de M. Clemenceau : c'est un vieillard charmant, encore valide et dont l'esprit, s'il est devenu moins sarcastique, demeure toujours d'une ironie constante.

— Quand on vous a annoncé, me dit-il, je pensais justement à une histoire que j'allais vous raconter... Un mot de mon éditeur... Vous connaissez ses opinions

religieuses et vous connaissez sans doute aussi les miennes, puisque vous avez lu mon livre. Eh bien, mon éditeur me disait l'autre jour : « Votre livre peut faire beaucoup de mal... (un silence, puis avec un soupir de soulagement, il acheva) ...heureusement, il ne se vendra pas ». Mais il ne faudra pas rapporter cette histoire dans votre article, parce que je l'ai inventée de toutes pièces pour vous la raconter et que ce mot si savoureux, mon éditeur ne l'a même pas prononcé. Ce qui signifie que cette boutade doit être bien près de la vérité qu'on n'exprime pas.

« Mais avant de commencer à me livrer à vous, je voudrais vous poser une question : Comment allez-vous intituler cet article ?

— Mais... *Une heure avec...* Monsieur le président !

— Oh ! une heure avec, pour une fois je préférerais que vous trouviez un autre titre... faites un petit effort d'imagination... Une heure avec, une heure avec... c'est tout de même trop intime !

Et avec une bonhomie qui semble du plus charmant naturel, M. Clemenceau parle, parle... Quelqu'un qui ne serait pas au courant des feintes du vieux lutteur ne manquerait pas d'être surpris et il se dirait : « Eh quoi ! est-ce là cet homme qu'on m'a dépeint comme si rebelle à l'interview ? » Pour moi, je ne suis pas dupe. Si M. Clemenceau prend une telle offensive en paroles, ce n'est pas par générosité, c'est contre moi et contre mes projets : ne pas me laisser le temps de poser mes questions, c'est encore le meilleur moyen qu'il a trouvé de ne pas y répondre...

Mais j'ai deviné le sens de ce malicieux sourire de triomphe qui illumine le coin de ses yeux et, décidé à lui laisser temporairement l'illusion qu'il m'a joué, je m'enfonce dans un profond fauteuil de cuir, juste en face de lui et je le regarde...

Je suis sûr que la plus belle histoire se lira sur

cette physionomie encore si mouvante... Les autres, je ne les entendrai que vaguement...

⁂

Il parle d'abord du père de son domestique, un cultivateur de la Nièvre qui a acheté, il y a quelques années, une vache deux mille deux cents francs et qui voulant la revendre ces temps-ci n'en a plus trouvé que...

M. Clemenceau s'indigne très fort contre ces sautes de prix qui finiront, dit-il, si l'on n'y prend garde, par enlever la confiance au paysan.

Il nous parle ensuite d'un grand planteur de café au Brésil : « Il sort d'ici. Chaque année, il emplit ma maison de café. Le Brésil, ajoute-t-il, est un pays qui a un avenir formidable... »

« Ah ! une anecdote... Vous les aimez, je crois. » — Il rit et reprend : « — J'ai connu, là-bas, un colon qui habitait l'intérieur et ne quittait jamais ses plantations. Il n'avait même jamais vu la mer. Eh bien, chaque année, il faisait venir de Paris une troupe et tous les accessoires de théâtre pour jouer les pièces de Voltaire. N'est-ce pas magnifique ? »

M. Clemenceau est émerveillé. Moi aussi. Ces douces histoires me bercent d'un ronron d'attente...

⁂

M. Clemenceau évoque quelques péripéties de son merveilleux voyage aux Indes. Je n'ai pas devant moi l'homme politique qui a culbuté tant de ministères ; le pamphlétaire a disparu. Un poète d'un éblouissant lyrisme le remplace :

— Un jour, nous pêchions dans la rivière de Mysore. Survient une troupe d'éléphants. C'était l'heure du bain. Quand leurs exercices et leurs ébats eurent pris fin, le

chef fit un simple signe et ils partirent tous avec une exemplaire docilité. J'ai été ému tout le reste de la journée.

J'essaie d'obtenir l'opinion de M. Clemenceau sur l'occupation anglaise et ses dangers.

— Les Anglais ont fait beaucoup de bien à Mysore. Je suis entré en relations avec le maharadjah de là-bas. Il est très heureux. Il joue de l'orgue toute la journée. Les autres dépensent leur fortune à Paris ou s'amusent à faire construire.

« Le grand tort des Anglais aux Indes... »

M. Clemenceau parle longtemps sur ce brûlant sujet, mais comme il est brûlant, il me pria de tout oublier aussitôt.

Cependant une chose ressort pour moi de ses confidences, c'est que l'âme des Hindous accumule au fond d'elle-même beaucoup de haine et que leur réveil sera terrible...

Et M. Clemenceau sombre à nouveau sous le flot montant et diapré des souvenirs pittoresques qu'il a rapportés de cette magnifique randonnée aux Indes, au Soudan et en Egypte...

— Voyez-vous, nous dit-il, j'ai fini ma vie par où j'aurais dû la commencer, en visitant la terre...

Quand M. Clemenceau égrène le chapelet de ses anecdotes, il est très intéressant pour l'auditeur que j'appellerai désintéressé mais pour celui qui a mission de reproduire ensuite les propos qui l'ont ébloui, la tâche est véritablement difficile. Le président a gardé l'esprit si mobile, si alerte, qu'il passe à une nouvelle histoire avant que l'auditeur ravi ait savouré la précédente...

Il me parle des femmes brahmanes qui fument des cigares tellement longs qu'il leur faut une journée pour en achever un, puis sans transition il me fait admirer un magnifique petit bouddha-singe en bronze dont la

queue vient s'enrouler autour de la tête pour former auréole :

— J'ai acheté celui-là quatre sous dans un bazar de Bénarès... C'est le seul qui me reste. J'ai tout donné au Musée Guimet... Le singe est presque un dieu là-bas et si on vous voit tuer un singe, vous avez toutes les chances d'y passer vous-même... Au temple de Shiva, à Bénarès, les singes peuvent entrer, mais moi, je ne peux pas entrer. A Calcutta, j'étais agacé de voir que quelque partie secrète du temple me demeurait interdite ; alors je donnai quelque argent à un Hindou qui fit un trou dans la muraille et je pus voir...

« Je m'attendais à un mystère bien conditionné. Aussi je demeurai assez stupéfait de la simplicité et de la médiocrité du spectacle qui s'offrit à mes yeux : des hommes tout nus dansaient autour d'un feu... Il n'y avait là qu'une manifestation banale du culte du feu qui est je crois le culte des premières civilisations... »

Du culte du feu, nous passons avec la plus grande aisance aux hymnes védiques :

— Lisez les *Védas*. Vous verrez que la *Bible* est une plaisanterie. Comparez la création du monde dans la *Bible* et dans les *Védas*. Vous verrez de quel côté est la plus ruisselante poésie.

Ce sautillement d'anecdotes en anecdotes durait depuis près d'une heure.

Je regardai bien en face M. Clemenceau et je lui dis :

— *Vous m'avez bien « promené » ; vous m'avez bien « possédé ». Vous ne refuserez pas maintenant de me laisser procéder à un petit interrogatoire.*

M. Clemenceau sourit.

— Ah ! vous avez vu que je voulais parler pour ne rien dire... Que voulez-vous de plus ? Ne vous ai-je pas raconté de belles histoires ?

— *Belles, mais trop nombreuses. Je n'arriverai ja-*

*mais à m'en souvenir. Mes lecteurs préféreraient vous voir leur expliquer comment vous est venue l'idée d'*Au Soir de la pensée.

— Je n'en sais rien. J'ai fait ce livre toute ma vie. Je me souviens en avoir discuté les thèmes avec mon frère. *Au Soir de la pensée* est autant son œuvre que la mienne. Mais, en réalité, je n'ai commencé à l'écrire qu'au retour de mon voyage aux Indes.

— *Et, alors, il était tout à fait mûr. Vous n'aviez plus qu'à l'écrire...*

— N'en croyez rien. J'ai fait beaucoup de brouillons. L'écriture m'est nécessaire pour préciser ma pensée.

— *Quels sont vos livres de chevet ?*

— Je n'en ai pas. Je ne lis jamais couché. Mais enfin les livres que je relis le plus volontiers, ce sont les classiques, les livres forts des gens qui se sont donné la peine de penser avant d'écrire.

— *Et parmi les contemporains ? France ?*

— Naturellement ; je l'ai très bien connu, mais je ne vous en dirai rien. Je sais le déchet qu'il y a dans son œuvre et tout ce qui lui a manqué. Mais pourquoi dire cela ? Pourquoi vous rapporter ce bout de dialogue que j'entendais régulièrement dans le salon de M^me^ de Caillavet ?

Madame de Caillavet. — M. France a dû rencontrer un ami et s'attarder, ou bien il est en train de fureter sur les quais. Il n'a pas pitié de ses amis qui l'attendent...

M. de Caillavet. — Pourquoi dis-tu cela ? Tu sais très bien qu'il est dans son cabinet de travail à corriger des épreuves...

J'interroge :

— *Et Zola ?*

— J'ai une très grande admiration pour l'homme qui a ainsi, sans hésitation, sacrifié ses intérêts à une idée. Savez-vous qu'avant l'Affaire il gagnait cent mille

francs par an chez Fasquelle, et, du jour au lendemain, ce fut la chute...

— *Il est bien remonté depuis, et c'est aujourd'hui l'auteur qui se vend le plus...*

— Tant mieux. Je l'avais connu étant étudiant, mais je le voyais peu. Je n'allais pas chez lui. J'avais trop mauvais caractère. J'ai bien changé depuis. Chaque fois que je songe à Zola et à la nature de son talent, ce que je trouve toujours drôle, c'est qu'il pût être d'origine italienne...

« Dites aussi quelle admiration j'ai pour Mirbeau. C'est un très grand écrivain. Je ne ferai qu'une réserve. Il aimait trop la violence. »

Je souris. Tout le monde sourit...

— *Claudel ?*

Un cri de si éclatante jeunesse que je chavire sur mon fauteuil :

— Je l'ai en horreur — comme écrivain, bien entendu. C'est comme cet autre excellent homme de Mallarmé... Quand on écrit en français, voyons, c'est pour se faire comprendre...

Je dresse l'oreille... Cette phrase, il me semble l'avoir entendue quelque part... Mieux, il me semble l'avoir prononcée moi-même souvent... Ah ! j'y suis... Elle se trouve justement dans un poème de Claudel sur Verlaine... Si j'y renvoyais le président !...

— *Et Valéry ?*

— Valéry, Valéry !... Je ne connais pas...

Brusquement, sans rime ni raison, je lui jette :

— *Etes-vous heureux ?*

M. Clemenceau me foudroie du regard :

— On ne peut pas être heureux quand on voit notre pays dans l'état où il est.

Il se radoucit :

— D'ailleurs, le bonheur n'est pas autre chose qu'une accommodation... Je place mon bonheur dans la re-

cherche de la connaissance. C'est vous dire que j'ai de la besogne pour toute mon existence... Depuis que j'ai commencé ce livre, j'ai changé d'idées plusieurs fois sur des points importants...

— *Il y a une chose sur laquelle vous ne refuserez pas de me répondre. Que pensez-vous des livres de guerre? Lequel préférez-vous?* Les Croix de bois, L'Appel du sol, le Feu?

— Je n'en ai lu aucun... Ces livres ne sont pas vrais... Et puis, pourquoi irais-je demander à un monsieur ce que je connais mieux que lui. Je ne suis pas un homme pour qui il faut écrire la guerre...

Il soupire :

— Ah! il y a des jours où c'était terrible... Quand le général... (Ici j'ai encore promis d'oublier). Je vous disais que je n'avais pas lu de livres de guerre. Par exemple, j'ai lu *les Silences du colonel Bramble*, d'André Maurois. C'est très amusant.

« De Maurois, j'aime aussi beaucoup le *Disraëli* et surtout *Ariel ou la vie de Shelley*.

— *Et votre réception à l'Académie?*

— Ne parlons pas de cela. Il me faudrait prononcer un discours, et j'y serais trop dur pour certains. Or, je ne veux pas faire de peine aux académiciens. Les plus belles lettres que j'ai reçues pour mon livre sont signées des meilleurs d'entre eux. Et pourtant, je n'ai adressé mon livre à aucun. J'ai signé pour tous un seul exemplaire : « A la bibliothèque. Respectueux hommage ».

— *Dans ce livre, vous vous révélez philosophe, métaphysicien...*

— Je ne suis pas métaphysicien. Je suis un idéaliste, et la grande erreur de Dieu c'est d'être une personnalisation de l'idéal qu'il limite ainsi désagréablement...

« Mais je suis tolérant. J'ai là, dans la cuisine, une vieille bonne qui va à la messe tous les jours... L'autre

n'y va que quand elle est installée dans son village... N'est-ce pas curieux ?

« J'appartiens moi-même d'ailleurs à une vieille race cléricale. (Il est vrai que mon père était déjà un violent libre-penseur). Si je remonte dans ma famille jusqu'au XVI^e^ siècle, je n'y retrouve guère que des imprimeurs et des curés, ce qui a engendré le dicton : « Chez les Clemenceau, on est curé de père en fils ».

« Je me souviens d'un de mes ancêtres ecclésiastiques qui était curé en Vendée vers la fin du XVII^e^ siècle. Il était en même temps grand chasseur et il avait une magnifique meute de chiens. Le plus beau de tous et le plus habile s'appelait Lavabo. Il était tête de meute.

« Un jour, ce parent curé disait sa messe et son piqueur la servait dévotement... Tout à coup, entendant des aboiements lointains et continus, l'officiant s'interrompit et se retournant vers le piqueur-enfant de chœur : « On dirait que ce sont mes chiens qui chassent là-bas ? — Oui, monsieur le curé. — Lavabo y est-il ? — Certainement. — Alors le lièvre est foutu. » Et l'âme rassérénée, le curé Clemenceau continua sa messe avec une dévotion plus fervente... »

***

M. Clemenceau ne semble pas fatigué ; mais je ne dois pas oublier qu'il était maire de Montmartre en 1870 et que les années commencent à s'accumuler sur sa tête, années de lutteur, années de guerre, dont on a l'habitude de dire qu'elles comptent double...

Je prends congé. Le président se lève en souriant :

— Vous êtes content ? Vous l'avez eue, votre heure...

— *Je suis très content, mais je voudrais vous poser une dernière question. Vos* Souvenirs, *quand vous déciderez-vous à les écrire ?*

— Jamais. Je ne suis pas un bourreau et je mettrais

trop de gens dans une mauvaise posture. *Limoger* des généraux pendant la guerre, il y allait du salut de mon pays, mais écrire aujourd'hui l'histoire de leurs défections serait cruel...

« Et puis, la vie est faite pour être vécue et non pour être racontée...

« Je suis tranquille, allez. Même sans mes *Mémoires*, le peuple de France reconnaîtra les siens...

« L'histoire se fait lentement, j'allais dire automatiquement... »

11 *juin* 1927.

PANAIT ISTRATI

« Les Chardons du Baragan » ou les Esprits taquinent Istrati. — Ecrivain public et « chabbes goï ». Panaïtaki, providence des amoureuses. — Pour *Rocambole*, je deviens voleur d'œufs. — Première rencontre avec Rakowsky. — La farce aux choux du grand socialiste et critique d'art Gherea. — J'élève des cochons pour apprendre le français. — L'amour en Suisse. — L'alambic de Clermont-Ferrand. — Première entrevue avec Romain Rolland.

> Rien de ce que j'ai désiré dans ma vie ne m'a été inabordable : j'ai souvent réglé mes joies contre du sang, monnaie que les banques ignorent, et je ne le regretterai jamais car ce sont ces bains de lumière qui m'ont fait supporter les ténèbres de mon existence...
>
> ... Il faut beaucoup donner pour beaucoup avoir.
>
> (*Nerrantsoula.*)

Panaït Istrati, conteur roumain, est surtout pour nous un très grand écrivain français. On se souvient qu'à la lecture de ses premières pages, Romain Rolland s'écria : « Voilà un nouveau Gorki ! »

Certains diront peut-être : « Pourquoi avez-vous tant tardé alors à nous le présenter ? »

Pourquoi ? Tout simplement parce que je l'avais lu..... Lu et relu dans l'enthousiasme, qui saisit, à entendre les *Récits d'Adrien Zograffi*, tous ceux qui ne boudent pas leur plaisir...

Et que l'ayant bien lu, j'avais vu que toute son œuvre est traversée, soutenue, enrichie, illuminée, unifiée par un grand sentiment : le culte, l'amour de l'amitié.

Et je ne me voyais vraiment pas écrivant à Istrati une lettre (*Monsieur et cher confrère*), lui demandant un rendez-vous.

Non, ou je ne le verrais pas, ou notre entretien s'ouvrirait de lui-même sous le seul signe qui convînt, *sous le signe de l'amitié.*

Je l'ai écrit souvent, si souvent, que parfois je me demande si la phrase est bien de moi, et si je ne fais pas une citation...

Peu importe au surplus. Ne suffit-il pas qu'une certaine manière de vivre et de penser m'ait donné le droit de la prendre à mon compte : « Tout vient du cœur et tout y retourne. Les écrivains se sont toujours croisés sous le signe du cœur... »

J'allais donc rencontrer l'un des plus justement, l'un des plus universellement célèbres de ces croisés.

Et à qui devais-je ce prodige ? A un grand ami commun, M. Philippe Neel, celui qui nous a donné la très parfaite traduction des principales œuvres de Conrad, au premier rang desquelles je dois citer : *Une Victoire, Lord Jim* et hier encore un recueil de six contes, *Gaspar Ruiz.*

L'homme a beaucoup de mal à ne pas demeurer toujours l'esclave de quelqu'un ou de quelque chose. C'est ainsi que j'ai machinalement intitulé cet *entretien... Une heure avec Panaït Istrati.* Alors qu'en réalité, notre première rencontre eut lieu samedi à quatre heures et

qu'elle prit fin dimanche vers onze heures et demie du soir. Et j'en ai assez dit pour vous faire comprendre que si, par la force de l'habitude encore, ce nouvel entretien se présente avec des demandes et des réponses, c'est que j'aurai trahi Istrati, et moi-même. Sans doute j'ai interrogé Istrati, sans doute il m'a répondu. J'étais bien forcé de me rappeler de temps en temps qu'il me faudrait vous relater notre entretien, mais ce que je voudrais surtout vous faire sentir, c'est l'atmosphère chaude et cordiale, absolument spontanée, qui a régné tout de suite entre les six amis que Neel avait réunis ce jour-là.

Istrati arrive le troisième, visiblement excité, et, sans présentation, vient droit sur moi :

— Croyez-vous aux esprits, Lefèvre ?

— ...

— Hier soir, alors que j'étais en plein travail — je rédigeais justement la trente-septième page de mon prochain livre : *les Chardons du Baragan* — j'ouvris la fenêtre pour aérer la pièce alourdie de fumée, quand un coup de vent emporta la feuille dans le couloir. J'ai bien vu : c'était dans le vestibule, un large couloir, hermétiquement clos ; je me mets à la poursuite de la feuille et naturellement la cherche d'abord par terre. Elle n'y est pas. Surpris, je pense qu'elle a pu se glisser sous les portes des pièces voisines, j'ouvre et cherche partout : sous les meubles, sur les meubles, derrière les meubles. Rien ! Serait-elle collée au plafond ? Je lève la tête. Rien ! J'ouvre la porte de l'escalier ; je descends un étage. Rien ! Je me pince l'oreille : Est-ce que j'existe vraiment ? Si cette grande feuille aux trois quarts écrite, ma feuille 37, a pu être une illusion, alors, ne serais-je moi-même qu'une illusion ?

« Je pense immédiatement à Mikhaïl, premier grand ami de ma dix-huitième année, mort depuis longtemps

et qui est le héros du prochain livre de la collection des *Récits d'Adrien Zograffi*.

« Peut-être est-ce lui qui se rappelle à mon souvenir de cette étrange manière et qui tient à emporter dans l'au-delà cette misérable feuille 37, témoignage tout chaud de mon activité spirituelle dont, il y a plus de vingt ans, il prévoyait la floraison lorsqu'il m'écrivait du mont Athos, où un chagrin sentimental l'avait volontairement muré :

« Envoie-moi souvent des lettres comme ta dernière ; qui sait si elles ne serviront pas un jour ! »

— *Au fait, Istrati ! Mikhaïl est l'ami de la dix-huitième année. Mais procédons avec ordre. J'ai l'habitude de suivre mes héros depuis leur naissance...*

Istrati s'amuse à prendre un air compassé tout à fait de circonstance et dit :

— Je suis né le 11 août 1884, à Braïla. Vous ne connaissez pas Braïla, Lefèvre ? C'est le second port de la Roumanie, et la ville fut bâtie d'après les plans de ce grand militaire russe qui s'appelait Kisséleff. C'est la ville des marécages où a vécu *Codine*, que vous aimez tant, et *Nerrantsoula*, la petite porteuse d'eau, ma plus jeune héroïne.

« J'espère pouvoir vous y promener, un jour, vous et tous mes grands amis d'Occident, et vous faire connaître ces lieux dont l'enchantement est encore plus féerique que je n'ai su le dire.

« A Braïla, dès ma onzième année, je fus un écrivain célèbre... pour ma banlieue !

« Nombreux, en effet, les amoureux abandonnés, les amoureuses déçues qui venaient en sanglotant me dire : Panaïtaki ! veux-tu encore écrire une de ces lettres dont tu as le secret et qui font accourir, repentis, les amants boudeurs, « à cheval sur un manche à balai », comme appelés par les fées ?

« Cela me valait toujours deux sous avec lesquels je courais acheter de la bonne *alvitza* (nougat).

« Premiers droits d'auteur, comme aujourd'hui hélas, aussi vite dépensés que gagnés ! Mais j'avais un *second métier*, un violon d'Ingres, si vous voulez. Le samedi, j'étais attendu par tous les bons Juifs de la banlieue de Braïla, qui sans moi, leur *chabbes goï*, n'auraient eu ni feux allumés, ni chambres balayées. Cela me valait d'autres deux sous.

« Juifs et amoureux, à trente ans de distance, ma reconnaissance émue monte vers eux ! Ils m'ont donné mes premières joies.

« Ce fut là mon enfance. Belle enfance ! L'amour de la plus parfaite des mères m'y épargna toutes les souffrances que connaissent habituellement les enfants de gueux.

« C'est alors *Fin d'enfance* que l'*Humanité* vient de publier, début d'une longue époque grise où les jours de famine et de vagabondage alternaient avec la lecture éperdue des *Haïdoucs* sensationnels, de *Dreyfus à l'île du Diable* et surtout de ce *Rocambole* qui me faisait, dans tous les poulaillers mal gardés, chaparder les œufs que je troquais ensuite contre le fascicule quotidien du mirobolant Rocambole.

— *Qui oserait encore, après cet aveu, prétendre qu'Istrati n'est pas un produit de la culture française en Orient !*

— De Rocambole à Balzac, à Hugo, à Bernardin de Saint-Pierre, à Alphonse Daudet, je n'eus qu'un pas à faire et je découvris d'enthousiasme *le Père Goriot, les Misérables, Paul et Virginie* et surtout ce tendre *Jack* que dans la pâtisserie crasseuse de *Kir Nicolas* lisait dans le texte original, lors de notre première rencontre le « pouilleux Mikhaïl ». *Jack* se trouve ainsi associé à ma plus belle amitié et à l'aube de ma vie nouvelle.

Avec la rencontre de Mikhaïl, commencèrent neuf

années de vie héroïque, d'amitié insouciante et tumultueuse, de vagabondages épiques à travers la Roumanie, l'Egypte, la Grèce, la Turquie et tout le bassin méditerranéen. Hélas ! en avril 1909, Mikhaïl me quitte au débarcadère de Braïla, la poitrine embrasée par la phtisie, et s'en va à Kazan, disait-il, où la mort le surprend.

« Mais, à la veille de cette déchirante séparation, il eut quand même la joie de voir paraître, dans la *Roumanie ouvrière*, mon premier article de combat, signé *P. Istr.*

— *Et qui combattiez-vous ?*

— Je vous le donne en mille. Eh bien, M. Jorga, le déclencheur des « hooliganismes » de l'époque, à côté de son collègue universitaire A.-C. Couza, ce dernier, aujourd'hui encore l'organisateur de tous les banditismes antisémites.

« Suivent quelques années de collaboration très irrégulière au même journal ouvrier, jusqu'à ce qu'un jour je touche d'un bond à mon idéal de toujours : ne publier que dans les grands organes où la voix se fait entendre du plus grand nombre.

« Je suis, à ce moment-là, à Braïla, peintre en bâtiment et secrétaire de la puissante fédération des ouvriers du port. Une grève se déclenche à mon corps défendant. Je subis la poussée de la masse, je la dirige de mon mieux... mais la grève succombe glorieusement.

« J'écris alors un article que j'intitule, par allusion à la guerre du Transvaal, *Les Boers sont vaincus, vivent les Boers !* et, crânement, je l'envoie au plus grand organe démocratique du pays, *Adeverul*.

« Le lendemain, quelle ne fut pas ma joyeuse surprise de lire, en tête des informations de ce journal, la note suivante, en gros caractères :

« *La grève des travailleurs du port de Braïla est tom-*

*bée ; le vaillant ouvrier Panaït Istrati nous envoie un article écrit avec le sang d'un cœur généreux. Nous le publierons à la place d'honneur dans l'*Adeverul *de demain.*

« Ce fut mon entrée dans le grand journalisme, victoire magnifique dont je me souviens toujours avec tendresse.

« Immédiatement après, je donnais à *Dimineatsa* une série de neuf articles intitulés *Les Sangsues de nos ports*. Je devins rédacteur à la *Romania Muncitoare*, et j'eus l'honneur de corriger les articles de l'actuel ambassadeur des Soviets à Paris, alors expulsé par l'oligarchie roumaine. Je me rappelle même un incident assez douloureux de cette époque-là : Rakowsky, voulant forcer la frontière roumaine, fut arrêté. Nous organisâmes un meeting de protestation, il y eut une bataille dans la rue avec la police ; je fus un des emprisonnés, et je me souviens encore de la raclée que je récoltai cette nuit-là.

Il y a deux ans à peine, je reçus un coup de téléphone de la rue de Grenelle. C'était Rakowsky :

— Alors, Istrati, tu n'es plus dans les soutes ?

— N'en es-tu pas sorti toi-même ? répondis-je en souriant.

— *Ainsi, à dix-huit ans de distance, le propagandiste obscur et le vagabond irréductible se rencontraient sur la ligne Elysée-Fleurus — l'un, ambassadeur de l'U. R. S. S., l'autre, conteur roumain et écrivain français, dans ce Paris, capable de tous les miracles !*

— Je ne veux pas quitter cette phase de ma vie journalistique sans évoquer l'apparition sur le ciel roumain de Pégoud avec son fameux *looping the loop*. Tout Bucarest s'enthousiasma. La capitale se vida en une heure. J'écrivis alors un feuilleton où j'admirais que l'homme, à peine parvenu à maîtriser un instrument aussi redoutable, se livrât déjà à cette prodigieuse acrobatie.

« Quelques jours après, de passage à Ploesti, je m'arrêtai pour rendre visite, comme d'habitude, à Constantin Dobrogeanu-Gherea. C'est une des plus pittoresques et des plus honnêtes figures du socialisme européen d'avant-guerre. Cet homme, fondateur du socialisme roumain, fondateur de la critique d'art et de la sociologie roumaines, n'était qu'un pauvre juif russe, qui, évadé des geôles sibériennes, parcourut avec son pied bot toute l'Europe du Nord et la Finlande, pour échouer dans une petite baraque de bois à Ploesti, y gagner son pain en vendant de la salade de piments grillés sur un brasero, étudier jour et nuit et devenir, vingt ans plus tard, une des figures les plus respectées de toute l'intellectualité roumaine.

« Esprit tout à la fois pratique, spéculatif et érudit, il réussit, sans se départir jamais de la plus stricte honnêteté, le prodige d'une double et constamment parallèle ascension : celle de sa fortune matérielle et celle de sa gloire de penseur et de propagandiste.

« Cependant que d'une main il préparait ses fameuses *sarmalutse* (farce aux choux) régal de toute l'aristocratie roumaine, de l'autre il rédigeait sa grave *Contemporanul* et des études critiques d'une telle importance que l'une d'elles lui valut les honneurs d'une polémique avec Spencer.

« Toujours souriant, toujours aimable, toujours généreux, on aimait lui rendre visite, on le *tapait* souvent.

« Tout le monde le tapait : organisations ouvrières, fuyards russes, de grands amis comme le rabelaisien Caragiole, et de tout petits comme moi. Et c'est ainsi qu'il me dit, lors de cette rencontre, en faisant allusion à mon article sur Pégoud : « Istrati, tu as l'étoffe d'un artiste : ton feuilleton est un des plus beaux qui furent écrits chez nous. Mais pour réussir, l'élan ne suffit pas, il faut l'application. »

« Je répondis : « Je n'aime pas les choses qui sentent

l'huile. Si je réussis, un jour, ce sera sans efforts. »

« En effet, j'ai patienté jusqu'à mes quarante ans.

« En attendant, et puisqu'un homme ne peut vivre sans s'appliquer à quelque chose, je me décide à ne plus taper les amis. J'emprunte deux cents francs à Gherea et je fonde une ferme pour l'élevage des cochons. Trois truies pleines deviennent, au bout de quatre mois, une grouillante famille de dix-huit membres qui faillit me manger les oreilles. Et moi, qui ne m'étais jamais plié à un travail régulier, j'acceptai pour eux, pour nourrir ma « nombreuse famille », d'aller travailler tous les jours à Braïla pendant un an et demi comme peintre en bâtiment.

« Je fis ce sacrifice avec joie. Le porc est un animal, à bien des points de vue, mieux élevé que l'homme. D'abord, ce n'est pas vrai qu'il soit sale : âgé de trois jours, le porcelet suit sa mère dans un coin de la cour qu'il sait ensuite reconnaître seul. Nourri à des heures régulières, nulle gloutonnerie ; entre la fange de la rue et le bassin de ciment que je leur avais aménagé, ils n'hésitaient jamais à courir vers l'eau pure.

« Quant à leur confiance en l'homme, elle est naïve et touchante ; il me suffisait d'une caresse et de quelques grains pour les voir se coucher sans protestations et sans cris, et s'offrir au couteau du boucher.

« Mars 1916 ! La guerre bat son plein. Je regarde mon troupeau : quarante porcs qui courent le risque d'être raflés par les Roumains ou les Allemands. J'aime mieux les manger moi-même. Je les mets sur la bascule : un franc le kilo vivant. J'ai quinze cents lei en poche et le 30 mars, à la frontière suisse, je reçois en échange douze cents francs suisses.

Philippe Neel. — C'est donc aux cochons que vous devez votre connaissance du français ?

Panaït Istrati. — Parfaitement ; c'est ce que je voulais dire.

« Je gagne directement Leysin, où l'un de mes amis se mourait. Je venais de saluer la première alouette s'élevant au-dessus du noir terreau des grandes plaines braïloises, et voici que j'étais accueilli, en ce début d'avril, par les imposantes masses neigeuses de Leysin-Village.

« Alors, je prends le taureau par les cornes : la langue française, je ne vous l'ai pas assez dit, mes amis, avait été la grande nostalgie de mon adolescence...

« On le constatera en lisant *Mikhaïl*, où je dis ma profonde admiration, et, en même temps, ma surprise, de voir ce jeune gueux dévorer *Jack*, dans l'original, tout au fond de la banlieue miteuse d'une petite ville danubienne.

« Quelles multiples et vaines tentatives n'ai-je pas faites tout au long de ces neuf années d'ardente amitié avec Mikhaïl, pour m'élancer à sa suite vers la conquête de la belle langue internationale... Avec quelle émotion, aujourd'hui encore, je me plais à évoquer les minutes qui précédaient notre sommeil et où il me disait de sa voix grave et tendre : « Répète après moi, Panaït : *Je dors, tu dors, il dort...* »

« Mais il en était écrit autrement ! Je n'ai jamais rien obtenu par des demi-mesures. Se livrer tout entier ou pas du tout est le seul don qui convienne aux passionnés et leur assure les vraies conquêtes.

« Enfermé dans la petite chambre du chalet de bois, l'arpentant d'un pas fiévreux, armé d'un dictionnaire et de ma volonté féroce, j'ouvre le *Télémaque : Calypso-ne-pouvait-se-consoler-du-départ...*

« Je ne comprends que le mot *consoler* qui est aussi roumain...

« Le dictionnaire est mon seul outil. Je n'ai jamais ouvert une grammaire. N'importe, de page en page, de livre en livre, sans guide, je dévore une trentaine de

classiques — Voltaire, Rousseau, Montaigne, Montesquieu, Mme de Staël, etc...

« Ce fut une fièvre de quatre mois. Double joie qui conjuguait en elle une double conquête, celle de la langue et celle des belles idées bellement exprimées.

« Quatre mois de claustration ! Quand je me réveillai à la réalité, autour de moi les murs étaient entièrement piqués, couverts de fiches, mon dictionnaire était en loques, et il ne me restait qu'un franc suisse.

« Je descendis pour chercher du travail... Le premier homme à qui je m'adressai — dans ma nouvelle langue — fut M. Creuze, Hollandais, entrepreneur de bâtiment et tuberculeux depuis de longues années. Je fus embauché d'emblée, mais il me dit en souriant : « Cher monsieur, vous parlez comme dans les livres ».

« C'est avec ce parler savoureux et riche que je devais écrire, trois ans plus tard, la lettre à laquelle Romain Rolland fait allusion dans sa préface à *Kyra*, ainsi que mes deux premiers livres...

« Une année de travail : je gravis la montagne entre Leysin-Village et Leysin-Feydey ; je peins des portes et je colle du papier sur des murs parfois ensanglantés.

« Puis j'ai assez de Leysin ; je veux connaître la Suisse. J'ouvre un journal, et je tombe sur une demande de manœuvres pour le département des Postes et Télégraphes : Et me voilà parti dans la vallée de l'Orbe, fouissant la terre pour y dresser des poteaux.

« Je traverse deux ans d'existence morne et de lutte acharnée ; dix métiers successifs m'écrasent et me font tomber dans un sommeil qui n'admet pas de lectures.

— *Et vous viviez en solitaire, en ascète ?*

— Non, j'ai eu maintes compagnes. Mais il faut être héroïque pour vivre en Suisse avec une amie ! Quatre cantons me jugèrent indésirable. Aussi, quand, à Genève, un agent qui vérifiait nos papiers nous dit : « Tout va bien ! » ma compagne et moi sautant de joie,

nous écriâmes : « Bravo ! Cela sent la France, ici ! »

« Avec la joie renaissaient en moi les préoccupations intellectuelles. Nous sommes en 1919. J'ai trois ans de langue française. Un jour, au sortir d'une conférence de Birukoff, qui rentrait de Paris, j'écris un article : *Tolstoïsme ou Bolchevisme ?* qu'à tout hasard j'adresse à *la Feuille* de Jean Debrit. Le lendemain, l'article paraît en première page, signé P. Istr.

« Depuis ce jour jusqu'à l'intervention de Rolland à Nice, en 1921, vos lecteurs connaissent les détails de mon existence par le récit qu'en a fait notre ami Maurice Martin du Gard, qui m'adressa le premier salut de la presse française.

« D'octobre 1920 à janvier 1921, c'est vainement que je sollicitai, dans tous les palaces, pour le pain et l'abri, sans autre salaire, le dernier emploi de plongeur. La nuit, je m'introduisais furtivement dans une villa inhabitée, boulevard de Cimiez, et j'y dormais dans une arrière-cuisine, la tête sur mon baluchon. Il ne faisait pas chaud.

« Mais, passons ; on connaît l'histoire ; je ne veux plus revenir sur ce temps-là !

« Si pourtant ! Dans cette grande ville, je trouvai un homme : M. Monnier, le fabricant de *niçarettes*, qui m'accueillit, pendant dix jours et me donna, contre une demi-journée de travail, le gîte et la table.

« C'est en mai 1922, après dix-huit mois d'insistance de la part de Rolland, qu'enfin, à l'Hautil-sur-Triel, Jonnesco, jouant son va-tout sur ma chance, me dit :

« — Si un homme comme Rolland affirme que tu peux faire quelque chose qui soit *de nous*, allons le faire !

« — *Vos livres ont donc été écrits à l'Hautil ?*

« — Le premier seulement ; le second dans le sous-

sol de Jonnesco, qui me donna la possibilité d'être pendant six mois sans soucis matériels.

« Sans soucis, mais non pas sans pleurs. Ces deux livres ont failli coûter à Jonnesco sa situation et la paix de son ménage. Que de larmes une femme innocente a pu verser à ce moment ! Toute la rue criait : « Pourquoi tant d'affaires pour un fou qui baragouine deux mots de français ? »

« Le premier livre s'acheva cependant ; je l'envoyai à Rolland qui répondit : « Toutes mes prévisions sont confirmées. Venez me voir. »

« Cette entrevue eut lieu le 25 octobre 1924.

« Il m'était arrivé, comme chef de délégation ouvrière, de me troubler devant un préfet de police. Chez Rolland, j'entrai, le cœur calme, pour rencontrer un homme aux yeux clairs, au visage gravement souriant, qui me dit, les mains tendues : « Vous voilà, Istrati ? Je veux beaucoup vous écouter. »

« Je garde de cette première entrevue un souvenir ineffaçable, parce qu'elle roula uniquement sur mon sujet préféré : l'amitié. Pensant à la solitude qu'allait me réserver le Paris littéraire, Rolland me parla plus particulièrement de deux hommes auxquels il voulait me confier :

« — Ce sont, dit-il, Jean-Richard Bloch, un de nos rares écrivains à l'esprit créateur, et Léon Bazalgette, au cœur chaud, l'apôtre de Walt Whitman. C'est au premier qu'incombera la lourde tâche de revoir vos manuscrits.

En effet, je dois à Bloch seul, cette compréhension de *mon* français, qu'il a conservé intact, tandis que d'autres « metteurs au point » devaient, ailleurs, en faire fi.

— *Et depuis ?*

— J'ai pour Rolland une passion absolument filiale. Ce n'est point gratitude pour cette entrée miraculeuse

qu'il m'a ménagée dans la littérature française, mais bien pour cet accueil d'homme à homme, et cette main tendue par-dessus les montagnes.

« Nous ne nous voyons et ne correspondons que bien rarement. Et cependant, je pense avec horreur au jour où il pourrait disparaître avant moi, car je ne vis que de passion amicale, et sans elle la mort m'est préférable. On le verra dans la suite d'*Adrien Zograffi*.

« Éclatant de joie, je m'enferme alors trois mois dans le sous-sol de Jonnesco, où j'écris *Kyra Kyralina* (qui est mon second et non mon premier livre. Mon premier est *Oncle Anghel*).

« L'été suivant, me trouve, avec mon appareil, à Bagnoles-de-l'Orne et au Mont-Saint-Michel. En août, j'échoue à Paramé. Mauvaise saison : pluie, froid, misère. Je couche dans un galetas où l'on n'accède que par la fenêtre ; ma détresse est telle que je ne sais ce que je vais devenir, quand, à une devanture de libraire, j'aperçois la revue *Europe* dont la bande porte en gros titre : « *Romain Rolland : Un Gorki balkanique.* » En dessous, mon nom et : *Kyra Kyralina.* Je tourne la tête vers l'imposante muraille de la vieille cité et je crie : « Je te salue, mon bonhomme, mais tu es dans la m... »

« Vite, au bureau de poste ! Un télégramme à mon éditeur, et, quelques heures plus tard, me parvenaient mes premiers droits d'auteur : quatre cent cinquante francs.

« Et ce fut la fin de mes années de misère, mais... je n'ai jamais eu *faim*, dans ma vie.

— *Eh ! quoi, Istrati, seriez-vous moins heureux qu'autrefois ?*

— Vous l'avez deviné, Lefèvre. Si, en effet, ma vie fut farcie de misère, je n'ai jamais connu autrefois les angoisses d'aujourd'hui. Certes j'ai eu mes petites peines, largement compensées par les grandes joies qui

sont à la portée de tous et dont trop d'hommes font fi : la route, la forêt, la rivière, le soleil. Aujourd'hui une formidable responsabilité pèse sur moi. En Orient, on ne badine pas avec les hommes qui ouvrent leur vie publique par des engagements de conscience. Rappelez-vous que mon premier article, ainsi que tous ceux qui suivirent, furent des articles de combat. Là est ma destinée.

« Et de quoi ai-je l'air maintenant ? D'un homme de lettres... A aucun moment de ma vie je n'ai envisagé pareille déchéance ! Il ne me reste plus qu'à faire graver sur mes cartes de visite : *Panaït Istrati, homme de lettres !*

— *Je sais que vous n'êtes pas un homme de lettres. Vous ne nierez pas cependant que l'apparition de votre premier livre ne vous ait causé quelque joie ?*

— Une grande ! et nous étions même deux à la partager. Dès que *Kyra* parut aux étalages, nous avons acheté, Jonnesco et moi, un exemplaire chez un libraire de la place Saint-Michel, où nous passions à ce moment-là. Dans une joie exubérante, nous nous enfermons dans un café et, comme un mystique, Jonnesco dorlote ce bouquin en disant : « Ça, c'est *de nous*, mon vieux, *de nous !* »

« Quel était donc le sens caché de ce *de nous* ? Quelle joie contenue et pleine de promesses renfermait-il ? Était-ce parce qu'il y avait de par le monde un homme de lettres de plus ? Fichtre non ! Mais nous espérions que ce levier, qui, par la grâce de la France généreuse, se trouvait placé entre nos mains, nous permettrait de soulever une infime partie du fardeau qui écrase des anonymes comme celui que j'étais il y a trois ans à peine !

« Eh ! bien, il n'en fut rien. La vie m'oblige à réduire cet immense espoir à une petite existence d'homme de lettres.

« C'est en vain que des centaines et des centaines d'anonymes, mordus jusqu'au sang par cette vie, m'écrivent journellement, m'appelant à leur secours. Pour eux je ne puis rien. Je suis l'enchaîné de ma propre réussite.

« Cependant, je crus un jour tenir la réalisation de mon espérance. A Nice, il y a trois ans, alors que j'errais avec mon appareil sur la Promenade des Anglais, un homme à l'allure vaillante et au visage jovial, me hèle en roumain : « Dis donc, ce n'est pas toi, Istrati ? » C'est ainsi que je connus personnellement J. Rosenthal, qui n'était autre que le directeur des grands organes démocratiques où j'avais débuté d'une façon si brillante, vingt ans auparavant.

« — Tu ne peux pas, Istrati, me dit cet homme de combat, n'être qu'un écrivain français. Tu sais dans quel état est ton pays. Je t'appelle dans notre mêlée ! Et comme je l'ai fait, alors que tu n'étais qu'un inconnu, les meilleures places de mes journaux sont à ta disposition. Crie ta colère et ton amour ! »

« Pouvais-je rêver un meilleur emploi de ce « levier » dont je parlais tout à l'heure ? J'accepte. Un grand combat s'engage. Des milliers d'hommes s'arrachent les feuilles d'un bout à l'autre de la Roumanie, se disant : « Ça, c'est *de nous !* » Et pour vous donner un exemple de ma popularité roumaine, je vous citerai le cas de ce paysan qui m'écrivait du fond des Carpathes : « *Istrati, puisque tu peux tout aujourd'hui, ne voudrais-tu pas me procurer un alambic de Clermont-Ferrand ?* »

« Ce paysan fut un prophète ironique. En effet, cette puissance qu'il croyait illimitée, se réduisit en moins d'une année aux dimensions d'un... alambic.

« Rosenthal reçut à Bucarest un coup de poing américain qui faillit lui coûter la vie. Un autre coup,

adroitement asséné par de chauds amis, le dépouille des grands journaux qu'il avait mis à ma disposition.

« Et, sur ce rêve de combat, le rideau tombe parmi les applaudissements de la « Grande Roumanie » satisfaite.

« C'est pourquoi, aujourd'hui, je me dis : Quelle naïveté de croire qu'un homme de lettres puisse faire mieux, pour ses admirateurs, que de leur procurer un alambic !

— *Mais votre dernier voyage en Roumanie ne fut-il pas... triomphal ?*

— Non. Je suis allé voir la tombe de ma mère et serrer la main de l'oncle Dimi, le seul survivant de la famille de *l'oncle Anghel*. La tombe était effondrée et l'oncle, un grand vieillard. Il me reçut, à son Baldovinesti. Les premières paroles échangées, il brandit triomphalement un numéro déjà ancien de *l'Adeverul Literar* où mon portrait et mon nom s'étalaient sur toute la page.

« — Tu sais qui m'a donné ce journal ? Eh bien ! c'est le garde-marécage. Je n'ai pas changé, moi ! Je vais toujours chiper du roseau. Mais s'il est vrai que tu es devenu quelque chose, nous pouvons acheter une *mochia* (ferme) ?

« — Mais, mon oncle, une mochia suppose des ilotes !

« Oncle Dimi ouvrit les bras avec un geste fataliste :

« — Eh ! mon pauvre ami, il faut choisir. Être un ilote ou avoir des ilotes. »

« Devant cette logique, je me suis incliné.

— ...

— Je ne vois dans mon cas qu'une aventure échafaudée sur un accident authentique et sanglant survenu dans ma vie.

« Tant que les hommes devront attendre des accidents pareils pour pouvoir s'exprimer, je ne tiendrai pas mon exemple pour un succès.

« Je suis pauvre et j'espère mourir pauvre, parce que je marche dans ma vie d'aujourd'hui, accompagné de l'immense famille des gueux rencontrés sur mes routes.

« Je suis à la moitié de mon œuvre telle que je l'ai conçue pendant mes longues années de vagabondage. Quand j'aurai doublé le cap d'aujourd'hui, je déposerai la plume, je reprendrai les grandes routes d'autrefois et revivrai près de mes compagnons retrouvés des heures obscures et joyeuses, exemptes peut-être des lourdes responsabilités qui m'étreignent.

« Ainsi, j'aurai donné mon plus bel exemple : se délivrer de ce qu'on porte en soi de meilleur, sans faire de cette délivrance une habitude et un métier. »

Tel est cet homme, l'un des plus grands conteurs du monde, dont la gloire déborde ses patries d'origine et d'adoption, puisque, fait unique peut-être dans le monde des lettres, ses œuvres sont, à l'heure actuelle, traduites en seize langues ! Pour une telle gloire, il faut plus qu'un écrivain ; il faut un homme. Et l'homme, ici, se sent à chaque ligne de l'œuvre. Vous le retrouverez partout, dans *Oncle Anghel* le moribond, dans son trop humain *Stavro* (qui ouvre *Kyra Kyralina*), dans ce bagnard de *Codine*, et dans *Nerrantsoula* en fleurs.

Je ne le connaissais pas hier ; il est mon ami aujourd'hui ; il sera le vôtre demain.

1er *octobre* 1927.

PANAIT ISTRATI

— *Votre arrivée, Istrati, est aussi imprévue que votre départ.*

— Mon départ, vous souvenez-vous, le 15 octobre 1927, fut décidé par l'affection : mon vieil ami Rakowsky quittait l'ambassade de la rue de Grenelle. Mon arrivée d'aujourd'hui fut également décidée par l'affection : des devoirs impérieux me rappelaient en France. J'ai été formé à l'école du révolté-né, et je ne conçois pas que ce qui est du domaine de la foi puisse devenir une profession.

— *En effet, Istrati, vous ne dépassez jamais la limite où la vocation tourne en utilité. Dans votre préface à* Kyra *vous avez écrit : « Je ne suis pas un écrivain de métier et je ne le serai jamais. »*

— Parfaitement, Lefèvre. Je ne suis pas non plus un révolutionnaire de métier et je ne le serai jamais. Contrairement aux révolutionnaires bourrés de doctrine dont la plupart trahissent à tour de bras, ma route, depuis 1902, n'a jamais dévié. Je suis resté le révolutionnaire sentimental qui a soudé son destin à celui des vaincus du cuirassé *Cneaz Potemkine*, au débarquement desquels j'assistai en 1905, à Constantza.

Je me souviens du grand Matouchenko, le chef des révoltés dont le regard et le dur visage exprimaient *cette foi révolutionnaire qui jamais ne devient profession.* Je vois encore la souffrance profonde que trahissaient leurs faces brunies, tandis qu'ils vendaient pour trois francs les rubans de leurs bérets portant l'inscription *Cuirassé Cneaz Potemkine.* Et, comme cela se passe à présent pour certains livres à tirage limité, quelques semaines plus tard, les richards de la ville s'arrachaient ces mêmes rubans à coups de billets de cinquante francs.

« Ce fut un des épisodes de la révolution russe de 1905, quand, Gorki emprisonné, le monde entier se leva pour protester.

— *Mais Gorki, aujourd'hui, est fêté par un peuple en délire ?*

— Oui, il a été fêté comme jamais roi ne le fut. Les peuples sont toujours prêts à fêter, mais ils sont également prompts au jugement le plus sévère.

— *Est-il vrai, comme on me l'a rapporté, que des ouvriers d'usine appellent maintenant le romancier populaire d'un autre nom, et que Gorki* (l'amer) *est devenu « slatki »* (le sucré) ?

— C'est vrai, hélas ! Sans même peut-être qu'il soit fautif, car Gorki est un homme douloureux. Mais c'est toujours ainsi quand les officiels — fussent-ils révolutionnaires — s'en mêlent ; les hommes les plus sincères doivent renoncer à une partie du meilleur d'eux-mêmes.

— *Comment se fait-il que Maxime Alexievitch « l'amer » accepte de se faire porter en triomphe d'un bout à l'autre de la Russie, puis la quitte, s'enferme dans un silence prudent, et aille vivre à Sorrente, réussissant cette inquiétante conciliation de donner son adhésion à la révolution prolétarienne et de choisir comme patrie permanente le pays où règne Mussolini ?*

— C'est qu'il aime le soleil, comme moi !

— *Réponse d'Oriental, Istrati ! En somme, le peuple russe croit toujours aux faux dieux !*

— Pas tant que cela. Les peuples n'ont pas dit leur dernier mot, ils ne le diront peut-être pas de sitôt.

Trotsky et l'opposition

— *A propos, que signifie cette histoire de l'opposition trotskiste ? Une telle croisade contre Trotsky me semble marquée du plus pur esprit fasciste ?*

— Les dirigeants bolcheviques ne sont pas des fascistes. Ils croient dur comme fer que Trotsky est un contre-révolutionnaire et que son opposition est néfaste à la révolution.

— *Mais vous n'êtes pas de l'avis des dirigeants ?*

— Non, pas du tout. Trotsky, ou l'opposition, c'est la réserve d'or de la révolution russe. Sans cette réserve, vraiment, je ne sais pas comment il y aurait un progrès révolutionnaire en Russie et dans le monde. Ce serait déjà le piétinement, l'enlisement...

— *Est-il vrai que les ouvriers des usines, par de nombreuses résolutions, ont déclaré : « Il n'y a plus de place pour Trotsky et les trotskistes dans l'Union Soviétique » ?*

— Non, ces résolutions sont postérieures à l'expulsion de Trotsky et elles ne signifient rien. L'organisateur de l'armée rouge fut exilé en Turquie par la volonté de quelques hommes. Cependant, ces hommes n'en sont pas moins des révolutionnaires eux-mêmes. Je puis le dire, je ne suis pas trotskiste. Je ne suis que l'homme de la rue.

— *En somme, la révolution russe se calme. Demain, elle recevra la visite du pape et signera un concordat. Notez bien que je ne juge pas, je constate simplement*

que plus ça change, plus c'est la même chose. Qu'avez-vous gagné à nous quitter, Istrati ? En partant, vous avez déclaré avec cette belle jeunesse qui vous caractérise : « Je pars pour vivre toute ma vie en Russie ». Mais, sans doute, vous êtes-vous rendu compte que la France était encore le pays où les révolutionnaires peuvent respirer le plus librement. Je demeure surpris qu'un individualiste aussi forcené que vous ait mis seize mois à s'en apercevoir.

— Mon cher Lefèvre, cela se voit que vous n'êtes pas allé en Russie. Ce pays-là est aujourd'hui le seul qui permette tous les espoirs aux vrais révolutionnaires. Ceux-là mêmes qui commettent de graves erreurs en ce moment n'en contribuent pas moins au renouvellement du monde. C'est la chaudière où bout le meilleur de l'âme humaine de demain. Ne nous érigeons pas en juges, ne regardons pas uniquement du côté négatif.

— *Vous êtes bien bon ! Le jour où Trotsky sera tué à Constantinople par l'un des trente mille wrangéliens qui végètent en Turquie, trouverez-vous que cela sera si négatif pour « le vieux Léon » ?*

— Je suis heureux de vous entendre poser cette question. Elle est sur les lèvres de tous ceux qui, en Russie, et dans le monde, croient à une vie nouvelle assise sur des bases vraiment révolutionnaires. Quand vous parlez des révolutionnaires qui doivent pouvoir « respirer », vous oubliez que là où toute nouvelle vie commence à germer, la respiration est d'abord très difficile. C'est pourquoi je comprends les violences des mêmes frères bolcheviks qui se prennent au collet, mais le prolétariat doit lutter de toutes ses forces pour éviter à notre soif d'espoir, des catastrophes irréparables. Pour moi, Staline et Trotsky sont tous deux de bons révolutionnaires. Je n'ai vu de vraiment contre-révolutionnaire, en Russie, que ce FUNESTE APPAREIL BUREAUCRATIQUE composé de rongeurs, communistes ou sans-parti, qui gri-

gnotent et menacent d'écroulement la belle œuvre sortie de la révolution d'Octobre.

Istrati témoigne...

— *Somme toute, rentrez-vous content ou non ?*

— Je rentre raffermi. J'étais parti armé uniquement d'élans. Je reviens cuirassé de certitudes. En voici quelques-unes : une classe ouvrière révolutionnaire comme nulle part ailleurs ; un pouvoir communiste qui a fait et qui fait tout son possible pour relever cette sixième partie du monde faite de ruines, d'ignorances, d'égoïsmes.

« J'ai parcouru la Russie de l'océan Glacial aux monts Ararat, la Volga, la Crimée, l'Ukraine. Partout on trouve la marque de la même volonté créatrice.

« A Alexandrovsk, à quarante-cinq kilomètres de Mourmensk, là où l'océan Arctique pénètre dans le golfe de Kola, vous voyez se dresser au milieu d'une émouvante solitude polaire un Institut océanographique dont le directeur, savant, en même temps que communiste d'élite, vous parle avec ferveur de la civilisation prolétarienne à ses débuts. Il est là, aux confins du monde, le pionnier éloquent d'une cause qui a encore besoin d'être défendue.

« A l'autre extrémité de cette immense terre, dans le terrible désert sablonneux du delta de la Volga, vous rencontrez un homme aux jambes paralysées qui court à l'aide de ses béquilles et vous montre avec orgueil une tentative cyclopéenne : la lutte de l'homme contre l'envahissement des sables voyageurs qui chassent les villages et qui menacent d'entraver la navigation du plus grand fleuve du monde.

« Avec les mêmes yeux de fanatique, cet infirme, le

tovarichtch Orloff, vous expose les étapes de cette lutte : il s'agit de millions d'hectares de dunes traîtresses qu'on doit d'abord fixer à l'aide de plantes spéciales dont les racines sont longues de huit mètres, puis il faut rendre fertile tout ce désert qui, jusqu'à ce jour, causait d'incalculables ravages.

« Dans la pauvre république tatare de Kazan, où l'effroyable *trachome* (maladie des yeux) avait fait et continue à faire des milliers de victimes chaque année au sein d'une brave population paysanne, s'élève aujourd'hui le grand *Institut Lénine* contre le trachome.

« C'est une installation des plus modernes et qui ferait honneur à tout pays civilisé. Jeunes savants enthousiastes ; un dévouement sans bornes ; les plus larges moyens à leur disposition.

« Au cœur du sauvage Caucase, vous rencontrez des écoles et des « stations agronomiques » bâties au-dessus d'anciennes prisons tsaristes. Le paysan vous les montre et vous dit, souriant : « C'est nous qui avons fait cela. »

« A quarante kilomètres de Moscou, la *Troudowaïa Komouna* prouve, à qui la visite, comment, par des moyens civilisés, on peut réintroduire sans danger dans la société les bandits les plus authentiques.

Il y a là, hommes et femmes, cinq cent vingt individus jouissant des mêmes avantages que les ouvriers libres. Pas de gardes-chiourmes, pas de murailles. Ils ont formé leur propre police, s'administrent eux-mêmes, se marient et vivent d'un labeur honnête.

« Quant aux fameux *bezprisoniés* (enfants abandonnés), les trois quarts d'entre eux — et ils étaient nombreux ! — sont déjà casés dans des maisons d'éducation où ils trouvent les soins et les conseils les plus fraternels.

« Mais sur ce chapitre, si je dois continuer...

— *... d'autant que ce n'est pas précisément sur ces*

réformes, sur ces améliorations — dont je reconnais l'excellence, mais qui n'ont rien de spécifiquement révolutionnaire (je veux dire qu'elles ne procèdent pas d'un esprit révolutionnaire et qu'elles auraient pu être très bien opérées par un régime bourgeois) — que je voulais vous interroger.

« Après un séjour de seize mois dans l'U. R. S. S. — le plus long séjour qu'y ait fait un écrivain français — nos lecteurs attendent de vous des déclarations plus courageuses. Ce que nos lecteurs veulent savoir de vous, c'est ceci : les citoyens de l'U. R. S. S. ont-ils perdu complètement le goût de la propriété privée? Ne rencontre-t-on plus chez eux ce goût de dominer, *qui est si foncièrement ancré dans l'âme humaine? Ont-ils définitivement renoncé à toute sympathie pour les choses irrationnelles? Enfin, n'ont-ils plus que des besoins naturels? Ont-ils étouffé en eux les désirs de luxe, de superflu? Une dernière question : Ont-ils le culte de la liberté d'esprit, cette liberté d'esprit qui fleurit si magnifiquement chez nos écrivains et nos penseurs dans les années qui précédèrent notre Révolution? »*

Artistes et Penseurs en U. R. S. S.

— Vous êtes dur, Lefèvre. Ne m'accusez pas de manquer de courage surtout. Dans mon livre sur l'U.R.S.S., je tâcherai de répondre à toutes ces questions brûlantes. Mais n'oubliez pas que la Révolution fait son chemin en passant par-dessus toutes les inconséquences doctrinales et même en fermant les yeux sur celles dont se rend parfois fautif tel ou tel communiste.

— *C'est vraiment s'en tirer à bon compte ; allons, puisque vous ne voulez pas livrer ici toute votre vérité, demeurons modestement sur le plan littéraire et parlez-moi de la vie des écrivains au pays des Soviets, de leur*

vie et de leurs œuvres. Dites-moi surtout s'ils peuvent créer joyeusement dans la liberté nécessaire à tout artiste ?

— Je vous le dis franchement : toutes les vérités ne m'intéressent pas, et ce n'est pas gentil de soupçonner que je vous cache je ne sais quelle vérité. C'est une vérité banale que de dire, par exemple, que le communisme n'a pu être réalisé aussi promptement qu'on l'eût désiré. Est-ce que cela prouve autre chose que ceci : nous ne sommes pas assez nombreux à vouloir la réalisation du communisme. Et peut-on parler d'échec le lendemain de la plus grande révolution de l'Histoire, dans le pays le plus arriéré du monde ?

« Vous invoquez « la grande et sainte liberté de création littéraire » là où, dès le début et franchement, on a déclaré que toutes les libertés ayant fait jusqu'ici faillite, on entendait créer le nouveau monde au moyen d'une dictature prolétarienne faisant table rase des anciennes libertés qui menaient droit à l'esclavage. Dites-moi à quoi aboutit en Occident la liberté de créer selon son bon plaisir ? Pour ma part, et tout en maudissant toute entrave à la liberté, je crois que cette liberté stérile, lâche, dont nous jouissons dans les pays bourgeois met le lecteur et l'artiste devant une totale impuissance. Dans cet ordre d'idées, n'êtes-vous pas aussi un mécontent ? Et peut-on se laisser entraîner à des conclusions sévères en jugeant la Révolution russe d'après le peu de résultats acquis actuellement et en prenant pour des valeurs comparatives ce goût, ces modes qui s'étalent aujourd'hui dans le domaine artistique et littéraire des pays occidentaux.

« Mais je ne veux pas confondre votre question avec d'autres questions. Aussi, je vous réponds : « Non, sous LE RÉGIME SOVIÉTIQUE ACTUEL, UN ARTISTE NE PEUT PAS CRÉER A SA FANTAISIE, ET LE PONCIF PROLÉTARIEN EST AUSSI PESANT QUE LES AUTRES PONCIFS. » C'est un des

problèmes qui m'inquiètent le plus après avoir constaté avec quelle désinvolture on encourage tous les soi-disant créateurs qui veulent marcher avec la « ligne » ; néanmoins, en dépit des rigueurs d'une conception étroite, des œuvres ont surgi. Citons : Babel et sa *Cavalerie rouge*, Gladkov et son *Ciment*, Serafimovitch et son *Torrent de fer* ; il y en a encore une douzaine de la même valeur, dont Pilniak et son *Année nue*, Lebedinski et sa *Semaine*.

***

— *Et maintenant, vous allez rester en France ?*

— Autant que je suis capable de *rester* quelque part !

« Je retournerai en Russie, sans doute, mais, pour le moment, il y a la Roumanie où je compte faire d'abord un long séjour, puis l'Amérique que j'ignore totalement et qui me tente, puisque nulle part ailleurs je n'ai entendu, comme en Russie, parler de l'Amérique avec un enthousiasme si nostalgique et si insistant.

L'idéal dernier des Soviets.

— *Le confort matériel, la mécanisation à outrance de la vie, serait-ce donc l'idéal des Soviets ?*

— Ma foi, j'en ai bien l'impression, et, pour moi, cet américanisme est plus une menace qu'un idéal.

Réglementer toute l'existence jusque dans ses moindres détails, la bourrer de vitesse, la caser dans ses merveilleuses boîtes que sont les jours qui passent, faire semblant d'être au-dessus de tout ennui, de toute angoisse et de croire que la vie ne doit être que joie d'un bout à l'autre, voilà ce que j'appellerais *la fin de la vie*. J'ai vu des Américains et des Anglais s'amuser. Des années durant, j'ai vécu tout près d'eux dans les pays

de tourisme dont on n'apprend rien, je sais ce que c'est que leur amour, leur amitié et j'affirme que le vieil Orient, voire la France affectueuse, n'ont rien à gagner en troquant leur monnaie sûre contre le dollar-or de la froide joie anglo-saxonne.

— *Est-ce que la joie russe n'est pas la sœur jumelle de la joie américaine ?*

— Un peu. Naturellement, je parle de la joie russe d'aujourd'hui, celle d'hier je l'ignore. Je me souviens d'un jeune garçon communiste ou d'un *Komsomol* tout ce qu'il y a de plus authentique *nouvelle vie*. Parlant d'amour avec lui et des souffrances que l'amour occasionne parfois, le jeune homme me répondit avec une belle assurance : « Souffrir en amour ? Pourquoi ? *iest ? iest ; niet ? niet !* » C'est-à-dire : il y a ? il y a ; il n'y a pas ? il n'y a pas ! Voilà l'amour de l'avenir. Eh bien, je crois qu'il n'y aurait pas énormément de romans d'amour à écrire après cela ! Croyez-vous qu'en échange la vie présenterait le même charme, la même complexité ?

« Nous lisons qu'en Amérique les divorces se font aussi facilement que les mariages. C'est la même chose en Russie. Pourquoi, alors, le mariage ? Est-ce là l'amour ? Je trouverais plutôt que c'est l'hypocrisie ou l'intérêt.

La joie, le bonheur, la famille.

— *Mais, Istrati, s'amuse-t-on en Russie ?*

— L'amusement en Russie consiste presque complètement en sports d'allure américaine et en fêtes officielles. Ceci à propos de la jeunesse. Pour les vieux, lorsqu'ils ont fini leur labeur quotidien, ennuyeux s'il s'agit de bureaucrates, assez pénible, s'il s'agit des ouvriers, nous avons pour les premiers le cercle restreint

de bavardage politique en mangeant et buvant sec ; pour les seconds... s'ils sont de la « ligne », ils s'évertuent à se convaincre eux-mêmes que tout va pour le mieux dans la république rouge ; s'ils ne sont pas de la « ligne », c'est le débat ardu, passionnant, sur les maux, les plaies du régime et à qui mieux mieux de proposer un remède, l'anarchiste proposant « la commune libre », le communiste préconisant le « droit de libre discussion » dans le parti et la suppression de la justice administrative. Certes, ce n'est pas toujours de l'amusement.

« QUANT A LA GAIETÉ FRANCHE, SANS ENTRAVE, — CELLE QU'ON VOIT DANS LES PAYS CAPITALISTES CHEZ LES OUVRIERS qui se retrouvent, la journée finie, dans un sympathique « bistrot » de quartier, ELLE N'EXISTE PAS. D'abord des « bistrots » il n'y en a pas et ce qui voudrait les remplacer ne sont que de tristes lieux où l'on se saoule sans joie, où l'on n'a rien à dire à son voisin de table, et où souvent vous apercevrez des hommes au visage défait qui se parlent à eux-mêmes. Un orchestre composé de musiciens que l'on dirait atteints de coliques raclent leurs instruments ou s'époumonent ridiculement.

— *Et la vie de famille, que devient-elle dans tout cela ? Existe-t-elle encore ?*

— Oui, elle existe, et parfois plus intense qu'ici. D'abord la femme est plus libre que dans les pays capitalistes, elle est l'égale de l'homme, toutes les possibilités lui sont ouvertes et elle peut faire de sa vie ce que bon lui semble. Pour l'enfance également, on fait là-bas plus que n'importe où ailleurs : jardins d'enfants, écoles primaires, écoles supérieures, tout cela est à la charge de l'Etat.

« Quant au foyer proprement dit, cela dépend de la région et du ménage. La province est plus favorisée que la capitale actuelle et que celle d'hier au point de vue

confort et facilité de vie domestique. Et le ménage uni, intelligent, instruit est bien plus intéressant pour l'observateur que celui dont les époux sont presque étrangers l'un à l'autre et remplissent leur vie de cuisine politique et d'ambitions quotidiennes.

« Mais, tout compte fait, la vie soviétique est plus émouvante à mes yeux de révolutionnaire que cette vieille vie bourgeoise, aimable mais banale que j'avais quittée sans regret et que je retrouve malgré moi.

« Certes, il y a là-bas des laideurs, des cruautés qu'on ignore ici. Néanmoins, c'est de ces laideurs, de ces cruautés, que l'humanité verra surgir la vie saine et plus juste de demain.

— *Si on vous demandait : où vous placez-vous dans la politique communiste ? Que répondriez-vous ?*

— Je réponds tout de suite que je me place à côté de l'ouvrier conscient qui a fait la Révolution et qui, dans l'usine, supporte aujourd'hui le fardeau d'une clique de parti et d'une clique syndicale dont le seul but est de parvenir et de dominer. Aussi, je ne connais ni Trotsky, ni Staline, ni Boukharine — c'est-à-dire la *gauche*, le *centre* et la *droite* — mais simplement les révolutionnaires capables de rendre demain aux Soviets un pouvoir qui n'est plus, depuis longtemps déjà, un *pouvoir prolétarien*.

« Sans quoi, un jour viendra ou les mots « communiste » ou « bolchevique » deviendront, aux yeux du prolétariat, plus odieux que celui de « social-démocrate ».

—*Et quel sera le titre de votre livre sur la Russie ?*

— Vers l'autre Flamme.

23 *février* 1929.

HENRY DE MONTHERLANT

Crise de satiété, d'inquiétude et de tristesse. — Foi en la féerie. — Le snobisme de la conversion. — Peut-on attaquer les morts ? — Le totalisme moral. Renan et Montherlant. — Le secret des *Bestiaires*. — Où Montherlant oublie les exigences de l'action. — Un Chateaubriand pour « Génie du Paganisme ». — Montherlant et Julien l'Apostat. — L'aventure contre l'œuvre d'art. — « C'est peut-être chez les femmes que j'ai rencontré le plus d'intelligence et de sympathie ». — Un projet d'action dramatique.

Rien n'illustre mieux le nouveau livre de Montherlant, *Aux Fontaines du désir*, et particulièrement les pages intitulées *Appareillage*, que l'appartement de Montherlant, rue de Bourgogne. Des malles, des caisses, non ouvertes ; les objets d'art et les tableaux sont entassés par terre : les fenêtres sont sans rideaux. Mais partout, au milieu de ce chaos, il y a des vases avec des fleurs, une profusion de fleurs. « Parce que demain elles seront mortes », comme il est dit dans *Aux Fontaines*.

— Il y a dix-huit mois, me dit Montherlant, quand je louai cet appartement, je comptais en faire une chose belle. En dehors des chambres d'habitation, il y a cinq pièces de réception en enfilade, qui font une galerie

de vingt-cinq mètres. Sitôt que j'ai été dedans, je n'ai plus eu que le désir de n'y pas vivre, et je suis parti en voyage. En dix-huit mois, j'ai vécu ici quatre mois, et, vous le voyez, dans un garde-meubles. Je n'installerai rien, mais rien du tout. D'ailleurs, je repars le 1er novembre, jusqu'à juin prochain, pour la Sicile, l'Afrique et les Iles Fortunées.

— *Parlez-moi de cette crise de satiété, d'inquiétude et de tristesse dont* Aux Fontaines du désir *est le produit. Ce livre est le livre de l'évasion : évasion dans le voyage, manquée, et celle que vous annoncez plutôt que vous n'en rendez témoignage, évasion dans la féerie.*

— Celle-ci aura son témoignage dans *Almuradiel*, dont des fragments étaient annoncés dès 1925 dans le programme de la *Revue hebdomadaire*, mais que je ne puis me résoudre à laisser imprimer parce que cela tient trop profondément à moi. Je ne sais même si je continuerai à l'écrire. Le peu de contrariété que j'ai ressenti quand, cet hiver, j'ai perdu 125 feuillets de notes manuscrites, m'a été une révélation : j'ai réalisé combien mon œuvre m'était indifférente. Quoi qu'il en soit, si *Almuradiel* existe un jour, ce sera le livre de ma poésie. Systématiquement, j'ai écarté toute poésie des *Fontaines*, des pages que j'ai données ici et là sur l'Afrique, et de mon prochain livre. J'ai tout réservé pour *Almuradiel*, qui n'est que de la poésie ; au moins ce que j'entends par ce mot.

— *Quel abîme entre* Aux Fontaines du désir *et* la Relève du matin ! La Relève du matin *est un précurseur de cet intérêt pour l'adolescence qui s'est développé depuis la guerre dans notre littérature et plus encore dans la littérature et la vie allemandes. Dès* 1920, *vous faisiez parler un des interlocuteurs de la* Relève *de ce phénomène nouveau, « l'adolescentisme, concurrent du féminisme et dans le fond opposé à lui. »*

— Comme mon livre catholique est plein d'enthousiasme et de sentiments nobles, et que *Aux Fontaines* est pessimiste, misanthrope, et tout ce qu'on veut, j'espère bien qu'on ne manquera pas de faire la bonne œuvre apologétique de montrer aux petits enfants, en ma personne, la « misère de l'âme sans Dieu ».

— *Je vous assure que votre ironie a un goût d'amertume.* Aux Fontaines *témoigne mieux que toute déclaration que vous n'êtes pas de ceux qui peuvent vivre sans le catholicisme. Tandis que certains allaient de la libre-pensée, ou de l'indifférence religieuse, ou du néant au catholicisme, vous, vous abandonniez le catholicisme pour la libre-pensée. C'est toujours, malgré tout, « l'air du temps ». Mais votre conversion à la libre-pensée durera peu.*

— Un peu plus de perte d'autorité pour le parti catholique français, voilà par quoi se solderont, en fin de compte, ces récentes conversions de jeunes intellectuels. C'en est à se demander s'ils n'étaient pas des agents provocateurs. Et ces articles des « chefs » catholiques, pleins de cris de triomphe, quelle arme contre ces chefs ! Mais la naïveté des catholiques, bergers et troupeau, est une chose qui n'est pas croyable. Quant à nos néo-catholiques, ce ne sont que des esprits vagues auxquels il ne convient pas de prêter plus d'importance qu'à la tasse de thé où ils se noieront.

— *De quoi, mon ami, allez-vous vous préoccuper là ? Et comme vous avez l'esprit mal tourné ! Si les catholiques n'ont pas réussi à tuer le catholicisme, ne vous irritez pas ; admirez, au contraire, dans leur impuissance, la preuve la plus irréfutable de sa divine origine... Mais j'ai déjà entendu cette phrase sur « la tasse de thé ? »*

— Cette phrase, depuis « Quant à nos néo-catholiques » est de Barrès, dans les *Trois stations de psychothérapie.*

— *Je ne sais vraiment pas ce que veut dire ce terme de* néo-catholique : *on est catholique ou on ne l'est pas et personne n'est forcé de l'être.*

— Pour simplifier, j'appelle *néo-catholiques* les snobs du catholicisme.

— *Je n'aime guère les snobs, quel que soit le « bateau » dans lequel ils s'embarquent, déjà au guet pour le quitter dès qu'il menacera de faire eau. Mais je vous avouerai, entre nous, que les snobs qui me répugnent le plus sont peut-être les snobs de l'inquiétude, ceux qui s'entendent si bien à monnayer leur inquiétude et à la troquer, à première occasion, tel un vulgaire dadaïsme, contre une héritière américaine.*

« *Il y a de nobles inquiétudes et tout d'abord celle de l'artiste devant son œuvre. Ce que je n'aime pas, c'est la poursuite et l'amour de l'inquiétude pour elle-même. Pour moi, c'est de l'onanisme intellectuel.*

« *Mais vous êtes de mon avis. Expliquez-vous donc plutôt sur ce que certains ont appelé votre attaque contre Barrès ?*

— On m'a reproché d'avoir attaqué un mort. Alors, nous ne pouvons pas dire notre pensée sur quelqu'un, sous prétexte qu'il est mort ? Nous ne pouvons pas dire que quelquefois Homère dormait ? « Oh ! Homère ! » Ah ! oui, de celui-là on peut dire ce qu'on veut, parce qu'il y a longtemps qu'il est mort ? Homère ne sent plus rien. Mais Barrès ressent encore quelque malaise quand on fait des réserves sur lui. Allons, cela ne tient pas debout. Heureux les hommes qu'on ne critique que morts.

« Je reproche à Barrès sa prudence, ses esclavages, de ne pas avoir vécu, de ne pas s'être perdu. Je lui reproche d'avoir tenu son personnage jusqu'au bout. De n'avoir pas eu, vers sa fin, un grand ricanement, au moins un grand sourire... Mais je m'étonne que les gens n'aient pas senti que, même quand je l'attaquais,

je ne cessais pas de le chérir, oui, avec tendresse : les gens sont terriblement lourdauds. Toutefois, je n'ai pas assez dit que par son intelligence, son attitude, sa prodigieuse volonté, son art, son accent, toute son extravagance matée et mutilée, il est vraiment « le prince », et qu'il est impossible de ne pas être avec lui. Il faudrait être avec lui quand dans toute sa vie il n'aurait dit que ces deux phrases. L'une : « Je n'aime que la supériorité », dite à M^me^ de Noailles, qui vous l'a répétée. Et l'autre, qui est devenue ma règle de vie : « Je voudrais ne plus m'occuper que de poésie. » Mais vous savez ce que, dans les *Fontaines*, je dis de l'alternance...

— *Oui, vous blâmez Barrès, et vous annoncez que cette étude, en vertu du mouvement d'oscillation du pendule, qui est pour vous exemplaire, laisse prévoir le mouvement contraire. De même vous louez Romain Rolland, et vous imaginez le jour où, le cas échéant, vous le feriez fusiller. Avec cette impertinence qui semble être une des joies qui vous soient restées, vous dites aux gens de droite que vous voici en position pour revenir à leurs idées, de tout l'élan dont vous vous en êtes éloigné. Vous trouvez qu'en toutes questions le oui et le non sont également soutenables, et que c'est richesse que de passer de l'un à l'autre.*

« *M. Jean Goudal, dans son livre* Volontés de l'art moderne, *consacre un chapitre à ce qu'il appelle le « totalisme moral » de Montherlant, qu'il met en regard du « totalisme psychologique » de Proust. Voilà une expression que les* Fontaines *viennent singulièrement confirmer ! Vous pensez, justifiant le titre d'un autre chapitre de M. Goudal : « La crise de l'idée de choix », que l'idéal est de connaître tour à tour les sentiments les plus dissemblables, les positions morales les plus différentes, etc...*

— Dans le morceau des *Fontaines* intitulé *Syncré-*

tisme et alternance, je ne fais en somme que développer une idée exprimée déjà à la fin de *Tibre et Oronte*, mais qui est implicite dans tout ce que j'ai écrit. (Je vous cite, au hasard de la mémoire, les pages sur « l'âme du corps » dans le *Paradis à l'ombre des épées*.) S'il y a une âme du monde, répandue dans tout, le poète veut posséder tout. Le poète est celui pour qui tout est possible, et immédiatement. Dans l'instant même où il châtie, il sent tressaillir en lui, comme un possible imminent, le geste d'étreindre ; et ainsi de suite. Tout ce qui est proche de la nature a cette faculté ; les enfants, les primitifs (je l'ai bien observé chez les Orientaux), les animaux. Si vous voulez, le poète est perpétuellement en puissance d'une contradiction avec lui-même. Ou, pour être plus exact, de ce que le monde entend par une contradiction.

« J'ai dit, sur le mode badin, que, ayant abjuré le christianisme, je me trouvais maintenant en excellente posture pour revenir au christianisme. Mais ceci est on ne peut plus sérieux. S'il y a un Dieu, et si c'est celui des chrétiens, plus on semble s'écarter de lui, plus on en est proche. Plus je serai sacrilège, plus je serai prêt à tomber à genoux. Si, pour un instant, je feins de croire, je sens alors avec une force merveilleuse que c'est le Christ lui-même qui me dicte mes blasphèmes contre lui. Mais il faut que j'aille plus loin encore dans ces blasphèmes, que je délivre tout ce qu'il y a en moi qui se hérisse au nom du Christ. Il faut que je lui fasse subir en moi toute une passion, et qu'enfin je l'y tue, pour qu'il y ressuscite. Demandez aux vrais chrétiens si je ne suis pas dans l'esprit du christianisme. Et, naturellement, du mithraïsme : Mithra tue le Taureau pour que le Taureau ressuscite et que lui, Mithra, soit régénéré ; les Espagnols persécutent les taureaux parce qu'ils les aiment : « plus ils semblent s'écarter d'eux, plus ils en sont proches ». Et, en même temps, voilà

bien du « totalisme ». C'est que le mythe est de la poésie et que la poésie est toujours « totaliste ». (Je ne prends pas la responsabilité de cet affreux mot, que vous avez employé le premier, et que j'emploie pour simplifier.)

— *Vous avez magnifiquement et par endroits assez cyniquement expliqué votre attitude dans* Syncrétisme et alternance. *mais que faites-vous de* l'action *dans tout cela? Et je ne parle pas seulement de l'action politique... Savez-vous que votre* totalisme moral *est exprimé, presque dans vos propres termes, par Renan? Il écrit : « Je veux être tout, non par la compensation usée de toutes choses, mais par la cohabitation de toute chose ». Et encore : « La fin de l'homme est d'offrir dans un type individuel le tableau abrégé de l'humanité complète et de montrer réunies dans une puissante unité toutes les faces de la vie que l'humanité a esquissées dans des temps et des lieux divers... Tout est sacré, tout est sain. Aussi bien conservé-je tout, en faisant tout entrer dans le sacré ». Il y a encore d'autres textes, aussi significatifs, dans le* Renan *de la première série des* Jugements *de Massis. Ailleurs, Massis écrit : « L'esthétique est pour Renan la justification suprême, la résultante où tout s'harmonise et s'accomplit ». Et vous de même, vous vous écriez : « Je suis poète, je ne suis même que cela, et j'ai besoin d'aimer et de vivre toute la diversité du monde et tous ses prétendus contraires, parce qu'ils sont la matière de ma poésie, qui mourrait d'inanition dans un univers où ne régneraient que le vrai et le juste. »*

« *Il appartiendra à Massis, dans le* Montherlant *de la troisième série de ses* Jugements, *de montrer en vous le continuateur de cet « esprit d'universelle concupiscence », fruit chéri du romantisme, que vous avez hérité de Hegel à travers Renan et à travers Barrès.*

— Hegel ! J'aurais bien des choses à dire sur Hegel !

Mais cela nous entraînerait trop loin. Quel malheur que je connaisse trop tard ces textes de Renan ! Ils sont, en effet, passionnants pour moi. Je les aurais joints à quelques citations de Montesquieu, Tolstoï, etc., que j'ai reproduites en notes pour me soutenir.

« Mais que ne citez-vous aussi Pascal. Il dit que « la vertu marque l'agilité de l'âme ou son étendue ». Cette « agilité » et cette « étendue » : on ne peut mieux caractériser le totalisme. Pascal dit encore, dans le même sens : « Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Epaminondas qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité. Car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. *On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais en touchant les deux à la fois et en remplissant tout l'entre-deux* ».

« Ce qui est piquant, ajoute judicieusement un auteur qui cite cette phrase, c'est que cette réflexion de Pascal suffirait à ruiner entièrement la morale chrétienne qui consiste, en effet, à vanter l'effet de certaines vertus et à flétrir les vertus opposées comme des vices.

« Mais ce n'est pas la première fois que l'apologétique de Pascal se retourne contre son but. Pour la foi, Pascal est aussi dangereux que Renan, déjà nommé. »

— *Cette thèse de tout prendre et de tout alterner vous mène à des propositions extrêmement hardies dans le domaine de l'amour. Vous écrivez : « La possession sexuelle n'étant qu'un essai de la possession totale, des hommes qui sont bornés dans le désir, je leur crois aussi l'âme bornée ». Non seulement vous justifiez ainsi toutes les aberrations sexuelles, mais, si je vous prends à la lettre, plus on en a, plus on se rapproche de l'idéal, parce que là aussi, comme tout à l'heure dans le domaine intellectuel, en acceptant tous les contraires, on atteint à une plus grande richesse...*

— Je ne comprends pas bien ce que vous entendez par « aberrations sexuelles ». Il y a des goûts différents. Plus on en a, plus on conquiert sur la vie.

— *Allons, Montherlant !... Alors, quand vous vous plaignez dans une note des* Fontaines *que l'on n'ait pas « pressenti les dessous des* Bestiaires *», ces dessous seraient un sentiment d'une certaine nature de l'homme vis-à-vis de l'animal ?*

— Oui. Et personne ne l'a vu ! Ce n'est pas faute pourtant de l'avoir indiqué assez clairement. (« Il savait qu'il l'avait aimé, ce monstre, (le taureau), que toute sa vie s'était portée sur lui dans l'instant où elle quittait la jeune fille », etc., etc.) Personne, en France du moins, car en Allemagne on l'a bien vu. « Par là, écrit Max Gerhardt, *les Bestiaires* se rapprochent de ces puissantes imaginations religieuses des Grecs, pour qui l'amour des bêtes, loin d'être une honte, était un rapprochement avec la divinité, et n'était « monstrueux » que parce qu'il était au-dessus de l'humain et non au-dessous. » Songeons que, de même qu'Eschyle dans *Laïus* et dans les *Myrmidons*, Euripide dans *Chrysippe*, X... (le nom m'échappe) dans *les Niobides*, ont mis sur la scène la pédérastie, Euripide, dans *les Crétois*, a mis en scène la bestialité.

— ...

— On peut ressentir un sentiment indéfinissable pour les animaux, particulièrement quand ils sont jeunes. Et il est trop connu que les animaux peuvent ressentir le désir pour l'homme. Quand je publierai les confidences que j'ai reçues de certains matadors, et des souvenirs personnels sur ce sujet, on verra que le travail du matador est accompagné parfois d'éréthisme organique, et qu'en somme la domination sur le taureau se fait par l'amour, comme le dressage des fauves se fait par la caresse amoureuse chez les dompteurs allemands. Disons bien haut que ce sujet est un des plus

grands qui soient, et qu'il attend d'être traité. Mais, comme aucun autre sujet, il faudra que celui-ci ait été vécu pour être traité, car je doute qu'en cette matière il soit possible d'imaginer. Toutefois, il est possible que le rêve fournisse des données. Le rêve, on l'a dit, nous donne des indications sur ce que serait notre moi sans les apports factices de la société...

— *On l'a peut-être dit et je crois en effet l'avoir lu chez le grand docteur viennois dont l'étoile baisse plus vite encore qu'elle n'a monté — et aussi injustement — mais on a dit une sottise. Dans le rêve, ce ne sont pas seulement ce que vous appelez les apports factices de la société qui cessent de peser sur l'homme, mais aussi et surtout les parties les plus hautes de la personnalité, l'intelligence, la raison, et ce mystérieux* sens unificateur *auquel vous faisiez allusion tout à l'heure.*

— Quoi qu'il en soit, dans le rêve, non seulement par alternance (nous nous métamorphosons en d'autres êtres), mais par simultanéité (nous avons une conscience simultanée de diverses personnalités), dans le rêve nous sommes « totalistes ». Combien de fois, la nuit, en rêve, ai-je été un lion, un serpent, un taureau, gardant assez de conscience pour savoir que j'étais cette bête et pour l'observer, mais cependant étant cette bête avec une telle intention hallucinatoire que parfois, réveillé en sursaut, je cherchais sur le bois du lit l'éraflure de ma corne, ou les déchirures de mes griffes sur les draps !

« Je l'ai écrit dans *les Bestiaires*, et c'est une phrase sur laquelle les critiques allemands se sont longuement exercés : « Plus nos rapports sont intimes avec la na-« ture, plus nous sommes proches du surnaturel. » Toutes les fois que nous allons loin dans nos rapports avec les animaux, la sensation que nous avons de posséder un peu davantage de la nature, de devenir « ce « que l'homme aurait dû être et ce qu'il n'est pas » (Taine), nous fait accéder au plan religieux. Dans l'ani-

mal, nous trouvons la divinité. Si nous nous unissons à lui, par endosmose nous nous sentons devenir la divinité. Sensation unique, dont le monde moderne a peu l'expérience. Pourtant, c'est une idée toute récente (datant du christianisme) et, on peut le dire, c'est bien une idée de petites gens, que de mettre une barrière infranchissable entre l'humain et le divin. Chez tous les peuples antiques, l'homme pouvait se sentir devenir dieu. Et aujourd'hui encore chez certains primitifs, si je ne me trompe.

« Le philosophe Peregrinos, dont je raconte l'histoire dans les *Fontaines*, enfin se sent passer à l'état de divinité, et c'est l'aboutissement logique de l'effort « totaliste » qu'il a poursuivi toute sa vie.

— *Dans* la Mort de Peregrinos, *je retrouve le Montherlant que j'aime et qu'avant tous j'ai salué. Quand vous dites de votre héros : « Par là (sa mort volontaire) il se rapproche davantage encore de nous qui, ne pouvant avoir de foi, ni cependant nous passer de grandeur, rêvons à ce que cela pourrait être de mourir volontairement pour une cause à laquelle nous ne croirions pas », cette phrase évoque en moi d'étranges résonances. Plus modestement je l'applique à l'action, l'action qui a tant de goût que beaucoup de gens — les meilleurs peut-être — la pratiquent pour elle-même en fermant volontairement les yeux sur la médiocrité fréquente de ses fins.*

— Ce vieux loufoque de Peregrinos donne sa vie (maladroitement, si vous voulez, mais cela encore me touche) pour un idéal. Faites-en donc autant, petits Joseph Prudhomme, petits saligauds qui ricanez de lui. Quand je veux me faire une opinion sur quelqu'un, je lui fais lire la vie de Peregrinos dans Lucien. S'il est avec Peregrinos, il y a quelque espoir. S'il tient pour Lucien, je sais bien qu'il y a quelque chose en lui qui ne mérite pas l'estime.

— *Votre sensualité, votre exaltation du corps humain, votre cosmisme, Mithra, le culte du Soleil, je discerne mieux aujourd'hui l'unité de tout ceci. A la lumière de* Aux Fontaines du Désir, *je crois voir que votre œuvre tout entière tend à une restauration de l'esprit du paganisme. Etienne Burnet l'a bien compris qui, dans une remarquable étude que publie* Europe (15 *octobre*), Montherlant et les Mystères, *écrit que vous n'êtes pas un homme de la Renaissance, comme l'a écrit notre ami J.-N. Faure-Biguet, mais l'homme des Mystères de la fin du paganisme. « Sa vie, son œuvre sont imprégnés de l'esprit des Mystères, et sa poétique est un Mystère, au sens des Mystères antiques. » Et il cite cette définition qu'un de ses amis — en qui il faut reconnaître, n'est-ce pas, le D^r^ Couchoud ? — donnait de vous : « Un Chateaubriand pour* Génie du Paganisme. » *Je comprends mieux que depuis plusieurs années déjà, on annonce de vous un livre sur cet antichrétien qui fut, lui aussi, un grand-prêtre du Taureau : Julien l'Apostat. Il serait curieux que vous ayez choisi pour libérer votre pensée secrète l'apostat Julien, comme Barrès, dans* la Colline, *avait choisi pour libérer la sienne l'hérétique Baillard.*

— Ce n'est pas commode d'aimer les hommes, reprend Montherlant, après un long silence. Et c'est bien curieux que chaque fois — chaque fois — qu'on a un peu de générosité ou de gentillesse envers eux, ils vous en punissent, comme automatiquement, ceci sans une exception. Mais les bêtes vous consolent. L'autre jour, j'étais si sombre que, rentré chez moi, et déshabillé, je me suis rhabillé et suis sorti pour aller acheter un petit oiseau. Un autre jour, je me suis consolé de je ne sais plus quoi en achetant cet antique, une Niké... Il se passe peu de soirs où avant de me coucher, je n'aille la regarder, poser ma main sur le torse de marbre,

en m'écriant tout haut, chaque soir avec un élan neuf : « Ça, au moins, ça ne trompe pas... »

— *Vous avez pourtant été le chantre magnifique de l'amitié humaine : amitié pour les enfants dans* la Relève, *pour les combattants dans* le Chant Funèbre, *pour Prinet dans* le Songe, *pour Peyrony dans* les Olympiques, *et je recevais, il y a quelques jours encore, une plaquette, éditée à Berlin, de M. Joachim Wach :* « Montherlant, chantre de l'amitié héroïque. » *Qu'est devenu tout cela ?*

— Tout cela est passé et ne se refera plus. En fin de compte, c'est peut-être encore chez les femmes que j'ai rencontré le plus d'intelligence et de sympathie. Dès l'instant qu'elles sentent que quelqu'un a été blessé, elles deviennent incomparables. Et puis, quelle est la conclusion des *Fontaines ?* Qu'il n'y a d'importance que dans les choses du cœur, des sens et de la poésie. Et à cela je sens une réponse délicieuse chez toutes les femmes, ces éternelles nostalgiques. Les messieurs n'y comprennent rien. Ce sont des pataud. Dans une serre pleine des plus exquises essences, ils bourdonnent et se cognent partout comme de gros frelons ahuris et furieux...

« Naturellement, là aussi, il y a bien du déchet. Que tout cela vaille d'être désiré, certes. Aimé ? hélas, c'est une autre affaire...

« Je rêve d'une action dramatique, divisée en tableaux à la manière de *Manfred* ou de *Faust,* qui déroulerait l'histoire d'une âme qui ne croit à rien, et cependant, à cause de la grandeur, ou simplement pour ne pas retomber à la matière, s'efforce de rentrer dans l'humain. Car, mourir, c'est trop simple, elle le sait bien.

« Ce serait l'histoire de ses efforts pour rentrer dans l'humain. Elle fait les actes de la religion, sans croire, ce que j'ai fait pendant si longtemps. Elle va volontairement à la guerre, sans sentir vivre en elle l'idée de

patrie. Elle cherche à sauver les hommes, et comment le faire en les haïssant ? Elle fait tout cela quand même, elle s'y obstine. Même dans les sentiments intéressés, elle essaye de retrouver les passions de l'homme. Mais comment poursuivre la gloire quand elle méprise ceux qui la donnent ? Cependant, elle continue à faire les gestes, à vivre comme si elle croyait, avec tous ces brisements du doute dans l'affirmation, ce « non » qui court au-dessous de l'allegro...

— *Dès* la Relève, *vous écriviez : « Vivre la vie comme si on y croyait », et vous demandiez s'il était absolument nécessaire d'avoir la foi pour être catholique...*

— ... Enfin, les ressorts se cassent. L'âme voit sa vie qui passe, et l'inutilité de ses efforts. Elle renonce à se contrefaire, elle ne sera plus qu'elle-même. Et tout de suite elle court à sa joie. Elle accumule les plaisirs, et, au milieu des plaisirs, elle s'arrête, et elle se rend compte qu'elle ne sent pas de joie. Alors elle appelle l'amour. Un jour, elle croit aimer. Grand délire d'imagination et de paroles. Et brusquement, voyant l' « objet » dans les bras d'un autre, elle s'aperçoit qu'elle ne souffre pas, et elle se rend compte qu'elle n'aime pas. Alors, quelque personnage lui souffle qu'elle est l'esprit du mal, et que c'est dans l'intensité de sa négation et de sa destruction qu'elle s'accomplira. Mais là non plus elle ne trouve pas le repos, car *elle n'aime même pas le mal.* Elle ne le perçoit pas. (J'écrivais cela récemment dans un article sur Gide : « Gide comprend l'état d'âme de ceux qui se sentent coupables. Je ne comprends et je n'aime que l'état d'âme de ceux qui se sentent innocents. »

— *Et cela finit comment ?*

— Je ne sais encore. Il me semble qu'il y a là une matière très tragique. Je réaliserai cela, si je suis assez inspiré. Car je ne veux plus écrire que des choses qui soient comme des émanations de ma vie, qui ne me

coûtent pas d'effort. « D'autant une œuvre d'art est faite avec fatigue, d'autant elle est vile ». Qui dit cela ? Léonard de Vinci. Et Pindare le dit aussi. Ce poème dramatique sera écrit d'impulsion ou ne le sera pas du tout.

« Autrefois, j'étais esclave de devoirs que je me créais. Aujourd'hui, je suis esclave de ma passion de l'aventure. Je n'écris plus guère, car c'est pour moi une sensation intolérable de me sentir assis à ma table, quand dehors il y a la vie. Je ne travaille plus que les jours de mauvais temps, parce que alors, n'étant pas tenté par le dehors, que pourrit la pluie, je puis rester chez moi avec le cœur calme.

« Je sais bien maintenant ce que c'est que l'œuvre d'art, mon cher Lefèvre. C'est une dérobade. Je me jette dans mon écriture quand il y a un échec dans ma vie profonde, pour m'oublier et oublier que je suis vaincu. Je m'y jette comme d'autres se jettent dans le sommeil, et c'est bien cela qu'est mon écriture : un sommeil de ma vie. L'écriture, c'est mon moins-vivre, ce que je fais quand je ne suis plus bon à rien d'autre. Chaque page réalisée dans mon œuvre, c'est quelque chose que je n'ai pas réalisé dans ma vie. C'est pourquoi je n'aime pas mon œuvre. Ce monceau de gribouillage n'est pas un fruit de ma puissance, mais de ma faiblesse, et souvent il m'a fait honte.

« Ces dernières années, plusieurs fois, j'ai pu penser que je n'avais plus pour longtemps à vivre. A ces heures, pour me préserver du désespoir, il n'y avait dans mon passé que quelques enchantements des sens et du cœur, et il n'y avait exactement que cela. Non seulement mon œuvre ne me disait pas : « Tu ne mourras peut-être pas tout entier » ; je n'ai pas cette illusion. Mais, quand je l'aurais, elle ne me causerait aucun plaisir. Au contraire, c'était mon œuvre qui tendait à devenir pour moi un sujet de désespoir, quand je

songeais à tout le temps — et de ma jeunesse — que je lui avait sacrifié. Tout ce temps pris sur le bonheur, ou au moins sur sa poursuite ! Et quand tout se réduit à une question d'heures ! Quelle démence ! Et quels remords !

— *Je reconnais bien là cette « impatience infernale » dont vous accusait devant moi l'essayiste hollandais Dirk Coster : « Montherlant, c'est l'impatience infernale ».*

— Que voilà un homme perspicace ! Il n'est rien dans ma vie, obligations, travail, plans les mieux mûris et les plus arrêtés, que je ne sois prêt à jeter par la fenêtre, en un instant, prêt à chambarder sans retour pour courir après l'accomplissement d'un désir qui m'a traversé la tête. Renoncer à ce désir, ou seulement ajourner sa poursuite, me mettrait dans un désarroi tel que je ne serais bon à rien, ce qui me console un peu, car si je ruine ma vie également en renonçant à mes désirs et en les satisfaisant, la seconde solution me donne au moins quelques gouttes de plaisir.

— *Vous avez cité* Faust. *Et précisément, l'autre jour, relisant* Faust, *je m'arrêtais, en songeant à vous, à cette phrase du docteur que vous auriez pu mettre en épigraphe à vos* Voyageurs traqués : « *Ne suis-je pas le fugitif, l'exilé, le monstre sans but et sans repos, qui, comme un torrent bondissant de rochers en rochers, aspire avec fureur à l'abîme ?* » *Mais la phrase de Méphistophélès doit vous être un soutien : « Je ne trouve rien de plus ridicule au monde qu'un diable qui se désespère. »*

— Le diable peut se désespérer le jour où il ne trouve même plus de bonheur dans le mal. »

Tout à l'heure, en attendant Montherlant, je feuilletais un livre sur une table. C'était l'*Essai sur l'introspection* de Jean Prévost, et mes yeux s'arrêtèrent sur la dédicace, que je cite de mémoire. « A Montherlant.

Votre crise n'est qu'une crise de satiété, divin glouton de la vie. Mais vous avez plus de force que vous ne croyez. Vous vous sauverez par votre franchise, et en 1930 vous serez heureux. »

1930 n'est-il pas une échéance trop éloignée ? Au fond même de son désespoir, Montherlant n'est-il pas heureux ? Pour nous, son pessimisme actuel n'est pas son dernier mot. Il en sortira rénové, comme on peut croire qu'il le préfigura quand il écrivait dans la *Relève du matin* : « Il plongea loin dans le puits mauvais, descendit dans l'eau glacée, dans la nuit stérile, yeux clos, lèvres serrées, tête en arrière, mais toujours se tenant droit. Et quand il toucha le fond, il frappa du talon comme pour insulter sa défaite, et il jaillit comme une flamme d'un chalumeau, comme un cri hors du soleil, comme la première pensée de l'aurore vers la bouche de la femme aimée ». Montherlant reste toujours plein de renouvellements. Et, puisqu'il écrit encore autre part (dans les *Fontaines*) : « Je me livre au grand sommeil hivernal, en attendant que l'odeur d'un jasmin me ressuscite », nous voulons croire qu'il est déjà à la fois mort et ressuscité.

15 *octobre* 1927.

RAMON GOMEZ DE LA SERNA

Le pêcheur de grenouilles amoureux. — Première rencontre au *Pombo*. — Le Portugal, patrie des plus beaux monocles... — L'aveugle et le bec de gaz. — Les *Aubes* de Paris. — Les poissons rouges quittent-ils parfois leur aquarium ?. — Les enveloppes changées en feuilles ou l'arbre mystérieux. — Poupée de cire, ô ma compagne...

Je garderai longtemps le souvenir des premières heures que j'ai passées avec Ramón Gómez de la Serna. Naturellement, c'est Valery Larbaud qui nous avait présentés l'un à l'autre. Jean Texcier s'étant joint à nous, nous nous étions rendus tous les quatre dans ce restaurant de la rue Montorgueil que les gourmets connaissent bien et dont le patron avoue, avec une modestie charmante, qu'il fut le cuisinier-chef de lord Curzon quand celui-ci régnait aux Indes et qu'il devint ensuite celui du gouverneur de la Nouvelle-Zélande.

On nous présente le menu ; Larbaud est indécis dans son choix, Ramón indifférent et Texcier prend déjà des croquis. Je propose de commencer par des grenouilles à la Provençale.

Aussitôt Ramón me met en garde :

— Non, choisissez plutôt autre chose, j'y ai été assez

souvent pris moi-même. On aperçoit des grenouilles sur la carte (Ramón dit *ranas*), on veut les saisir, prrrt... elles ont sauté je ne sais où !

« A propos, dit Ramon en souriant, l'un des types les plus extraordinaires que j'ai connus est un pêcheur de grenouilles. Il alimente le laboratoire du grand savant Ramón y Cajal, qui a été lauréat du prix Nobel et dont vous avez sûrement entendu parler.

LARBAUD. — Il a même eu un manuel d'anatomie traduit en français et qui est en usage dans nos Facultés.

RAMÓN. — Donc mon bonhomme fournit ledit laboratoire de grenouilles exceptionnelles dont il est seul à connaître la retraite : des marais au centre d'une montagne des environs de Madrid où il se rend mystérieusement : arrivé sur le théâtre de ses exploits, il entre dans l'eau sans hésitation ; d'une main agile et sans coup férir, il saisit les grenouilles qui, ravies d'une habileté si incroyable, ne songent pas à opposer la moindre résistance... Aussi sa provision est vite faite !

« Figurez-vous que ce glorieux lascar, qui est légendaire à Madrid, pour m'avoir rencontré dans des cafés à des heures assez... matinales, m'avait pris en affection et il m'estima bientôt assez pour me donner quelques conseils : « Il ne faut jamais se montrer inférieur avec les femmes, petit, aussi ne craignez pas de manger de l'œil, beaucoup d'œil... »

Je lève sur Ramón des yeux un peu ébahis : « De l'ail, me souffle Larbaud ».

Ramón ajoute discrètement. — J'ai mis de côté son ordonnance...

Larbaud craint-il que si la conversation s'engage sur ce ton, son ami ne trouve guère le moyen de me dire des choses sérieuses ? Il intervient :

— Parlez donc à Lefèvre de vos fameuses conférences ?

— Il y a celle de Grenade, en 1919. On donnait une grande fête dans les jardins de l'Alhambra en l'honneur des meilleurs chanteurs du pays. Zuloaga et le compositeur Manuel de Falla vinrent me demander de prendre la parole, les spectateurs auditeurs étaient fort nombreux et déjà très animés, car on pouvait boire pendant la réunion et la plupart ne s'en privaient guère. Au tout premier rang, un spectateur, sans doute plus excité que les autres, tenait constamment son revolver braqué sur moi et je sus depuis qu'il demandait toutes les cinq minutes : « Faut-il le tuer déjà ? »

A quoi ses voisins, soucieux de le retenir, répondaient : « Pas encore ! »

Depuis longtemps une question me brûle les lèvres :

— *Comment pouvez-vous, si jeune encore, avoir publié déjà une soixantaine d'ouvrages ?*

— Je suis né à Madrid, le 3 juillet 1891. Ma vocation littéraire se confond avec mon éveil à la vie. A seize ans, j'ai publié mon premier livre : *Entrada en juego.* Depuis, un livre suit l'autre. Comme de juste, au premier rang de mes étagères figure un flacon de pharmacie. Son étiquette porte inscrit « *Idées* ». C'est un grand, un profond flacon, tout plein d'idées. Souvent, je l'emporte dans mes conférences et je le place à ma droite, à côté du verre d'eau nécessaire.

— ... !

— Mais non, je ne pratique pas l'humorisme. Je me pratique moi-même. S'il y a humour, c'est de là qu'il vient.

« La société me fit humoriste. Au début, je n'acceptai ce titre qu'en maugréant. Par la suite, j'ai été forcé de l'encadrer dans un de ces cadres tristes où l'on place les titres universitaires, encore que je croie que l'humour seul peut guérir la gravité de dire n'importe quoi au public.

« En dehors de mes livres, j'ai trouvé le moyen de faire des études d'avocat. Bien entendu, je n'ai jamais prononcé aucune plaidoirie, mais je me suis fait photographier en toge. Cette magnifique photographie, vous la verrez chez moi bien en vue avec cette dédicace à moi-même : « A Ramón qui a eu la lamentable idée de se faire photographier dans ce costume. »

Ramón sourit : « Je vous assure que cela fait très bien dans ma librairie. »

Larbaud. — Soyez donc sérieux et expliquez plutôt à notre ami comment toute une partie de votre œuvre est madrilène...

« Ramón, voyez-vous, Lefèvre, a mis dans sa littérature l'esprit de Madrid. Cela fait rire quand on parle des influences françaises qu'il aurait subies... »

Ramón interrompt :

— Je n'ai subi qu'une influence, celle de ce qu'il y a de plus espagnol en Espagne, celle de Goya. Mais Valery Larbaud est beaucoup trop indulgent pour moi ; il est la générosité intellectuelle incarnée ».

Il se tourne alors en souriant vers son ami (tout le monde sourira beaucoup pendant cette soirée) :

— Quand je pense à vous, mon cher Valery, je vois toujours ces affiches de l'*Équitable*, comment dites-vous en français ? Vous savez, les compagnies d'assurance... Sur les affiches, il y a une mère qui protège ses enfants, eh bien ; j'ai beau faire, je vous vois toujours remplacer la mère...

Nous sourions tous quatre...

Larbaud reprend :

— C'est au début de 1918 que j'ai vu pour la première fois des *Greguerias*. J'avais lu dans *A B C* un article de Salaverria plutôt défavorable d'ailleurs, mais qui renfermait de nombreuses citations !

« Immédiatement conquis, j'ai, d'urgence, fait venir le livre de Madrid. Je l'ai lu. Alors, — ici Larbaud, ti-

inide, semble hésiter — alors, pendant huit jours, j'ai renoncé à écrire... Ce n'était plus la peine. »

Ramón serre longuement la main de son ami, puis :

— La trouvaille de la *Gregueria*, voilà ce qui me porta chance, j'entends de la *Gregueria* en soi et en tant que chose baptisée de ce nom (*Criaillerie*, en français ; *schiamazzi*, en italien. Je ne me rappelle plus comment on les a appelées en anglais).

« Quand, au milieu des plus grandes incertitudes de l'univers, je trouvai la *Gregueria*, je ne me souciais guère du succès ni d'une répercussion quelconque. Quand sur le premier cerisier poussèrent les premières cerises, il dut se produire quelque chose de comparable à ce qui se produisit en moi quand la *Gregueria* sentit la nécessité de pousser.

« Ce qu'il ne faut pas, c'est les prodiguer. On peut improviser un roman, non une *Gregueria*. La courtoisie de la *Gregueria* est sa première qualité.

« La confusion où se débat la nouvelle création artistique, c'est ce qui ressemble le plus à la vérité. Moi, je ne veux rien admettre dans mon œuvre que je ne l'aie deviné antérieurement.

« A mon avis, on doit trouver dans le roman d'inespérées réaffirmations de la vie, des mots attendus, des situations dans lesquelles on aimerait se trouver et des libertés que, peut-être, on ne pourra jamais avoir. On doit indiquer dans le roman quelque chose de ce qui dut arriver et quelque chose de ce qui devrait arriver. Combinaisons et conflits à travers lesquels le créateur n'est pas parvenu à tisser le destin. Tresser ce qui manquait au tapis du monde, voilà ce qu'on peut appeler uniquement cadeau littéraire.

« J'ai en moi quelque chose d'un somnambule qui marcherait sur les toits d'extrême vérité.

« Mon pendule oscille entre les pôles contradictoires, entre l'évident et l'invraisemblable, entre le superficiel

et l'abîme, entre le grossier et l'extraordinaire, entre le cirque et la mort.

— *Tout cela est fort intéressant, mais je voudrais connaître la suite de l'histoire de Larbaud. Après avoir lu les* Greguerias, *vous avez désiré rencontrer Ramón immédiatement ?*

— Cette rencontre n'eut lieu que quelques mois plus tard, en mai 1918. Je me rendis au *Pombo*, le café madrilène où je savais qu'il retrouvait ses amis. Mais, naïf, je m'y étais rendu dans la journée : « Certainement que nous connaissons M. Ramón, me dit le garçon, il viendra ici ce soir — car c'est samedi — avec ses amis. Le samedi, il reste là habituellement de dix heures du soir à cinq heures du matin. »

« Riche de cette confidence, j'allai dîner non loin de là, à la *Puerta del sol*, et bien avant l'heure indiquée, j'étais de retour au Pombo.

« Comme je suis très timide et que j'avais une mission du Quai d'Orsay, j'ai mis en avant ce côté de faux diplomate. Je lui ai aussi présenté cela comme une affaire, lui demandant l'autorisation de traduire son œuvre. Enfin, après avoir dit que je collaborais à la N. R. F., je lui ai déclaré que lui et Gabriel Miró m'apparaissaient comme les deux plus grands écrivains espagnols vivants... »

— *Vous l'avez, Ramón, présenté ensuite au cercle de vos amis et toute la nuit...*

Ramón. — Pas du tout. Il s'est effacé aussitôt, emportant une permission enthousiaste de traduire tout ce qu'il voudrait...

— Je me souviens, reprend Larbaud, d'une phrase que vous avez prononcée lors de notre première entrevue : « Vous autres Français, m'avez-vous dit, vous êtes admirables, vous vous mêlez de toutes ces choses (il voulait parler de la littérature), ici personne ne s'occupe de ces choses. »

« Revenu à Alicante, je chantai les louanges de Ramón à tout venant. Mon admiration rencontrait beaucoup de résistance au point qu'un jour, je déclarai à mes amis : « A Paris, nous trouverions cela très bien ! » les étouffant ainsi sous la Tour Eiffel et le Sacré-Cœur.

Tout à coup, Ramón s'écrie en me désignant du doigt (j'avais abandonné la fourchette pour saisir mon eversharp et griffonner quelques notes).

— Mais, Lefèvre, vous êtes Madrilène. Vous ne frappez pas les trois coups...

Larbaud me tire d'embarras :

— Ramón fait allusion à ce que vous avez pris brusquement votre calepin. Dans les théâtres espagnols, on ne frappe pas les trois coups avant le lever du rideau... Ces trois coups, cela surprend énormément les Espagnols de passage à Paris.

Puis, se tournant vers Ramón :

— Pourtant, c'est très émouvant chez vous aussi. Ce rideau qui se lève, sans crier gare, avec un sifflement brusque...

Durant l'intervention de Larbaud, Ramón fouille dans toutes ses poches... Il semble visiblement atterré.

— Mon monocle, où est mon monocle ? Comment subir sans monocle votre interrogatoire ?

« Parce que c'est un cercle sans verre, personne ne veut comprendre le besoin que j'ai de ce monocle. mais vous à qui la rencontre fréquente des grands de la terre — car vous n'imposez pas la « torture » aux seuls grands d'Espagne — a dû conférer le don d'humour, vous comprendrez : ce monocle me crie : attention ! Il m'oblige à prêter à la vie une attention plus humoristique. Tenant tendus et en éveil quelques nerfs, il appelle tout mon être à la vigilance... Quand j'arrive aux passages les plus importants de mes livres, je m'arme de ce cercle, tantôt de métal, tantôt d'écaille, comme

d'un mystérieux *sésame* qui doit m'ouvrir le mystère, me donner du génie...

« Ma femme de chambre ne peut s'habituer à ce qu'elle considère assez irrévérencieusement comme une manie. Elle s'étonne et m'interroge... Avouez qu'il m'est difficile de lui fournir une explication.

Le garçon nous pressait de choisir un légume :

— Prenons des cèpes à la bordelaise, trancha Ramón. Cela me changera. En Espagne, on croit que tous les champignons sont vénéneux et personne n'en sert jamais.

« Vous souriez. Allons, c'est bien ma veine. Vous allez me prendre, vous aussi, pour un humoriste et vous allez refuser de me faire dire des choses définitives sur la *Défense de l'Occident* ou la transcendance de l'intuition. Si je suis un humoriste, c'est bien malgré moi !

La tragédie de l'humoriste vient de ce qu'il est toujours à se demander si les hommes sont vraiment des hommes ou des êtres douteux et il se suicide. C'est le roman que je fais en ce moment.

— *Vous y travaillez ici ?*

— Diable non ! Ce sont mes premières vacances depuis quinze ans ! Je les passe à Paris. C'est un agréable devoir que j'acquitte ainsi envers la France.

Depuis quinze ans, je n'ai pas pris d'autres vacances que celles du samedi, de 11 heures du soir à 5 heures du matin... Il est vrai que ces heures voient éclore pas mal de folies... L'autre jour, nous avons pris dans la rue le grand poteau indicateur qui indique le côté réservé aux piétons...

— *Ne volez-vous pas aussi les becs de gaz ?*

— Qui a répandu en France cette calomnie ? La vérité est tout autre et beaucoup plus... prosaïque... : pour travailler, j'ai besoin de la rue ; j'ai, en quelque sorte, besoin de travailler dans la rue... Or, je ne sors que

le samedi... Comment faire ? Brusquement, une idée de génie : si j'ai un bec de gaz chez moi, je n'aurai plus besoin d'aller dans la rue. La rue entre chez moi avec ce bec de gaz. Mais j'ai eu beaucoup de mal à mettre mon projet à exécution. Les actionnaires de la société du gaz s'obstinaient à ne pas comprendre. Le cas n'était pas prévu aux règlements.

« Finalement, j'ai eu gain de cause. Mon projet en effet pouvait sembler une incongruité à ces bourgeois ; il leur eût été difficile d'en démontrer l'*immoralité*... Aussi, depuis lors, j'écris dans mon cabinet de travail — il est assez spacieux — à la lumière d'un vrai bec de gaz. Comme tous les becs de gaz espagnols, il indique même la rue. C'est la rue Ramón.

Larbaud. — Très légère anticipation !

Tout le monde sourit. Notre humoriste reprend :

— J'ai fait quelques discours sur les becs de gaz. Pendant ma dernière conférence sur ce sujet — c'était à Gijon — je tenais constamment à la main le long bâton de l'allumeur de... comment dites-vous dans ce si beau mot, l'un des plus beaux de votre langue si riche...

Larbaud. — ... réverbère !

— C'est cela, réverbère ! Que j'aime ce mot, qu'il est gros de sens pour moi. Réverbère, ah ! Hugo est un réverbère !

« Mais revenons à la conférence...

« J'étais très intrigué de voir au premier rang un aveugle — que je sus plus tard être aveugle de naissance — qui toujours applaudissait. A la fin de la séance, il se fit conduire vers moi : « Monsieur, me dit-il avec émotion, jamais, de ma vie, je n'ai vu un bec de gaz, mais ce soir, j'ai vraiment compris ce que c'était qu'un bec de gaz, je l'ai vu ».

A l'évocation de cette minute, Ramón est vraiment ému.

— J'ai su alors ce qu'était la gloire. Ces minutes paient de bien des choses. Personne d'autre n'avait compris. Sur la foi des affiches, on s'attendait à une conférence scientifique et on n'était pas loin de me prendre pour un fumiste. Sans cet aveugle, j'aurais pu douter de moi. Lui seul voyait. Sa sagesse me justifiait.

— *Si nous achevions le voyage autour de votre chambre ?*

— Dans mon cabinet de travail, j'ai une perdrix artificielle. Elle me permet d'attirer les chasseurs matinaux à l'heure où ni les ingénus chasseurs ni personne ne songerait à s'imaginer que déjà l'humorisme est en action.

« Je les vois alors consternés devant cette perdrix, réclame idéale et qui chante dix ou vingt fois de suite.

« J'ai aussi sur ma table une poupée de cire. C'est ma seule compagne régulière. Elle tient près de moi la place de l'admiratrice inconnue. Comme c'est une dame qui ne peut même pas consentir au flirt, je suis assez chevaleresque pour n'avoir avec elle d'autres relations que celles du : bonjour, bonsoir.

« C'est une délicieuse compagne. Jamais elle ne prononce le terrible : « Je m'ennuie ». Elle ne demande pas constamment d'aller au théâtre ou d'aller souper. Récemment, une grande dame de l'aristocratie madrilène voulait lui faire cadeau d'un costume de soirée. Pour ma tranquillité, je dus décliner cet honneur. Sans doute, ma compagne est modeste, mais il ne faut jamais tenter les femmes... Peut-être, ainsi transformée, serait-elle partie pour les cabarets, les dancings et les palaces.

« Mais la poésie n'est pas toute à l'intérieur. A côté de ma maison, il y a un arbre merveilleux au pied duquel je jette toujours les enveloppes déchirées des lettres que j'ouvre en sortant. Or, un matin du prin-

temps dernier, je m'aperçus en me réveillant que cet arbre avait retrouvé toutes ses feuilles, plus vertes que jamais, et que chaque feuille portait, à son recto, mon nom imprimé.

« Je dois faire cet hiver une conférence sur les poissons. Je placerai sur la table mon poisson rouge. C'est un compagnon admirable. Depuis trois ans qu'il vit dans mon intimité, il n'a jamais consenti à manger ; c'est un véritable abus de confiance.

« Parfois, quand je suis au travail, je lève les yeux ; je veux rafraîchir mon inspiration en le regardant évoluer dans son bocal, et je ne le vois plus. Il a disparu et l'inspiration me fuit... Est-ce que vraiment, à certaines heures, les poissons rouges quittent leurs aquariums ?

« Les savants ne se sont pas assez appliqués à résoudre ce problème. J'en ai quelques autres encore à leur soumettre. Ainsi, le cas de la migration des saumons. Vous savez qu'on affirme qu'ils viennent frayer dans les fleuves et remontent ensuite dans la mer. Fort beau, mais personne ne les a jamais vu remonter.

« Mieux, il y a chez nous un lac longeant la mer dont il est *absolument* séparé par une bande de terre assez large. Or, un savant a veillé, veillé longtemps. Il n'a rien vu. Je soupçonne fort que lorsque le savant quitte son poste pour aller dormir, les saumons prennent leur canne et gagnent la mer par les chemins secs. »

Larbaud regarde son ami et rit de bon cœur...

Ramón mange un pamplemousse. C'est la première fois de sa vie. « En somme, dit-il, c'est une grosse orange qui a appris la civilité. Elle est bien élevée. Les morceaux s'en détachent facilement. »

Larbaud. — Un des traits caractéristiques de Ramón, c'est sa tendresse pour les choses.

— C'est vrai. De même qu'il existe des protecteurs des animaux, je suis le protecteur des choses. Et spécialement de la *Croix-Rouge* des cheminées.

« Je tiens pour un des moments épiques de ma vie, le soir où, comme le troubadour des rues obscures découvrant le chevalier blessé par l'épée du destin, je trouvai par terre, dans ma rue, une cheminée. Il me souvient avec émotion de cette espèce de guerrier tombé des créneaux que je conduisis chez moi.

« Cette cheminée au casque enfumé, je l'ai gardée pendant longtemps avec la perdrix, le poisson rouge, la poupée de cire et le bec de gaz. Elle représentait un de mes ancêtres qui eût été guerrier. »

Je voudrais tout de même amener Ramón à parler un peu de ses livres.

— *Avez-vous déjà vécu en France?*

— Tout un hiver, un hiver terrible, celui de 1912, je l'ai passé à Paris. J'habitais boulevard Saint-Michel, à l'hôtel de Suez. Je travaillais la nuit, comme maintenant. Quand je sentais que l'aube approchait, j'éteignais ma lampe à pétrole. Malgré le froid, j'ouvrais ma fenêtre et je guettais l'aube avec la patience d'un poète et la fièvre d'un amoureux. Cet éveil de la nature, cette naissance du monde, durait une seconde...

C'est avec beaucoup de secondes que j'ai fait mon livre : *El alba...*

Larbaud. — L'un de vos plus beaux livres...

— J'aime beaucoup la France, reprend Ramón ; le Portugal où je vis les trois quarts du temps et l'Italie où je viens encore de passer une année. En Italie, je ne redoute que les commissionnaires, les porteurs. Aussi, quand à la descente du train, ils se précipitent sur moi, je leur déclare d'un ton à la fois impérieux et complice : je suis porteur. C'est que je n'ose pas leur dire que je suis gymnaste, ce qui serait pourtant une plus noble manière de me débarrasser d'eux.

« A Naples, j'ai écrit *le Torrero Carrancho* où j'ai groupé de façon typique toutes les aventures qui peuvent arriver à un torrero dans l'arène. Ce livre, qui

vient de paraître à Paris, portait pour titre le nom d'une promenade de Naples. Or, pendant que je l'écrivais, un ami de Madrid, Moya, m'apprit qu'un *novillero* venait d'affronter le public madrilène avec beaucoup de succès et qu'il s'appelait... *Carrancho !...*

« J'ai aussi écrit à Naples un autre roman, *la Femme d'ambre*, et je vais publier bientôt *l'Homme au melon gris*. C'est l'histoire d'un homme qui n'est pas tout à fait un escroc.

« Aujourd'hui même paraît à Paris *Gustave l'Incongru*, admirablement traduit par Jean Cassou et André Wurmser. J'ai publié ce livre en Espagne dès 1921 sous le titre *El Incongruente*. J'insiste sur la date, non seulement afin de vous permettre de mieux situer cette œuvre, mais surtout pour souligner mon évolution le long de ces sept années.

— *Poète, romancier, conférencier, vous êtes aussi le plus fécond des journalistes ?*

— C'est peut-être mon meilleur titre de gloire. J'écris dans de nombreux journaux et revues d'Amérique et d'Espagne : revues de radio, revues d'automobile, revues médicales, revues nègres. J'écris toujours à l'encre rouge pour que l'acte d'incarnation et de transfusion que doit être l'acte d'écrire soit plus effectif.

« Je suis très fier d'avoir été le premier chroniqueur officiel du cirque, si fier que j'ai fait graver ce titre sur mes cartes de visite.

« J'ai tenu dans plusieurs journaux la chronique des cirques et des cimetières espagnols.

— *Et les théâtres ?*

— J'ai deux volumes de théâtre. Si toutes ces pièces n'ont pas été d'abord publiées, ce n'est pas qu'elles soient injouables, c'est que jamais je n'ai voulu les laisser représenter en Espagne.

« Chez nous, on manifeste contre les pièces. En

France, on n'a pas affaire à un public ainsi buté contre la nouveauté. Aussi, je veux que mes premières pièces représentées le soient à Paris.

« Lugné-Poe va jouer *les Demi-Etres*, pièce en trois actes, et Baty *la Mise au Sépulcre*. Ce dernier drame est tiré d'un livre que j'ai fait sur la Semaine Sainte à Madrid. »

***

Le dîner est achevé. La rue nous a repris. Ramón voudrait marcher, marcher longtemps dans ce petit froid sec, mais Larbaud n'est pas sportif. Nous les confions à un taxi jaune-bleu-blanc qui les ramènera vers la montagne Sainte-Geneviève. Accompagné de Texcier, je regagne Montmartre. Nous essayons de démêler l'impression produite en nous par cet homme que le peintre Robert Delaunay appelle un *Apollinaire espagnol*, tandis que d'autres veulent voir en lui un *Cocteau espagnol*.

Il est bien vrai que Ramón connut et aima Apollinaire et qu'une grande affection l'unit depuis longtemps à Jean Cocteau. Mais ces parentés spirituelles me semblent demeurer toujours terriblement superficielles. Ramón est Ramón, c'est-à-dire une création spécifiquement et authentiquement espagnole qui serait incompréhensible et d'abord impossible sous d'autres cieux et qui n'est devenu si vite une gloire internationale que parce qu'elle symbolisait magnifiquement l'Espagne intellectuelle du XX^e^ siècle.

Si nous devions à tout prix le comparer à quelque écrivain français contemporain, c'est le nom de Max Jacob qui s'imposerait à nous.

Pas seulement à cause de leur commune fantaisie, souvent burlesque, mais la qualité de leur sensibilité et la nature intime de leur talent, qu'elle détermine, la

texture de leur style, la composition, enfin, tout les rapproche.

Ceux qui, depuis une vingtaine d'années, pratiquent l'art et les recherches de Max Jacob, savent bien, par exemple, que notre ami Larbaud s'est rendu coupable d'hérésie en traduisant *gregueria* par *criailleries*. La préface du *Cornet à dés* a conféré au vocable *poème en prose* un sens précis et définitif qu'avait illustré par anticipation Louis Latourrette avec *Des Etoiles en plein midi* et qui s'applique parfaitement aux *greguerias* de Ramón Gómez de la Serna.

7 *janvier* 1928.

ALAIN

Comme tous les vrais grands, Alain.. — Qu'est-ce qu'un poète ? — Paul Valéry, le Lucrèce des temps modernes — *Les Idées et les Ages*, commentaire du *Système des Beaux-Arts*. — Du sang à boire..... ou Notre Père Descartes..... — Pourquoi Hegel se dérobe. — Les *solitaires* contre la pensée collective. — « Je n'irai point à la mangeoire d'or. »

Alain, Ramuz, Alphonse de Chateaubriant, Meyerson, Blondel, Jean Brunhes, Thomas Hardy, Heinrich Mann, Dirk Coster, voilà, au hasard, et entre tant d'autres, quelques-unes des entrevues qui m'ont été bienfaisantes, celles dont je me souviens avec l'émotion la plus joyeuse et la plus reconnaissante.

La littérature qui n'est que littérature ne vaut pas une heure de peine. Derrière le romancier, le philosophe ou le géographe il faut, à tout prix, découvrir l'homme.

Rare et émouvant spectacle ! Lorsque l'homme apparaît, on ne regrette plus tant d'heures perdues !

Aussi est-ce avec joie que j'ai revu Alain.

S'il était besoin au surplus de justifier cette nouvelle visite, ne savons-nous pas que sur les dix plus beaux livres de l'année, trois au moins sont signés de son nom : *Etude sur Descartes*, *Esquisses de l'homme* et *les Idées et les Ages*, livres dont la critique a peu parlé

encore, mais qui ennoblissent et pour tout dire sauvent une époque.

Comme tous les vrais grands, Alain, quand il accorde sa rare sympathie ne l'accorde pas à moitié. Il est direct, simple et cordial.

Sur l'*Itinéraire philosophique de Maurice Blondel*, où j'ai réuni mes entretiens avec le philosophe d'Aix-en-Provence, livre qui va bientôt paraître et dont il a déjà lu des fragments, il me dit d'émouvantes choses. Il me parle ensuite des découvertes de Marcel Jousse et de la *Nouvelle psychologie du langage* :

— Je pressens, me dit-il, en ces pages, que j'ai lues avec intérêt, quelque chose de très important, et qui changera beaucoup notre manière de lire. Mais vous savez aussi que je suis attaché fortement à cette séparation et opposition entre la prose et la poésie, qui m'apparaît comme une conquête. Et, quoique je mette l'*Otage* au premier rang des grandes œuvres, j'avoue que j'aimerais à voir cette belle prose présentée tout uniment, sans ces coupures typographiques qui me semblent artificielles. Vous voyez que je suis bien loin de vous et de M. Marcel Jousse sur ce sujet-là. Et pourtant j'attends depuis nombre d'années que la physiologie rende compte des suites, des balancements, des compensations que l'on remarque dans tous nos signes. J'ai même cherché par là, et je crois, par exemple, lorsqu'il s'agit de vers réguliers, qu'il ne me faudrait qu'un peu de temps et d'attention pour saisir le secret du mètre, et même de la rime, d'après trois lois que je soupçonne, l'une qui est d'*entraînement*, d'après laquelle nous recommençons le même mouvement ; l'autre qui est d'*emportement*, d'après laquelle nous amplifions un même mouvement après l'avoir répété ; la troisième enfin qui est de *compensation*, d'après laquelle les muscles qui ont travaillé se reposent, et les autres, au contraire, s'exercent. Mais ce

ne sont que des vues ; mon goût et mon métier me portent à faire avancer ensemble toutes les questions, peu ou beaucoup, et sans m'occuper de savoir si ce que j'invente est déjà trouvé. C'est ma manière propre, et je puis m'en vanter, car on n'admire guère ce retour continuel à l'âge de pierre, d'inventer, après des années de réflexion, que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits. Et sachez bien que je n'invente pas une nouvelle démonstration ; non, c'est la vieille vieille que j'invente ; et j'y trouve un plaisir qui ne s'use point. C'est vous dire que je n'ai pas la moindre prétention à avoir découvert quelque chose de neuf concernant la poésie.

« Votre auteur se trouve au contraire parti dans un large chemin où il a déjà fait, à ce que je vois, d'importantes découvertes. Mais je ne veux point le suivre avant d'avoir assuré mes pas, sur des exemples que je connaisse bien. Je suis assez rétif en somme, et c'est ce que mon exemple géométrique voulaït vous faire entendre. »

Heureux d'avoir suscité ces déclarations et ne désirant pas entamer sur-le-champ une discussion à fond autour de la synthèse joussienne, je lui dis :

— *J'ai quelque idée des commentaires que vous sauriez faire, pour appliquer à des exemples vos idées sur le geste et le langage. N'allez-vous pas publier des exégèses de l'hermétique Paul Valéry ? J'en ai lu quelques-unes, en marge d'un précieux exemplaire de* Charmes, *celui de notre ami le docteur X...*

Alain m'interrompt :

— Je ne considère pas du tout Paul Valéry comme un poète hermétique. Je crois que l'obscurité que certains trouvent en lui, vient de ce qu'IL A RASSEMBLÉ DE NOUVEAU LA POÉSIE ET LA PHILOSOPHIE.

« Nos séparations sont absurdes. Nous avons des philosophes qui resteraient chargés d'explorer les questions les plus ardues, et nous aurions de l'autre côté les

poètes, qui renouvelleraient les lieux communs par une expression rare, étonnante, inattendue.

« Il est possible que Mallarmé par exemple ait porté au plus haut point ce jeu, c'est-à-dire qu'il soit arrivé indirectement à retrouver les paradoxes philosophiques en cherchant l'expression rare.

« Pour Valéry, j'ai la certitude qu'il n'en est rien. Ce n'est pas du tout ainsi que se forme sa poésie. C'est l'éternelle pensée ; c'est l'éternelle métaphysique, même dans les moindres pièces : *Que suis-je ? Qu'est-ce que le monde ? Quel est le rapport du monde à moi ? Où est la valeur ? dans le monde ou dans le frêle, incohérent et inconsistant spectateur ?*

— *Et c'est pourquoi vous l'appelez le Lucrèce des temps modernes !*

— En l'appelant ainsi, je ne veux pas dire que sa philosophie ressemble le moins du monde à celle de Lucrèce, mais enfin, je trouve chez tous deux le même sérieux effort pour voir clair dans la situation humaine.

— *Voilà pour le penseur, parlez-moi maintenant du poète. Qu'est-ce qu'un poète ?*

— C'est un penseur et un penseur ne choisit pas ; il n'y a qu'un objet de la pensée : le monde, l'homme et leurs rapports. Ce qui est propre au poète, c'est la manière d'aborder le problème, manière humaine, éternelle, l'incantation.

« En partant de l'expression, c'est-à-dire d'un certain régime de chant, on pourrait même dire de danse, un régime réglé, mesuré, d'après la situation même du poète, en partant de cette expression qui n'exprime rien que l'homme, arriver à pénétrer les secrets du monde ; on pourrait dire, comme expression provisoire, au lieu de saisir le monde par l'idée commune, par exemple l'idée mathématique, élaborée, contrôlée par les Instituts, arriver à saisir le monde par l'expression individuelle, c'est-à-dire par le mouvement, la voix, la règle

périodique du mouvement et de la voix qui correspond à un sentiment proprement individuel. Et au fond c'est, je crois, la véritable marche vers les idées et vers le monde.

« Il faut disposer l'imagination, qui consiste exactement et seulement en ces mouvements du corps, de façon à préparer le nid de l'idée, de sorte que, dans le poète, nous aurions l'idée à l'état naissant, l'idée neuve.

« Je l'entends en ce sens, que la plus vieille idée peut être neuve et même doit être neuve. Je renvoie ici aux *Idées et aux Ages*.

— *Ne voudriez-vous pas expliquer maintenant, en peu de mots, quel est l'objet de ce livre, ou si vous voulez, le sens de ce titre ?*

— Bah ! dit Alain, il est gréé, il est lancé, je l'abandonne à son destin. Toutefois, je peux bien vous dire qu'il fut esquissé aussitôt après la guerre, et que le titre en était déjà trouvé. C'est que le *Système des Beaux-Arts*, qui parut alors, supposait une théorie de l'imagination qui était bien loin d'être assez expliquée. Je voulais expliquer comment les idées dépendent des âges, c'est-à-dire de la physiologie dans son sens le plus étendu. Cet ouvrage fut remanié pendant environ dix ans ; et tels chapitres, qui ont paru dans les revues, ont disparu du livre. Je découvris aisément que le second ouvrage était la suite et le commentaire du premier. Et la difficulté était de réduire à des dimensions raisonnables des développements qui foisonnaient. Vous trouverez dans la table des matières des *Idées et des Ages* la preuve de cet effort de composition, qui ne parvint pourtant pas à réduire l'ouvrage à la dimension du *Système des Beaux-Arts*, ce que je voulais. Mais vous m'entraînez à parler d'un livre qui doit se défendre lui-même. Ce que j'ai voulu faire n'intéresse pas ; il s'agit de ce que j'ai fait. Les lecteurs attentifs ne manqueront pas ; j'en ai déjà des preuves.

« Ce qui résume le mieux ce que je voulais dire, c'est ceci : « La marche naturelle de la pensée va toujours du sentiment à l'idée. » C'est reconnaître que c'est dans le poète que nous trouvons l'idée véritable.

« Au reste, l'histoire le montre : les premières pensées, à proprement parler, furent des poèmes ; je ne parle pas des pensées pratiques, industrielles, mais des pensées contemplatives.

« C'est une règle humaine sans exception, que nous ne pouvons contempler, c'est-à-dire comprendre, qu'en purifiant le sentiment et au fond l'émotion par une règle ascétique.

« Le poète multiplie les règles. Jamais il ne ruse avec les règles. Il se sent soutenu, porté par les règles. J'appellerai cette méthode un jeûne pythagoricien. Il faut d'abord se discipliner soi-même.

« Alors nous n'avons plus cet esprit *séparé* dont les combinaisons sont souvent trop faciles à suivre, mais nous avons un homme pensant ou si l'on veut une pensée naturelle, j'entends par là, une pensée appuyée sur la nature, qui jamais ne s'en sépare, qui exprime à la fois les plus subtiles nuances de l'humeur et les rapports les plus rigoureux, les plus inhumains, ce qui est remarquable, notamment, dans le *Cimetière Marin*.

« Ici, d'une part, les choses sont seules, incorruptibles, indépendantes du spectacle, mais si l'on regarde avec soin, on découvre que toutes ces vues du Lucrèce moderne dépendent d'une suite de mouvements de l'homme tantôt immobile, tantôt marchant, mais aussi de mouvements beaucoup plus subtils qui sont sensibles dans le rythme même.

« En bref, la règle me paraît l'intermédiaire naturel entre l'émotion confuse et la perception claire. Et ce qui est à remarquer, c'est que le lecteur, surtout s'il veut bien lire à haute voix, comme on doit lire, est disposé lui-même, par les sons, par les échos, par la

coupe des vers, par la loi du souffle qui se communique à tout le corps, est disposé, dis-je, justement comme il doit l'être, pour tenter à son tour la même aventure, c'est-à-dire pour découvrir l'idée.

— *Aussi je ne m'étonne pas que ceux qui cherchent d'abord l'idée dans les poèmes de Paul Valéry, ceux qui demandent à chaque vers : qu'est-ce que cela veut dire ? ne trouvent jamais l'idée.*

— Ils ne peuvent pas la trouver. La poésie est ainsi faite justement — c'est sa nature — qu'on n'arrivera à l'idée que par la grâce, c'est-à-dire par une disposition, une soumission heureuse aux conditions extérieures, j'entends de rythme, de coupe, de respiration, de sonorités imitées et compensées. C'est justement ce qui, dans un vrai poème, dispose le corps humain selon l'esprit. Il faut s'enchanter soi-même, comme disait Socrate ; il faut avoir foi. Il faut obéir au chef du chœur.

« Cela est très sensible pour la *Jeune Parque*. Il faut s'y mettre, il faut imiter ces mouvements humains qui ressemblent à des marées, à des jours, à des nuits, pour saisir véritablement le rapport de l'homme au monde, c'est-à-dire le jeu composé du destin et du vouloir. Ces éveils et ces sommeils, ces pulsations, ces éclairs de conscience, ces divisions et réconciliations font écho aux plus belles pages de la Phénoménologie de Hegel. Mais Hegel ne m'a pas livré, en même temps que l'idée, les mouvements de l'inspiration, au lieu que le poète me fait poète si je veux, par ces intimes mouvements qu'il m'inspire, qu'il règle, et qui me préparent à inventer de nouveau son poème, non pas abstraitement, mais véritablement.

« Au reste, disons en gros que la moindre idée est très difficile à saisir. Nous sommes habitués à des idées de grands magasins, modèles tout faits ; nous y sommes habitués, mais nous n'en sommes point contentés.

L'homme aime à penser, et compte bien que c'est difficile.

« Je citerai comme auteurs difficiles Montaigne et Pascal, qui sont parmi les plus lus ; c'est une chose cachée mais incontestable celle-là.

« Je signale encore un fait d'histoire ; la jeunesse cultivée — je la connais bien — savait déjà par cœur le *Cimetière Marin* et la *Jeune Parque* dont il circulait des copies manuscrites, quand j'ai eu l'occasion de leur en parler. Je me suis aperçu alors que garçons et filles, suivant la vraie méthode, chantaient ces poèmes premièrement, et ainsi se préparaient à les entendre ; les entendre, mot plein de sens.

« Cela est un fait d'histoire.

« Je rattache d'ailleurs cette observation à une autre, c'est que la jeunesse d'aujourd'hui me semble remarquable par le goût pour la spéculation, pour la rigueur, pour tout ce qui est difficile, pour ce qui demande du temps et de la peine ; et je l'explique à ma manière comme une réaction secrète contre la force, qui avait peu à peu établi un régime de fer, sans pensée aucune, comme la guerre nous l'a signifié. L'humanité a maintenant un mouvement extrêmement profond, on pourrait dire organique. Elle cherche le remède, elle cherche l'arme, et elle la trouve, c'est la pensée véritable.

« N'est pas révolutionnaire qui veut. Un Valéry me paraît bien plus redoutable pour les puissances aveugles que bon nombre de socialistes et même de communistes poussant ensemble.

— *N'y aurait-il pas une opposition entre les idées que vous venez d'exprimer et l'esprit cartésien dont on dit qu'il est fait de clarté, de transparence et presque sans aucun mélange avec la nature, enfin purifié des émotions et des passions ?*

— Il y a rapport, mais il n'y a pas opposition. Il

existe un Descartes à bon marché qui n'est pas Descartes. Récemment, j'ai saisi l'occasion d'écrire sur Descartes, non pas avec l'intention d'éclairer tel ou tel point de détail, mais, j'ose dire, pour ramener Descartes à la vie comme Ulysse fait pour les ombres. Ulysse leur donne du sang à boire. J'ai voulu donner un peu de sang à boire à Descartes, de façon qu'il puisse parler comme un homme parle.

« J'ai cherché à retrouver dans la doctrine de Descartes le mouvement de la vie, l'accord de l'inférieur avec le supérieur, le salut de Descartes, ou bien, pour dire autrement, la poésie propre à Descartes, et je pense y avoir réussi autant que je m'en jugeai capable.

« J'ai voulu recomposer une seule trajectoire qui aille depuis Descartes priant et disant son chapelet jusqu'à Descartes métaphysicien. Toutes les pensées doivent être selon cette trajectoire ou bien elles ne sont rien. Je pense qu'il faut ainsi, toutes les fois qu'on le peut, ressusciter les morts par une pieuse *imitation*.

« Cette méthode m'est naturelle, et je l'ai suivie en toutes mes réflexions. J'ai toujours réfléchi par évocation des morts, par exemple en me rendant Platon présent tant que j'ai pu. Platon en chair et en os ; que me dit-il ? Platon dit beaucoup. Aristote est plus lointain et plus sévère. Descartes est comme un ami. Auguste Comte m'a parlé aussi beaucoup et de très près. Je crois avoir saisi et imité son mouvement.

« Il y en a un autre, du même temps, que j'ai cherché souvent à évoquer, c'est Hegel. Quelquefois j'ai reçu ses paroles telles qu'il les a dites, d'autres fois il redevient une ombre. C'est ainsi que j'ai toujours réfléchi.

— *Ne pourriez-vous, lui dis-je alors, expliquer en quelques mots pourquoi Hegel n'a pas toujours voulu paraître, et vous parler comme un homme parle à un autre ?*

— Oui, me répond Alain, je sais pourquoi. C'est que j'ai appris juste assez d'allemand pour vérifier une traduction, non pas assez pour saisir toujours le mouvement poétique qui me porterait d'un terme à l'autre. Un grand hegélien, le célèbre Lucien Herr, m'avait averti là-dessus, en m'expliquant autant qu'il pouvait pourquoi il avait jeté au feu une traduction qu'il avait essayée de la *Phénoménologie*. Et cette remarque, comme vous voyez, me ramène à ce que je disais, que L'EXPRESSION ET L'IDÉE NE SONT POINT DU TOUT SÉPARABLES. Proudhon pensait faire une grande objection à un philosophe en lui reprochant son mauvais style. Dans le fond je n'objecterais pas autre chose à tel ou tel ; ainsi les polémiques seraient bientôt injurieuses ; et c'est pourquoi je m'en garde.

« Ceux qui m'ont entendu et qui me lisent peuvent témoigner que je n'ai jamais rien prouvé, et que je n'ai jamais fait autre chose que mettre des idées debout tant que j'ai pu, jugeant toujours de l'idée d'après la forme, et comptant pour rien cette raison en mauvais français que l'on vend aux *Nouvelles Galeries de l'Intelligence*.

« Cette méthode est en opposition directe et presque violente avec les méthodes de nos philosophies officielles, mais comme ma manière de réfléchir exclut naturellement, comme je disais, toute espèce de polémique, cette opposition est muette ; elle n'en existe pas moins.

« Il y a deux pensées, la pensée collective, académique, et la pensée solitaire ; mais naturellement quand je dis qu'il y en a deux, j'entends qu'il n'y en a qu'une.

« J'aimerais à citer des solitaires comme Romain Rolland, Suarès, Benda, qui sont très différents, qui sont peut-être ennemis les uns des autres, mais qui représentent la pensée, c'est-à-dire une communauté par l'intérieur.

« Si on regardait bien, on y découvrirait (en Péguy c'était la même chose) ce mouvement de bas en haut qui fait idée de la vie même.

« L'idée n'est pas nécessairement rare, nouvelle, inconnue jusque-là, mais elle est neuve en un autre sens, elle vit.

« J'ai beaucoup de foi dans les solitaires qui changent le monde par le dessous. Quand on commence à s'en apercevoir, il y a longtemps que c'est fait. Descartes est le type de ces créateurs et je soupçonne qu'il est plus lu qu'on ne croit.

« *Le Discours de la méthode* vient d'être réédité plusieurs fois dans un temps assez court et cela est un signe. Prochainement va sortir une édition des *Passions de l'âme* de Descartes pour laquelle j'ai écrit aussi une préface, mais qui ne prétend pas, celle-là, embrasser d'un seul mouvement toute la philosophie de Descartes. C'est simplement une préparation à la lecture du célèbre traité. Le lecteur trouve d'abord des apparences qui le détournent ; il fallait lui donner courage, et c'est ce que j'ai voulu faire.

« Cet ouvrage de Descartes, si difficile à trouver dans une édition lisible, est certainement de toutes ses œuvres celle qui touchera le plus profondément le lecteur cultivé de ce temps-ci.

— *J'aurais bien voulu aussi que vous me parliez un peu de la* Visite au Musicien, *œuvre de transition, semble-t-il, au point de vue de la composition, entre vos essais et votre roman ?*

— Il est vrai que dans cette œuvre, écrite aussitôt après la guerre, et dans la joie d'avoir retrouvé la musique, j'ai vu des personnages presque entièrement imaginaires prendre forme et même vie, mais ils en sont restés à moitié chemin, un pied sur le sol, parce que le plaisir d'analyser, d'appliquer à des exemples une vue théorique du *Système des Beaux-Arts* m'a fait

sacrifier un peu le côté vivant et pittoresque du récit. Enfin, les œuvres dont il s'agissait, c'est-à-dire les dix sonates de Beethoven pour piano et violon, ont vaincu les personnages. J'ai voulu faire pour la musique ce que nous disions tout à l'heure pour la poésie, mais je dois dire que pour la musique cela m'est beaucoup plus facile que pour tout autre art, vraisemblablement par une affinité entre cet art et ma propre nature. Mais cette aptitude n'a pas été assez tôt cultivée ; elle se traduit en littérature.

« Quant à mon roman, comme vous dites, il appartient lui aussi, au monde des possibles, il change tous les jours. Les exigences du métier me détournent de commencer à l'écrire et, d'ailleurs, je suis persuadé qu'il faut en écrire d'abord vingt avant de savoir si l'on est capable d'en écrire un. Vous voyez que je m'y mets un peu tard.

— *Permettez-moi de revenir à ce que nous disions des grands auteurs de philosophie et de vous demander quelle relation il y a entre ces considérations élevées, inactuelles, et votre action politique dont on a beaucoup parlé tous ces temps-ci ?*

— Cette relation est absolument naturelle. Ma passion c'est la politique en ce sens que je ne supporte pas la tyrannie, et ce qui m'a fait écrire, c'est cette passion politique.

« Mes premiers essais philosophiques étaient aussi habiles que d'autres, mais abstraits, froids, mécaniques.

« Je suis devenu écrivain le jour où je me suis vu, par la pauvreté des comités radicaux, dans la nécessité d'écrire, en grande partie, un journal à moi tout seul. Cela se passait dans une ville maritime de l'Ouest. J'ai souvenir d'un tableau d'une fête populaire, qui m'a donné le pressentiment de l'art d'écrire. J'ai même fait des incendies, j'ai fait de tout dans le journal, excepté

le feuilleton ! Je crois que si, un jour, le feuilleton avait manqué, je serais devenu romancier !

« J'ai retrouvé là, contre toute attente, les conditions de la pensée véritable, c'est-à-dire, premièrement une émotion, une indignation, une révolte (c'est mon état ordinaire) ; il a fallu s'élever de cet état violent à des pensées. Autrement tout était perdu. Le citoyen ne peut se sauver que par la pensée.

« D'un côté, il y avait la masse des littérateurs devant le râtelier d'or, et, de l'autre, un peuple inculte. Il fallait joindre ensemble le sentiment populaire et la plus haute philosophie. Je ne dis pas que je l'ai fait, personne ne peut faire cela ; mais dès mes premiers essais de pamphlétaire, j'ai tout compris, et je n'ai pas cessé d'être récompensé de cette pensée humaine. Encore maintenant c'est un petit journal bien peu lu, mais libre, qui est de toutes mes œuvres la préférée. Je n'irai point à la mangeoire d'or.

« C'est aussi dans ce sentiment de reconnaissance que je signerai toujours mes productions les plus élaborées, de mon nom de pamphlétaire, qui est Alain. »

18 *février* 1928.

EDOUARD HERRIOT

Je n'avais jamais vu M. Edouard Herriot, et je me demandais avec curiosité si l'image — un peu simplifiée, naturellement — que les caricaturistes ont imprimée en nous du célèbre homme d'Etat se trouverait confirmée ou renversée par ma propre vision.

Je dois avouer qu'elle a été confirmée pendant cinq minutes, puis renversée durant tout le reste de l'entretien.

C'est que je n'ai pas vu un Edouard Herriot, mais deux : *le premier* était un homme politique, un peu soucieux, fatigué d'une longue journée de travail et à qui, passé sept heures du soir, un huissier impitoyable rappelait qu'il était attendu par deux actrices d'un théâtre subventionné, un vieux monsieur tenace, et trois étudiants républicains pleins de pétulance ; *le second*, que s'efforcera de vous présenter la suite de cet entretien, est le lettré, l'écrivain, le profond érudit.

Ce jour-là, notre ministre de l'Instruction publique a dû parler à la Chambre ou je ne sais devant quelle commission et il arrive avec un léger retard, dont il s'excuse gentiment.

Comme je sais son temps précieux, j'ouvre le feu immédiatement en lui parlant des derniers écrits poli-

tiques qui viennent de paraître et tout d'abord de *la République des Professeurs*, de notre collaborateur et ami Albert Thibaudet.

— *Vous savez*, lui dis-je, *que Thibaudet a écrit que « la plate-forme normale du parti radical est une plate-forme spirituelle, ou qui intéresse le spirituel ».*

« Il ajoute que « l'impôt sur le revenu et la séparation ont été au XX^e^ *siècle (en dehors des questions particulières posées par l'affaire Dreyfus) les deux seules plates-formes du parti radical et radical-socialiste. Le parti radical, toujours menacé sur sa gauche, ne peut vivre aujourd'hui qu'avec une nouvelle plate-forme qu'il lui faut trouver, et qui est précisément, au sens large, l'école unique. L'école unique, entendue avec toutes ses conséquences, fournira une plate-forme spirituelle qui rappellera la séparation. »*

« Voilà, quelques mois avant les élections, une éclatante affirmation posée par un écrivain politique qui n'est pas un homme politique. La netteté de cette déclaration ne permet aucune équivoque.

« Aussi m'a-t-il semblé intéressant de demander au chef du parti dont la tactique prochaine était délimitée de façon si ferme, ce qu'il pensait d'une telle affirmation. »

M. Herriot n'hésite pas une seconde. Il me répond en souriant :

— Le parti radical ne peut manquer évidemment d'affirmer sa doctrine en défendant l'école unique. Pour moi, je crois que la République ne sera définitivement fondée que lorsqu'on aura créé l'école unique. Il est étrange de constater qu'après la fin du premier quart du XX^e^ siècle, notre enseignement national n'est encore fait que de pièces et de morceaux et ne traduit pas les grandes idées synthétiques du temps révolutionnaire. Sans doute, il y a eu des progrès. C'est ainsi qu'aujourd'hui tous les ordres d'enseignement sont ici

rassemblés et qu'il n'y a plus de sous-secrétaire d'Etat de l'Enseignement technique.

« Mais moi, qui ne crois pas aux classes, je suis bien obligé de constater qu'en 1928 un homme du peuple a encore le droit de dire qu'il y a des enseignements de classe dans ce pays.

« La classe populaire et la classe bourgeoise ou, si vous préférez l'appeler ainsi, la classe moyenne, s'avancent vers la culture sur deux voies qui ne sont que parallèles. Pour la première, il y a l'enseignement primaire, l'enseignement technique et l'enseignement primaire supérieur, tandis que, pour les enfants qui peuvent supporter les frais d'études, l'enseignement constitue un tout puisqu'ils font leurs classes primaires dans les lycées mêmes.

« Certes, il a été fait beaucoup déjà pour faciliter à tous l'accès à l'enseignement secondaire et, par lui, à l'enseignement supérieur, mais on n'a jamais ouvert que des portes latérales.

« Notre système universitaire est composé d'une série de couches sédimentaires : il faut coordonner tout cela.

« Mon idée n'est pas une idée démagogique, mais une idée de justice. Je veux hiérarchiser ce qui n'a été, jusqu'à présent, que juxtaposé. J'ai d'ailleurs trouvé un grand appui chez des républicains modérés comme M. Chéron, par exemple, et M. Raoul Péret.

« Dans le nouveau projet, la notion de ressources des familles ne joue plus le rôle essentiel ; ce que nous voulons, c'est avoir des enfants qui entrent dans nos établissements, parce qu'ils sont doués et que tous ceux qui sont doués puissent s'élever sans faveur, sans démarches, sans bourses, mais par le jeu normal du système et des institutions, jusqu'à la plus haute culture.

« On m'a prêté nombre de paroles historiques que je n'ai naturellement jamais prononcées.

« La plus sotte peut-être me fut attribuée par M. Pari-

got, du *Temps*, ce maître de conférences imaginaire, qui écrivit un jour que j'avais dit dans un discours à Lyon que « tous les enfants des riches étaient des imbéciles, tous les enfants des pauvres, des êtres intelligents. »

A une question de moi, M. Herriot répond :

— Non, notre projet de l'école unique n'interdit pas l'enseignement libre. J'accepte d'ailleurs personnellement la liberté de l'enseignement. Il sera, par conséquent, toujours loisible à ceux qui auront des enfants peu intelligents de les condamner, à leurs frais, à d'illusoires études, dans des collèges libres...

M. Herriot se lève, prend une cafetière sur la commode voisine et se verse une tasse de café froid qu'il vide d'un trait, puis il fait le geste que, confiant dans la légende, j'attends depuis le début de notre entretien : il saisit délicatement l'une des six pipes qui, tuyaux mêlés, attendent sur son bureau à côté d'un paquet de tabac gris à peine entamé.

Au moment de l'allumer, il est pris d'une quinte de toux :

— Fumez-vous la pipe ? Mauvaise habitude ; il ne faut pas fumer la pipe. Voyez, cela fait tousser !

La pipe allumée, nous commençons à parler littérature.

Le livre de Julien Benda, *la Trahison des clercs*, forme la transition toute naturelle qui nous amène de la politique à la littérature...

— Benda, que j'ai encore vu ces jours-ci, me dit-il, est un spinoziste persévérant. Il est certain que le culte de l'intelligence n'a pas autant de croyants aujourd'hui qu'au XVIII^e^ siècle.

J'essaie d'insinuer qu'au lieu de parler du « culte de l'intelligence » il serait peut-être plus exact de dire « l'intellectualisme tel que M. Benda le comprend ». Certaines querelles, en effet, nous semblent aujourd'hui bien désuètes, et, par ce que notre émi-

nent interlocuteur appelle « la très brillante tentative de M. Bergson », par l'influence considérable d'un Maurice Blondel, par les livres substantiels de Jacques Chevalier sur *Pascal*, *Descartes* et *Bergson*, par cette œuvre magistrale, si riche en virtualités puissantes, *la Pensée concrète* d'Albert Spaïër, par les travaux de Jean Baruzi, de J. Segond, de Paliard et d'Edouard Le Roy, entre autres, il s'avère nettement que l'intellectualisme qu'on pourrait désigner par l'appellation *d'intellectualisme des idées claires* est — définitivement ou provisoirement — vaincu.

Vaincu par un intellectualisme moins esclave de la scolastique, moins docile aux antiques catégories, plus soumis au réel, au réel total, donnant à l'intelligence sa place, toute sa noble place, mais délimitant avec autant de justice la place de l'intuition et du corps même dans la poursuite et la découverte de la connaissance.

La discussion intéresse vivement M. Edouard Herriot et je sens que nous la reprendrons un jour prochain mais, pour le moment, je ne veux que le pousser dans le plus grand nombre de directions possible...

— D'ailleurs, lui dis-je, les intellectualistes purs ne manquent pas. Xavier Léon vient d'achever de publier *Fichte et son temps* et Charles Andler va nous livrer enfin les derniers volumes de cette œuvre monumentale *Nietzsche, sa vie et sa pensée* qui honore l'érudition et la pensée françaises.

« Et ce n'est pas vous qui mettrez en doute l'intellectualisme de M. Émile Meyerson ! »

M. Herriot sourit :

— Vous savez que j'aime beaucoup *Identité et Réalité*. Vous pourriez aussi me citer Paul Valéry qu'avec Proust et André Gide, je considère comme le plus grand écrivain d'aujourd'hui. Paul Valéry est dans la grande lignée cartésienne. Son étude intitulée *Au sujet*

d'Adonis qui se trouve dans *Variété* est avec *l'Essai sur Stendhal* et *la Lettre de Mme Emilie Teste* ce qui m'a retenu le plus dans son œuvre. J'ai souvent médité ces pages.

— *Vous semblez préférer le prosateur au poète ?*

— Peut-être... Cet essai sur La Fontaine *Au sujet d'Adonis* me cause un ravissement.

— *Tout professeur de lettres ayant à entretenir ses élèves de La Fontaine devrait lire et commenter cette étude.*

— Je le crois. Il y a là des pages admirables d'esthétique, d'histoire et de biographie littéraires ; l'essai se termine par une explication de textes, vrai morceau d'analyse littéraire, d'ailleurs tout à fait poétique.

« La syntaxe est riche et harmonieuse. La pensée, d'une sûreté et d'une complexité extrêmement séduisantes.

« Vous vous souvenez de la page, belle entre toutes : « Cent figures d'argile si parfaites qu'on les ait pé-« tries... »

Et le passage où, en « profond sceptique » qu'il est, il semble aimer les règles multiples et rigides de la prosodie régulière, de la « poésie savante », à cause de ce qu'elle suppose « une liberté extraordinaire à « l'égard de l'ensemble de nos idées et de nos sensations ».

« Cette « liberté extraordinaire » ne me semble pas éloignée de signifier *mépris !*

« J'ai beaucoup aimé aussi le discours qu'il prononça le 20 novembre 1927 à l'occasion de l'inauguration du monument élevé à la mémoire d'Emile Verhaeren. Incidemment, sur la France, sur sa variété de climats, sur la séduction que, seule aujourd'hui, notre nation exerce sur tant d'écrivains de races très diverses « que le trésor « de nos lettres fascine et attire à soi », il eut des accents inimitables...

— *Vous avez nommé Gide? Quel ouvrage de lui préférez-vous?*

— Ainsi que *l'Immoraliste* et *la Porte étroite*, je tiens *Isabelle* pour un chef-d'œuvre. Son recueil *Incidences* nous donne de quoi longuement réfléchir ; vous trouverez naturel que son étude sur l'avenir de l'Europe m'ait retenu. Il y a là une analyse, selon moi, très profonde, du malaise européen. Je crois me rappeler une formule de lui que j'accepte et qui correspond à ma conviction : « Le véritable esprit européen s'oppose à « l'infatuation isolante du nationalisme ; il s'oppose « également à cette dépersonnalisation que voudrait « l'internationalisme ». Je tiens aussi les *Nourritures Terrestres* pour un livre précieux.

— *Et Proust?*

— Proust joue dans notre histoire contemporaine le rôle que Balzac a joué dans l'histoire précédente. Je ne vous cacherai pas qu'un amoureux du XVIII[e] siècle, un fanatique de Voltaire comme moi se perd quelquefois dans les sinuosités de cette pensée et de cette phrase, mais cela ne suffit pas à me voiler sa grandeur.

— *Jacques de Lacretelle, dans les* Lettres espagnoles, *a une page sur Proust, qu'il a bien connu, qui vous ravira. Je peux vous la citer de mémoire, tant elle m'a semblé suggestive :* « Je n'ai jamais connu, écrit-« il, un esprit qui souffrît d'une curiosité pareille à la « sienne. Elle se dirigeait spécialement sur le défaut de « l'être, sur cet endroit où le trait va de travers ou se « brise. Quand on lui rapportait un lapsus commis par « telle personne du commun ou une énormité proférée « par une grande dame, on était sûr de le régaler. Ces « petits signes le servaient beaucoup dans la composi-« tion de ses personnages. Remarquez que, bien sou-« vent, tout le caractère de ces personnages naît et se « développe autour d'un tic ou même d'un simple « manquement. Il recomposait l'être humain comme

« l'érudit devine une inscription secrète, par la répéti-« tion des signes et les syncopes ».

— C'est d'une observation très fine. D'ailleurs, Jacques de Lacretelle n'a pas attendu les *Lettres espagnoles* pour se révéler l'un des écrivains les mieux doués de sa génération. *Silbermann* et *la Bonifas* sont de beaux livres.

« Mais puisqu'il est dans l'ordre que vous m'interrogiez, prenons les devants.

« Parmi les jeunes, se place au tout premier rang Joseph Delteil, avec sa *Jeanne d'Arc*...

— Et les *Poilus* ?

— Je préfère *Jeanne d'Arc*.

« Montherlant, avec son *Chant funèbre pour les morts de Verdun* et ce beau roman des *Bestiaires*, si mâle d'accent et tout tendu par une ardente passion, l'amour des taureaux, l'amour de l'Espagne et l'amour de l'amour, emporte l'admiration ; Chamson, avec les *Hommes de la Route ;* Pierre Mac Orlan, si direct, si pittoresque ; Carco, ce garçon si vivant ; André Salmon, que je ne connais pas personnellement, mais qui m'intéresse beaucoup ; Morand, Giraudoux, Henri Pourrat, dont le *Gaspard des Montagnes* est un livre magnifique ! Jolinon, avec *le Meunier contre la ville*, et toutes ses histoires corpusculiennes, d'une langue si drue, si chaude, si savoureuse ; Roupnel, avec *Nono*...

« Au reste, une telle énumération est bien injurieuse pour des talents si divers.

— *Mais quand trouvez-vous le temps de tout lire ? dis-je, interrompant maladroitement cette énumération.*

— D'abord, chaque semaine, je passe deux nuits dans le train.

« On mourrait si on ne lisait pas.

« JAMAIS JE N'AI SI BIEN COMPRIS CE QUE C'EST QU'UN LIVRE QUE DEPUIS QUE JE SUIS DANS LA POLITIQUE.

« C'est la plus rafraîchissante des évasions.

« Je ne vous ai pas nommé tout à l'heure Georges Duhamel. J'ai beaucoup d'affection pour sa personne et sa pensée. Le *Voyage à Moscou*, que vous avez publié, est, avec *Seule en Russie* de Mme Andrée Viollis, le témoignage le plus vrai sur la Russie des Soviets. *La Pierre d'Horeb*, par sa sincérité et sa force simple, est peut-être celui des romans de Duhamel que je préfère.

— *Le dernier*, la Nuit d'orage, *est celui qui me retiendrait le plus. Il s'ouvre par un prélude tout rempli d'émotion et de poésie. C'est la nuit. L'écrivain, qui ne peut arriver à s'endormir, s'est levé. Accoudé à la fenêtre ouverte, il songe à tous les personnages qu'il a créés. Tous ceux qui attendent encore vie, celui-là même qui, dans quelques instants, lui mettra le porte-plume aux doigts, viennent l'entretenir.*

« La Nuit d'orage *n'est pas un roman à thèse. Si cependant on en voulait tirer un enseignement, une conclusion, celle qui, je crois, s'imposerait, c'est qu'il reste toujours en nous une frange d'irrationnel, que la superstition ne meurt jamais complètement, même dans les âmes qui paraissent les plus libérées.*

— Je ne l'ai pas encore lu.

— *Parlez-moi donc aussi de votre complice en érudition, M. Valery Larbaud...*

« *Il me disait, l'autre jour, que vous aviez découvert un inédit du grand poète de la Renaissance lyonnaise, Maurice Scève...*

— Pas un inédit proprement dit, mais le seul exemplaire que l'on connaisse du *Livre d'amour ou Petit Gage d'amitié*. Scève y raconte l'histoire de *Délie*. Ainsi elle a existé certainement.

« Les notes de Larbaud sur Maurice Scève me sont allées au cœur : « De tous nos poètes méconnus, Scève est le plus injustement méconnu. »

« Si Heroet est un Verlaine, Scève est un Mallarmé.

« Il fait suite à toute l'école des pétrarquistes. On retrouve chez eux le raffinement non seulement de pensée mais de mots des strambottistes dont les plus célèbres furent Tebaldeo et Serafino.

« Scève est un pétrarquiste exaspéré, ce que les Italiens appelaient un *strambottiste*.

— *Larbaud pense aussi que le* Canzoniere *a servi de modèle à Scève pour l'arrangement typographique des dizains de* la Délie : *numérotés en chiffres romains et sans titres.*

« *Mais vous-même, quel travail préparez-vous sur l'École lyonnaise ?*

— Un gros travail, hélas ! mais ce n'est pas précisément sur l'École lyonnaise, c'est sur la Renaissance française telle qu'on la voit de Lyon.

« Actuellement, ce sont les Américains qui travaillent le plus sur ce sujet. Il vient de me parvenir, notamment, de l'université de Columbia, un bien beau travail sur l'action des Juifs dans la Renaissance.

— *Connaissez-vous le précieux essai de Renaudet,* Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie (1494-1517) ?

— Assurément. Je l'ai lu en prenant des notes. C'est un modèle de travail érudit ; cet auteur est la conscience même. Que n'a-t-il écrit toute une *vie d'Erasme ?*

« C'est de Lyon, et de Lyon seulement — je ne dis pas cela par chauvinisme local — qu'on peut prendre de la Renaissance une vue d'ensemble.

« Entre 1494 et 1550, Lyon est vraiment la capitale intellectuelle de la France.

« A partir du jour où les rois de France décident les guerres d'Italie, ils sont obligés de placer à Lyon le centre de gravité de leur politique. »

Ici, je dois noter différentes choses : tout d'abord, M. Herriot bourre une nouvelle pipe ; il sort de sa poche des lorgnons d'écaille qu'il mettra souvent ; sa physio-

nomie qui semblait très fatiguée au début de l'entrevue, devient subitement reposée et souriante...

M. Herriot a trouvé son *évasion*. Malheureusement ce passage de l'entretien m'intéressa si vivement que j'en oubliai de prendre des notes et c'est tant bien que mal que je vais essayer d'en reconstituer quelques bribes :

— En 1494, la question d'Orient se pose une fois de plus et Charles VIII décide de faire des expéditions en Italie. Louis XII, François 1er, Henri II sont obligés de céder à cette nécessité.

« Ce n'est qu'à partir de 1550 que la politique change.

« Lyon était alors une ville marchande internationale qui avait la chance de ne posséder aucune espèce d'institution féodale. Elle n'avait non plus ni Parlement ni Université.

« Italiens et Allemands séjournaient là comme chez eux.

Parmi les écrivains, Lyon abritera Marot, Rabelais, Héroet, Bonaventure des Périers, Etienne Dolet, sans parler de cette femme incomparable que fut Marguerite de Navarre.

« Machiavel fut, plusieurs années, ambassadeur de Florence à Lyon.

« Erasme était l'intime ami du prieur du monastère de l'île Barbe et il fit à Lyon de fréquents séjours.

« Pour moi, ERASME EST UN HOMME PLUS GRAND QUE VOLTAIRE, et ce n'est pas un mince éloge. Si une réaction ne s'était pas produite, l'action des idées d'Erasme aurait, dès ce moment-là, transformé toutes les méthodes d'éducation.

« Du reste, vers 1530, on fit à Lyon de curieuses expériences pédagogiques.

« Les échevins de la ville fondèrent le collège de la Trinité sur un programme tellement nouveau que la religion en était exclue.

« Vers 1560, les jésuites le reprirent.

« C'est aujourd'hui le lycée Ampère où j'ai enseigné.

« En bref, il y avait, en ce moment-là, entre les intelligences d'élite, une véritable Société des Nations.

« Erasme était un grand Européen. Il entretenait une correspondance internationale, si j'ose dire...

« Il y avait aussi l'Anglais Thomas More, l'Espagnol Michel Servet, l'Allemand Luther...

« Ah ! c'étaient des clercs qui ne trahissaient pas !

« Ces gens-là étaient plus libérés d'esprit que nous ».

M. Herriot rit de bon cœur :

— Au regard de ces hommes-là, nous sommes des sauvages barbouillés en hommes civilisés.

« Quand on s'occupe de la Renaissance, on ne peut plus s'intéresser autant à la Révolution française. Elle apparaît comme un incident de frontière.

« *Si la Renaissance avait réussi, nous aurions gagné des siècles pour la culture libre de l'esprit.*

« Ah ! ce n'est pas une sèche monographie que je voudrais écrire. Je voudrais apporter une véritable collaboration à l'Histoire des idées.

« J'ai déjà plus de sept cents pages d'écrites. Hélas ! pourrai-je, quelque jour, achever ce travail !

« Dans la Renaissance, je trouve la source de toutes mes idées.

— *Avez-vous d'autres travaux en cours ?*

— J'ai presque achevé une étude sur Beethoven.

« Tenez, il est là, mon petit Beethoven... »

Et tout heureux, M. Edouard Herriot, ministre de l'instruction publique, se lève.

Tout heureux de ne plus être pour quelques instants qu'un érudit ou un écrivain, il se dirige vers la commode providentielle.

A côté de la cafetière, se trouve une vieille serviette de professeur. Il la prend.

Il en sort le précieux manuscrit. Chaque chapitre repose dans une chemise de carton rouge.

Sur notre demande, M. Herriot nous en lit quelques-uns...

— J'ai voulu dans ce livre montrer le lien qui unit Beethoven à la pensée allemande de son temps et, aussi, l'influence exercée sur lui par les événements de l'histoire.

J'allais me retirer. M. Herriot, bibliophile, me retint un instant encore pour me faire admirer la magnifique édition que vient d'établir de son discours *A la Gloire de Rodin*, l'éditeur d'art Marcel Seheur, « le même à qui nous devons, me dit M. Édouard Herriot — l'entretien s'achevait ainsi par ce qui lui était le plus cher, l'École lyonnaise —, une belle édition des œuvres de Louise Labé... »

10 *mars* 1928.

MAURICE MAETERLINCK

A Nice, villa des Abeilles. — Maeterlinck chez George Meredith. — Les pèches Polydore Maeterlinck. — *La Princesse Maleine* et l'article de Mirbeau. — Villiers de l'Isle-Adam reçoit à la Brasserie des Culs-de-Bouteille. — Chez Mirbeau avec Jules Huret. — Petite réplique à M. Paul Souday. — L'épaulette du monstre ou la responsabilité de l'écrivain. — Bonjour, Kiki. — Un beau livre : *Axelle* de Pierre Benoit. — Hommage à M. Henri Bergson.

Je me trouvais à Nice l'un des derniers jours de mars. Le soleil était chaud et l'avenue des Baumettes monte longtemps. Il me sembla néanmoins qu'il était plus digne du sage, auquel j'allais rendre visite, d'accomplir à pied mon pèlerinage.

Je suis arrivé à la villa des Abeilles sur le coup de dix heures. C'est presque l'une des dernières demeures de la colline. De l'autre côté de la route, s'ouvre à pic la vallée, au fond de laquelle passe la voie ferrée, puis, à droite, parsemée de villas luxueuses ou modestes, s'élève une montagne d'oliviers, tandis que devant nous, barrant la route à l'horizon, jaillissent les neiges éternelles.

Tout semble fait pour donner l'illusion que la villa n'est pas habitée. L'herbe pousse dans les allées ombragées par les troènes et par les mimosas qui achèvent de perdre leurs dernières fleurs. Le portail est cadenassé d'une double chaîne ; la cloche que vous agitez

semble sonner dans le désert : personne ne répond à son insistant appel. C'est bien le silence chanté par le maître dans ses livres les plus fameux.

Enfin, un pacifique jardinier nous conduit par une allée à méandres jusqu'à la demeure de Maurice Maeterlinck. Elle ressemble à la fois à un couvent et à une maison arabe. Je devais savoir, quelques instants plus tard, qu'elle avait été successivement l'un et l'autre.

Je suis introduit dans un fumoir du rez-de-chaussée : un divan et quatre fauteuils de cuir fauve, une petite bibliothèque où je découvre toutes les traductions anglaises et allemandes des œuvres du maître de céans, une table sur laquelle voisinent quelques livres théosophiques, une grande boîte de « coronas », un étui à lunettes et, relié en toile bleu clair, *An experiment with time*, de J. W. Dunnes, auquel je me souviens que se réfère l'auteur de *la Vie de l'espace*. Il y a aussi *le Chemin de Rome*, d'André Thellier de Poncheville, chemin que Maeterlinck ne semble pas décidé à prendre. Ah ! j'oubliais !... des Guides Michelin, en nombre imposant...

J'ai à peine le temps de jeter un rapide coup d'œil que M. Maeterlinck, vêtu de clair et en chaussures de toile blanche, apparaît sur le seuil. Je suis retenu d'abord par la flamme de ses yeux bleus profonds qui, de temps en temps, au cours de notre entretien, vont pétiller de malicieuse jeunesse, mais qui, le reste du temps, rayonnent de bonté et d'indulgence. Les cheveux, très blancs et très fins, sont encore très fournis. J'ai devant moi un solide bourgeois de Gand, aux épaules athlétiques et taillé pour vivre cent ans.

Ce n'est pas le soleil de cette Côte d'Azur qu'il aime tant qui me démentira.

La Côte d'Azur, je me souviens qu'il l'a chantée dans une préface enthousiaste au livre de M. Pierre Borel. *Au gai royaume de l'azur*, ce Pierre Borel, providence

des écrivains et des journalistes de passage à Nice et à qui nous devons, ainsi qu'à notre ami Albéric Cahuet, la résurrection de Marie Bashkirtseff et la révélation de curieux documents sur *le Destin tragique de Guy de Maupassant*. La veille, à l'Artistique, le cercle le plus élégant de Nice, n'avais-je pas d'ailleurs assisté, en compagnie du romancier et esthéticien Georges Isarlov, l'auteur de *l'Annonciation*, à une conférence de Borel sur Maupassant où l'on m'avait désigné dans le public des héros, des amis, de très proches parents de Maupassant.

— Où voulez-vous, me dit Maeterlinck en me tendant la main, que nous nous installions ? Dans ce fumoir ? ou, si le soleil ne vous fait pas peur, sur la terrasse ?

J'avoue mes préférences pour la terrasse ensoleillée. Nous nous y rendons. Je dis alors à mon hôte combien je suis heureux de le rencontrer et comme depuis longtemps il aurait dû prendre place dans ma galerie.

Maeterlinck qui, dans sa thébaïde, n'ignore rien de la vie littéraire, nous félicite du succès croissant des *Nouvelles Littéraires* qui, d'organe littéraire national tend, par la force des choses, à devenir l'organe international de la pensée et des lettres. De là, il fait allusion à mes nombreuses visites aux écrivains étrangers, puis s'attarde tout particulièrement sur mon séjour à « Max Gate », près de Dorchester, chez le grand Thomas Hardy.

— Pour moi, me dit-il, je ne suis jamais allé à « Max Gate » mais, quelques années avant la guerre, j'ai rendu visite à George Meredith à « Box Hill ».

« Avec Villiers de l'Isle-Adam, c'est Meredith qui m'a donné le plus l'impression du génie. Il était pourtant sourd comme un pot et n'entendait rien de ce qu'on lui disait, mais il parlait merveilleusement le français et il parlait toujours. Il m'a dit sur la poésie des choses inoubliables. Je me souviens que le succès de *Cyrano*,

qui triomphait alors dans sa première nouveauté, l'irritait au delà de toute expression : « Ah ! où en est la France, me dit-il, elle acclame cela, comment peut-elle acclamer cela ? »

— *Quels livres de Meredith préférez-vous, l'*Egoïste ?

Maeterlinck sourit :

— Eh ! l'*Egoïste*, c'est un peu dur, je préfère peut-être *Shapgat rasé* et surtout les *Comédiens tragiques*. Ce dernier livre est en somme une biographie romancée avant la lettre.

— *Aimez-vous les biographies romancées ?*

— Pas trop, je trouve que c'est un genre un peu bâtard. On ne sait jamais où commence l'histoire et où finit le roman, mais je dois reconnaître que, ces dernières années, nous avons eu dans le genre quelques réussites fameuses. C'est probablement à Maurois que nous devons tout ce flot de vies romancées. André Maurois a bien du talent et sa *Vie de Disraëli* est un fort beau livre. Sans doute est-ce à cause de son talent et de son succès qu'on l'a si violemment attaqué ces temps-ci. Bah ! ces attaques sont faciles ! L'essentiel pour l'écrivain est de ne point s'en émouvoir. Ah ! si vous croyez que je me soucie de rectifier toutes les inexactitudes que l'on produit sur mon compte ! N'a-t-on pas dit récemment — et je crois que c'est à vous-même que l'on fit cette confidence — que je venais d'acheter un château en Touraine ? L'*Illustration* en publia la photographie. Eh bien ! c'est absolument faux. Ce château existe bien, mais il appartient à mon beau-père !

J'interromps :

— *Je voudrais que vous me parliez de votre première grande joie d'écrivain.*

Je fais allusion au fameux article d'Octave Mirbeau dans le Figaro *du 24 août* 1890 : « *Je ne sais rien de M. Maurice Maeterlinck. Je ne sais d'où il est et comment il est. S'il est vieux ou jeune, riche ou pauvre,*

je ne le sais, je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu que lui, et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre, non pas un chef-d'œuvre étiqueté chef-d'œuvre à l'avance, comme en publient tous les jours nos jeunes maîtres, chantés sur tous les tons de la puissante lyre — ou plutôt de la glapissante flûte contemporaine ; mais un admirable, pur et éternel chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre qui suffit à immortaliser un nom et à faire bénir ce nom par tous les affamés du beau et du grand ; un chef-d'œuvre comme les artistes honnêtes et tourmentés, parfois, aux heures d'enthousiasme, ont rêvé d'en écrire un, et comme ils n'en ont écrit aucun jusqu'ici. Enfin, M. Maurice Maeterlinck nous a donné l'œuvre la plus géniale de ce temps et aussi la plus extraordinaire et la plus naïve aussi, comparable — et, oserai-je le dire ? — supérieure en beauté à ce qu'il y a de plus beau dans Shakespeare. Cette œuvre s'appelle LA PRINCESSE MALEINE. *Existe-t-il dans le monde vingt personnes qui la connaissent ? J'en doute.* »

« *Est-ce que vous étiez alors à Paris ? Avez-vous vu Mirbeau aussitôt après ?*

— Non, j'habitais Oostacker, qui veut dire *champ oriental*, près de Gand, chez mon père qui était un rentier passionné d'horticulture. Il y a même une variété de pommes et de pêches qui s'appelle de son nom, *Polydore Maeterlinck*. Mais peut-être aurez-vous de la peine à la retrouver aujourd'hui sur les catalogues, car les variétés se transforment vite. Mon père possédait une bibliothèque très importante, mais où vous auriez difficilement trouvé d'autres livres que des livres d'horticulture.

« Il n'a jamais lu un livre de moi, cela l'embêtait trop !

« Un jour, à midi, nous étions à table quand le facteur arrive, apportant une lettre d'un parent qui habitait Bruxelles. Il avait découpé l'article du *Figaro* et

nous l'envoyait. Il y eut un moment de stupeur dans la famille. Mon père dit : « On doit se ficher de mon fils ! ». A Gand, qui était alors une ville beaucoup moins lettrée qu'aujourd'hui, on eut le même sentiment, puis on se dit : « Attendons la réaction, il y aura sûrement « un démenti, c'est une farce que l'on a jouée au petit « Maeterlinck ! »

« Seul, je savais bien que ce n'était pas une farce et qu'il n'y aurait pas de démenti, parce que je connaissais déjà la fougue enthousiaste et généreuse de Mirbeau. Ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire, c'est que je n'avais même pas envoyé le livre à Mirbeau. C'est Mallarmé qui lui avait communiqué son propre exemplaire.

« On se rua chez les libraires où l'on ne trouva rien. Songez donc, le livre avait été tiré à quarante-cinq exemplaires sur les presses d'un ami, et l'on n'avait pas gardé la composition ; pour une raison bien simple, cet ami disposait de si peu de caractères que lorsqu'on avait composé quelques pages, on devait les tirer aussitôt pour distribuer à nouveau les caractères. Je me souviens que c'est moi qui tournais la roue. Le livre fut ensuite repris par Lacomblez.

— *Mais est-ce que vous aviez déjà résidé à Paris auparavant ?*

— Oui ; j'y avais passé sept mois en 1886, en compagnie du poète Grégoire Le Roy. Nous habitions au 22 de la rue de Seine et, chaque soir, nous traversions Paris comme pour un pèlerinage. Nous nous rendions tout au bout de la rue Drouot, à la Brasserie des Culs-de-Bouteille, où Villiers de l'Isle-Adam tenait ses assises. Nous l'écoutions chaque soir avec émerveillement. Nous étions jeunes et peu munis de pécune mais comme Villiers était encore plus pauvre que nous, nous étions heureux et honorés de nous cotiser pour lui offrir des bocks. Il essayait ses contes sur nous avant de les écrire

et ils étaient souvent plus beaux parlés qu'écrits.

« Villiers se dépensait avec une prodigalité inouïe. Sa voix, qui était toujours chuchotante, dégageait une grande émotion. Ah, ce fut un grand génie et pour qui la destinée fut bien cruelle !

« Songez qu'il a écrit une partie de l'*Eve future* couché à plat ventre dans sa chambre, parce qu'il ne lui restait plus aucun meuble.

« Mais un jour, il arriva au café remis à neuf des pieds à la tête : son éditeur venait de lui verser cinq cents francs d'avance, justement sur l'*Eve future*, et notre pauvre grand homme croyait qu'il n'en verrait jamais la fin...

« Les *Contes cruels* n'en demeurent pas moins l'un des livres les plus curieux de cette époque si riche.

« Il y a dans *Akédysséril* des phrases d'une sonorité qui peut nous paraître aujourd'hui un peu ampoulée, mais qui ont cependant la beauté des plus belles pages de Chateaubriand.

— *Après l'article de Mirbeau et le succès de* la Princesse Maleine, *êtes-vous resté longtemps encore en Belgique ?*

— J'ai dû y rester deux ou trois ans parce que, avant d'aller à Paris, j'avais fait mon droit, et que mes parents n'avaient consenti à ce séjour de sept mois dont je viens de vous entretenir que sur ma promesse d'en profiter pour assister aux grandes audiences et me perfectionner ainsi, par l'audition des maîtres, dans l'art oratoire. Naturellement, je n'en avais rien fait, et j'avais écouté plus volontiers les maîtres de la plume que les maîtres du barreau. Mais, de retour à Gand, il fallut bien exercer. Pensez ! depuis des années, tous les membres de notre famille, tous les amis plus ou moins intimes gardaient toutes celles de leurs affaires litigieuses qui n'étaient pas trop urgentes pour le fils Maeterlinck quand il ouvrirait son cabinet. Aussi, à

peine installé, les affaires affluèrent-elles, à mon grand désespoir, car vous devinez combien les affaires des autres pouvaient m'intéresser, moi qui n'ai jamais réussi à m'occuper des miennes ! Syndic d'une faillite, tuteur de mineurs, j'en eus vite assez, et dès que ma littérature me rapporta un peu d'argent, je vins à Paris. Cet heureux changement se produisit vers la fin de 1896, quand parut *le Trésor des humbles.*

— *C'est la même année que vous avez publié* Aglavaine et Selysette. *Voudriez-vous expliquer comment vous avez passé de la forme dramatique à celle de l'essai philosophique ?*

— Mais le plus simplement du monde. Je n'ai même pas eu à passer d'une forme à l'autre : les deux existèrent vite parallèlement. Je considérais la pièce comme une manière indirecte d'exprimer la pensée. Alors je prenais la forme directe de l'essai...

— *Je n'ai pas lu sans surprise qu'un de vos biographes, M. Ad. Van Bever, considérait l'un des chapitres du* Trésor des humbles : le tragique quotidien, *comme la clé de voûte de votre œuvre, quelque chose, écrit-il, comme le commentaire définitif où devront puiser vos biographes futurs.*

— Je crois qu'il ne faut rien exagérer. Le *tragique quotidien* est, si vous voulez, le commentaire ou l'explication de mon œuvre théâtrale.

— Le Trésor des humbles *est peut-être de tous vos livres celui que je préfère. Dès cette époque, vous aviez compris que « le domaine de l'âme s'étend chaque jour davantage ». On a beaucoup écrit sur le silence, mais jamais mieux que dans ces pages aujourd'hui classiques qui ouvrent* le Trésor des humbles. *Avoir dit sur un sujet, si mince soit-il, des choses définitives suffit à un écrivain pour défier le temps. Et le silence n'est pas un mince sujet. Aussi, je ne vous cacherai pas que je ne suis pas venu vers vous comme vers un écrivain, fût-*

il de génie, mais avec cette émotion spéciale, d'une gravité toute religieuse, que l'on éprouve quand on gravit la colline au sommet de laquelle le sage a établi sa demeure. Henri de Régnier a écrit sur cette visite au sage l'un de ses plus beaux poèmes.

— Je suis peut-être un esprit religieux, mais je n'ai pas de foi religieuse positive. Je suis même excommunié à cause de mon livre *la Mort* et d'une excommunication majeure, s'il vous plaît, puisque tous mes livres présents et à venir, même ceux que je n'ai pas conçus, même ceux dont je n'ai trouvé encore ni l'idée ni le titre, sont à l'Index, *in odium auctoris*, comme ils disent, et qu'ainsi sont excommuniés les lecteurs de livres qui ne sont pas écrits !

M. Maeterlinck sourit :

— J'espérais qu'une condamnation de cette importance aurait eu quelque influence... sur la vente ; il n'en fut rien ! de sorte que vraiment je n'ai retiré de tout cela aucun avantage.

— *Plus on avance dans la lecture de votre œuvre et plus on a l'impression que vos sympathies vont plus volontiers au bouddhisme qu'au catholicisme ?*

— Parbleu, j'y vois la source de toutes les religions non pas tant dans le bouddhisme proprement dit que dans le brahmanisme, dont le bouddhisme n'est qu'une diminution. Il faut lire les *Védas*, c'est une chose magnifique. Voyez-vous, tout est Dieu, Dieu est tout, et il est inconnaissable parce qu'il est trop grand.

« Mais prenez une coupe de champagne, c'est encore le meilleur apéritif. »

***

La conversation reprend sur un mode plus familier.

— Quand je suis revenu à Paris, j'ai vu enfin Mirbeau.

« Il était installé dans une maison moderne, qui semblait en avance sur l'époque ; maison aux couleurs claires, vert pâle et bleu tendre.

« Mirbeau était encore fort jeune ; il avait l'air d'un officier de cavalerie, il était très élégant. Il était gentil et enthousiaste. Sa propriété se trouvait dans la banlieue, je ne sais plus exactement où. Il m'est surtout resté le souvenir d'un éblouissement de fleurs. Mirbeau avait un jardin magnifique ; il s'occupait beaucoup des fleurs et il montrait grande fierté des variétés qu'il avait obtenues lui-même ; comme mon père m'avait initié assez profondément à l'horticulture, nous eûmes tout de suite un excellent sujet de conversation.

« J'étais allé voir Mirbeau avec votre prédécesseur, Jules Huret. Huret avait des poings formidables, dont il aimait beaucoup à jouer, et la journée s'acheva par un divertissement de sauvages : une lutte à mains plates avec mon compagnon.

« Nous roulions dans l'herbe tous les deux.

« Mirbeau s'amusait fort.

« J'ai un autre souvenir sur Huret. Vous savez que je suis l'un des vétérans de l'automobile. J'ai possédé l'une des toutes premières autos et j'ai fait plusieurs voyages avec Huret. A ce moment-là, l'automobile n'était pas entrée dans les mœurs, et les automobilistes n'étaient guère aimés. C'était le diable pour faire ranger cochers et charretiers. Alors Huret descendait. Il les provoquait et les boxait, mais quand il en eut descendu deux ou trois, il se lassa : « Après tout, me dit-il, je ne veux pas faire la police de la route. » Un autre jour, que ma voiture était embourbée, il la souleva tout seul de l'ornière.

« Pauvre ami, il est mort bien jeune ! »

Nous visitons la maison du sage. Je l'envie de pouvoir habiter toute l'année ce site enchanteur.

— Je n'y séjourne pas toute l'année, reprend-il. L'été, je vis dans les environs de Paris, à Médan, dont j'ai acheté le vieux château qui était inhabité depuis plus de vingt ans. Son état de délabrement était tel qu'il mettait en fuite tous les acquéreurs, mais j'ai assez le sens de la construction et quand je l'eus découvert, j'eus vite compris qu'il ne me faudrait pas dépenser autant qu'on le craignait pour le remettre en état. Il a une partie féodale et une autre du xv^e^ siècle. Vous le verrez : il est aujourd'hui tout à fait restauré... Notez que Ronsard y a habité, de même que Jeanne d'Arc et Louis XI ont séjourné au Coudray-Montpensier, le château de mon beau-père dont je vous parlais tout à l'heure, château où je n'aurais garde de vivre, pour une première raison, c'est qu'il y faudrait douze domestiques et qu'aujourd'hui on a déjà bien du mal à en trouver deux. Le Coudray-Montpensier, qui se trouve à trois kilomètres de Chinon, a appartenu à la famille royale de France. C'est le vrai château féodal, le château de défense. Il a encore ses prisons et ses oubliettes...

J'essaie de ramener Maurice Maeterlinck à lui-même, à ses derniers livres, à ses plus récentes préoccupations.

— *Dans* la Vie de l'espace, *il y a une étude sur* la Culture des songes *qui, gonflée de promesses, paraît indiquer que vous allez pousser désormais vos investigations dans cette voie...*

— Non, je crois avoir dit tout ce que j'avais à dire sur ce sujet.

— *Cependant vous avez écrit que « le mystérieux royaume des songes, qui occupe presque la moitié de notre vie, ne nous a livré jusqu'ici aucun de ses secrets essentiels. »*

— Sans doute, mais il y a un gros écueil. La mémoire onirique est tout ce qu'il y a de plus fragile. Elle est très difficile à fixer. C'est une aile de papillon. Si on la touche...

— *Dans l'ensemble, vos derniers essais me semblent dégager un optimisme moins souriant que vos écrits antérieurs. C'est ainsi que les pages que, dans* la Vie de l'espace, *vous avez consacrées à l'*Isolement de l'homme *et où vous abordez le problème du mal, pour le résoudre en somme par la négation de la venue d'un Dieu sur la terre, par l'affirmation de l'impossibilité de sa venue, dégagent un accent d'amertume peu fréquent chez vous.*

— Que voulez-vous ? Je me dis que l'humanité a derrière elle une aussi longue durée que celle qui lui reste à vivre. Aussi je pense que ce qui n'a pas été fait ne peut plus se faire, et qu'il n'y a pas d'espoir que ce qui n'a pas été atteint dans le passé le soit dans le futur. Alors ce malheureux qui ne sait ni d'où il vient, ni où il va, que voulez-vous que le progrès lui fasse ? Le progrès, qui n'est que matériel, n'est peut-être qu'apparent. L'électricité, l'auto, ce sont de petites commodités, mais cela n'influe pas sur le sort général de l'homme, et le progrès matériel est bien peu de chose en face de notre misérable corps, qui n'est pas davantage à l'abri des maladies qu'il y a des milliers d'années, peut-être moins.

— *M. Paul Souday n'a pas été tendre pour* la Vie de l'espace ?

— Bah ! il a écrit son feuilleton un jour de mauvaise humeur. Certains de ses griefs ne peuvent s'expliquer autrement. Ainsi il me reproche d'avoir appelé Platon « le grand philosophe d'Egine ». Mais c'est parce qu'il était né à Egine, tout simplement. Il me reproche aussi de m'intéresser à la métapsychique. Or les communications télépathiques de subconscient à subconscient, qui témoignent qu'il existe un état radiant de la matière, des vibrations psychiques inconnues, prouvent bien que la métapsychique a révélé quelque chose — sans parler des phénomènes ectoplasmiques sur lesquels

je n'insiste pas, parce qu'ils sont encore contestés, bien qu'ils soient parfaitement défendables.

« Il a écrit aussi : « Maeterlinck croit aux esprits désincarnés, errant à leur gré dans les systèmes planétaires et dans l'infini. » Et il ajoute : « Tâchons de garder notre sérieux. » Je répondrai que personnellement je ne crois pas aux esprits désincarnés et que je me suis toujours tenu à l'écart des doctrines spirites, trouvant que les preuves apportées n'étaient pas suffisantes. Et Dieu sait s'ils se privent de me bombarder avec tous leurs livres, avec toutes leurs brochures et revues, avec toutes leurs *communications !*

« Si j'ai parlé d'esprits désincarnés, c'est uniquement dans *l'Isolement de l'homme*, où j'imaginais une *hypothèse :* l'homme pouvant à volonté quitter son corps et communiquer sur d'autres planètes avec d'autres esprits hypothétiquement désincarnés comme lui.

« De quel droit aussi Paul Souday affirme-t-il plus loin que les ondes n'appartiennent qu'à la matière. Il est donc le seul homme au monde à savoir où commence la matière et où finit l'esprit à l'heure où l'esprit et la matière se confondent de plus en plus intimement et se résolvent probablement en énergie, car il semble de plus en plus certain que la matière n'est qu'une forme de l'énergie comme l'énergie est une forme de la matière. La matière, c'est de l'énergie au repos et l'énergie, de la matière en activité. Et là encore, je ne peux pas dire que la matière soit de l'énergie au repos. Elle est plutôt de l'énergie latente puisqu'il a été reconnu et scientifiquement établi, par les expériences de Gustave Le Bon entre autres, que si l'on pouvait libérer la force cachée dans un caillou de la route, elle serait suffisante pour mettre en mouvement un train de marchandises qui ferait le tour du globe... »

***

L'*heure* réglementaire avait sonné depuis longtemps. Je me levai pour prendre congé :

— *Depuis l'article retentissant de Mirbeau, quelles furent vos grandes joies d'écrivain ?*

— La grande joie de l'écrivain, c'est d'écrire.

« Je ne vous cacherai pas que mes œuvres me valent un courrier énorme, mais je dois faire un classement préalable et il m'est impossible de répondre à toutes les lettres. Voyez-vous, il faut se résigner à *ne plus être* ou à *être impoli*. Qu'on m'excuse si je préfère vivre !

« Cependant, je garde précieusement quelques lettres du temps de la guerre, celle d'un sous-officier qui me dit : « Je vous envoie la balle qui s'est aplatie sur l'exemplaire de la *Vie des abeilles* que je portais toujours sur moi. Vous m'avez ainsi sauvé la vie. »

« Une autre encore mais qui réclame une explication : Vous savez que j'ai écrit en 1917 un drame de guerre et de propagande, *le Bourgmestre de Stilmonde*, qui, traduit en espagnol, en anglais et en suédois, fut représenté pour la première fois en 1918 à Buenos-Ayres où il tint longtemps l'affiche. A Paris, Darzens le monta au Théâtre Moncey. Il devait même être joué à la Comédie-Française, mais l'un des membres du comité dit : « Si nous jouons cela, nous ne pourrons plus jamais aller à Berlin. » Ils trouvaient la pièce trop antiboche ! Toutefois, comme ils étaient presque engagés, ils me dirent qu'ils la joueraient si je consentais que les officiers allemands parussent sur la scène en redingote et chapeau haut de forme. Je ne pouvais que refuser.

« Or, dans cette pièce, pour la vraisemblance, je donne naturellement un numéro au régiment allemand qui

entre à Stilmonde et y exerce des cruautés. C'est le 62e de ligne.

« Eh bien, quelques mois après je recevais une lettre : « Enfin nous avons pu faire prisonnier un monstre de « ce régiment. Nous l'avons exécuté et nous vous en- « voyons son épaulette. »

« Je l'ai conservée dans un tiroir. Je vous la montrerai tout à l'heure. N'empêche que je suis peut-être responsable de la mort d'un innocent !...

Un brabançon à poils longs fait irruption entre les jambes de mon interlocuteur.

— Bonjour, Kiki, dit Maeterlinck, en caressant son favori. Il me le présente : « Voici le plus aimé de mes caniches. Malheureusement il n'a qu'un œil.

« J'ai encore ici trois pékinois. A Médan j'ai un colley écossais et deux borzoï, vous savez, deux grands lévriers russes. Je ne les amène jamais ici. Ils ravageraient tout ».

Kiki disparaît. L'entretien continue :

— Je ne travaille que le matin. Levé dès sept heures, je ne me mets guère au travail avant neuf heures et demie, le plus tard possible. Je sors très peu. Je déteste la vie mondaine. Une ou deux fois par an, je dois endosser un smoking pour aller au Negresco, dont le directeur est de mes amis, assister à des soirées de gala et voir danser des gens qui, depuis des années, n'ont pas encore réussi à inventer une autre distraction. C'est lamentable. Le soir, je lis. Naturellement, je ne lis pas tout ce que je reçois. Là aussi, je dois faire un classement, mais je lis beaucoup.

« Je viens d'éprouver un grand plaisir avec *Axelle*. C'est de la bonne veine de *Mademoiselle de la Ferté*. Ce roman est un bel acte de désintéressement et de conscience littéraire.

« J'ai rencontré Pierre Benoit à Beyrouth. Nous avons fait ensemble plusieurs promenades et excursions et j'ai conçu pour lui une véritable affection... Cette Axelle,

très réticente, très secrète, est une héroïne vivante. On ne l'oubliera pas de sitôt.

« Pierre Benoit a les dons du véritable romancier : créer de la vie avec rien. Deux êtres veulent s'aimer et ne s'aiment pas, ne peuvent s'aimer. Aucune action extérieure ; tout le drame est intérieur. Quelle puissance dans l'évocation des paysages ! Quel tact dans la manière de présenter une situation scabreuse ! C'est un grand et beau livre !

— *Votre qualité d'ancien lauréat vous a-t-elle permis d'avoir quelques renseignements sur la prochaine attribution du prix Nobel ?*

— Aucun ; mais je peux vous dire sans hésiter que, si quelqu'un mérite le prix Nobel en ce moment, c'est Bergson. Si l'éminente académie suédoise veut faire un choix qui sera cette fois unanimement approuvé par l'élite intellectuelle du monde entier, c'est Bergson qu'elle doit choisir.

« En même temps que le cerveau le mieux organisé, il est un grand écrivain et un grand artiste.

« Henri Bergson — et M. Maeterlinck prononce ces mots avec une lente gravité — est, a l'heure actuelle, le plus grand penseur du monde. »

L'entretien avait eu lieu sur la terrasse, à l'ombre de quatre bigaradiers, encore chargés de leurs fruits, ces oranges amères chantées par Panaït Istrati dans *Nerrantsoula.*

En me raccompagnant, Maeterlinck me fit admirer le rosier grimpant de la tonnelle : « Regardez ce que peut devenir un rosier grimpant ». Je regardai le tronc, un vrai tronc d'arbre. Il me montra aussi auprès de la piscine entourée de cyprès qu'il a plantés, piscine « où il ne peut garder l'eau », l'arbre cher à Mistral, un micocoulier géant. « Il a plus de quatre cents ans », me confia-t-il avec envie.

Je félicitai le maître de sa santé et de sa jeunesse.

— Eh ! bien, me dit-il, je vais vous livrer un grand secret et ce sera mon dernier mot. Cette santé, je la dois aux eaux de Royat. Il y a sept ou huit ans, j'avais vingt-quatre de tension et l'apoplexie était imminente. J'ai maintenant une tension normale. C'est le miracle de ces eaux. Un bain de douze minutes et elles assouplissent les artères qui durcissaient. Je ferai un jour un essai sur leur vertu.. . »

Nous étions arrivés au portail, tout en nous entretenant de la destinée étrange et douloureuse de son compatriote André Baillon, l'auteur de l'*Histoire d'une Marie*, de *Zonzon Pépette* et du *Perce-oreilles du Luxembourg*.

Je redescendis vers Nice.

7 avril 1928.

EUGENIO D'ORS

Le philosophe nu. — Le corps et la chair ou les diablotins de Saint-Wolfgang. — L'enfant au pardessus fourré. — L'ombre de Gœthe. — Contre l'essai. — La « réforme képlérienne de la philosophie ». — L'identité entre philosophie et dessin. — Vers une civilisation *visuelle*. — Où l'on voit Eugenio d'Ors manifester pour la journée de huit heures. — Un théologien.

C'est dans la piscine d'un club, à proximité de la place de la Concorde, que j'ai rencontré pour la première fois le philosophe. Il y était quasiment nu et il nageait. Obligé de séjourner assez souvent à Paris, pour suivre, comme représentant officiel de l'Espagne, les débats de l'Institut de coopération intellectuelle, Eugenio d'Ors ne peut ni ne veut se permettre d'y mener l'existence libre et dispersée d'un touriste. Il consacre toute la matinée à ses travaux ordinaires. Néanmoins, comme il garde partout l'habitude espagnole du déjeuner tardif, il lui reste une bonne heure, à midi, pour les exercices du corps et pour ce « plaisir de se dévêtir » qui est, chez lui, plus qu'une hygiène, presque une morale.

— Oui, me confie-t-il, les mœurs de l'antiquité reviennent. Les sensibilités les plus aiguës ne cherchent plus à ressusciter dans une *vie à rebours* la préciosité de des Esseintes ou de d'Annunzio. On goûte de nouveau, aujourd'hui, la valeur d'une existence sans com-

plications superflues. Quant au nu, dont la liberté et même le culte est, à mon avis, l'une des manifestations les plus importantes de la civilisation contemporaine, connaissez-vous la légende concernant la construction de la petite église de Saint-Wolfgang, au Salzkammergut ? Le saint évêque architecte y employa des démons. Une fois l'œuvre faite, il se débarrassa d'eux au moyen d'exorcismes, sans les payer de leur peine, cela va sans dire... Ainsi, souvent des forces mauvaises coopèrent à une œuvre de bien.

« Certes, dans cette voie de la liberté du corps, bien des tendances concourent qui gardent un caractère trouble et démoniaque. Il n'en reste pas moins qu'elles travaillent, à leur insu peut-être, à nous rapprocher de ce but, essentiellement moral : séparer avec limpidité le « sentiment du corps », — d'ordre supérieur, puisque de nature claire et organique — du « sentiment de la chair » — obscur, amorphe... J'ai été heureux de voir notre ami Henry de Montherlant exposer, avec l'autorité que lui confère une longue expérience sportive, des vues analogues. J'ajoute que, pour moi, cette différence entre « corps » et « chair » est absolument la même que celle qui sépare le « mot » du « cri », et, en dernière analyse, ce qui est classique de ce qui est romantique ou plutôt, — vous connaissez ma terminologie, — baroque.

Je regarde mon interlocuteur. La vie sportive lui a bien réussi. Ceux qui le connaissent de près assurent que ses sens ont l'acuité de ceux d'un primitif. Il se passe d'opticien et de dentiste, il voit son médecin tous les dix ans. Il affirme pouvoir ne dormir qu'une nuit sur deux, pouvoir jeûner ou faire des excès, à volonté...

— Ce n'est pas en un jour que je suis arrivé à cette aisance corporelle. Issu d'une famille longuement citadine, — mes ancêtres avaient abandonné, dès le

XVIII[e] siècle leurs terres d'Ors, dans l'actuelle province espagnole de Lérida, — je naquis à Barcelone et y vécus mes premières années, pauvre enfant chétif et maladif dont la cruauté des jeunes camarades se moque, parce que la prudence paternelle l'oblige à porter un pardessus de fourrure, chose extraordinaire pour cette ville au climat tempéré... Ce manteau a joué un grand rôle dans mes souffrances enfantines. A dix-sept ans les médecins déclarèrent que je pouvais, à la rigueur, continuer mes études, à condition d'entourer ma santé de beaucoup de soins et, par exemple, « de rentrer toujours à la maison vers six heures »... Seulement voici : le nouveau siècle commençait. Il était riche en tentations, en promesses. L'époque s'annonçait pour moi comme une fête et valait la peine de tout risquer pour ne pas en être exclu. Aussi, après avoir suivi quelque temps le régime mélancolique préconisé par les docteurs, je partis.

« J'ai tout quitté à la fois, ville, patrie, affections, famille. Je suis devenu l'étudiant vagabond des universités européennes, de Paris, — de Paris surtout— de Genève, de Heidelberg, de Munich... J'avais fait antérieurement à Madrid des études de droit, au moment où la crise morale produite en Espagne par la perte de nos dernières colonies, se traduisant dans une sorte d'examen de conscience, (nous avons eu notre « après-guerre » en 1900 !) dénonçait les dangers de l'isolement. Aussi nos gouvernements commençaient-ils à envoyer à l'étranger des boursiers d'études. Je fus l'un de ces *pensionados* dont l'influence dans la vie intellectuelle espagnole méritera un jour d'être analysée, dans son ensemble, par notre histoire.

— *C'est à la philosophie que vous travailliez sans doute, pendant ces années « de voyage » et « d'apprentissage » à la fois ?*

— A la philosophie... et à tout. Tout m'attirait,

comme tout, aujourd'hui encore, m'attire. Les sciences et les lettres. La pensée et la vie. Les arts, tous les arts. Les métiers dans leurs formes les plus humbles et les plus fermées. Les paysages et l'histoire. Les grands hommes et les existences silencieuses. Rome et le désert. Ma curiosité a voulu tout attaquer. J'ai eu de bonne heure cette intuition que la philosophie était un ordre de savoir dépourvu de contenu propre et qui devait prendre son bien partout, avec mission de le transformer, de le convertir en substance éternelle, de convertir, comme j'ai coutume de dire, « l'Anecdote en Catégorie »...

Je regarde à nouveau l'auteur du *Glosari*, ce *Glosari* qui compte déjà plus de vingt volumes et qui est, comme le dit M. Sarrail, le professeur de Poitiers, dans sa préface à la version française des *Trois heures au musée du Prado* d'Eugenio d'Ors, non point le journal d'une existence, mais celui d'une intelligence. D'une intelligence à laquelle rien ne reste étranger. « *Summa* des temps nouveaux », a été appelé le *Glosari*, en France. Et, en Allemagne, l'*Allgemeine Rundschau* avait écrit : « Eugenio d'Ors, le Socrate de la moderne Espagne »... Mais ce n'est pas à Socrate que je pense aujourd'hui. Cet éloge exalté de la curiosité universelle ferait plutôt songer à Gœthe.

Je reprends :

— *Vous dont l'un des travaux de psychologie porte comme titre* Étude sur la curiosité, *avez dû commencer par prêcher d'exemple et vous mettre à l'école des grands curieux de l'histoire, tels Léonardo et Gœthe.*

— Sans doute Gœthe est-il l'homme qui, par son sens si parfait de la totalité, par ce goût de vivre dans l'unité, par cet appétit de synthèse qu'il manifeste jusque dans les plus petites choses et même les plus banales, peut éveiller fortement l'émulation d'un jeune esprit.

« Dans chaque grand homme, un don, une qualité, une chance, une œuvre, peuvent nous solliciter de préférence. Nous pouvons envier la sérénité de Platon, la fécondité de Shakespeare, le style de Voltaire, l'automobile de notre voisin. Nous pouvons désirer être les auteurs de la Chapelle Sixtine ou de tel *Menuet* plein d'inspiration et d'aisance, mais nous voudrions *être* Gœthe. Ici, le modèle est tellement riche, tellement supérieur que sa contemplation nous conduit presque à cet étrange blasphème de renier notre personnalité et de souhaiter l'échanger contre la sienne.

« Un esprit classique aimera toujours la réussite, non précisément la réussite d'être heureux ou, comme l'on dit, d'arriver ! (quelle misère !), mais la réussite par excellence qui fut celle de Gœthe. De plus grands que lui n'eurent pas sa chance. Témoin ce Leonardo, qui serait plutôt un exemple d'échec dans l'ambition de devenir un ange.

« Je n'hésite pas d'ailleurs à donner à Gœthe le nom de philosophe, en laissant au vocable la plénitude de son sens. Il est bon de ne jamais oublier la séparation très nette, que Schopenhauer a établie avec tant d'agressivité entre « le philosophe » et « le professeur de philosophie ». Les habitudes bourgeoises et le fonctionnarisme académique ont fini par produire à ce sujet une confusion regrettable. On a essayé de cantonner l'activité philosophique dans un des trois départements du savoir et même dans un rayon de l'administration publique. Ni le cas de Platon, sculpteur et poète ; de Leibniz, philologue, mathématicien, mystique, avocat, historien, homme d'État ; de Descartes, soldat et auteur de ballets, voire de Kant, oui, du sec et méthodique Kant, professeur de géographie et auteur de grammaires, pour ne pas parler des individualités inclassables comme Montaigne et Voltaire, ou de celles auxquelles on a fait des attributions douteuses — je songe

à ce Bacon qui, au dire de certains, serait l'auteur des pièces de Shakespeare — n'ont convaincu ces gardiens rigoureux des classifications toutes faites. Les malheureux, ils ronchonnent contre Nietzsche, comment pourraient-ils accueillir Gœthe ?

« Et cependant si l'on refuse à ce poète le titre de philosophe, comment nommer, je vous le demande, l'ensemble des pensées qui s'ordonnent, encyclopédie vivante, dans ce livre extraordinaire : *les Conversations avec Eckermann !* Cet ensemble si varié s'organise inévitablement en système et peut être réduit à une synopse, à un long enchaînement logique de principes autour d'une intuition centrale. Comment ne pas appeler philosophie une doctrine qui possède ces trois caractères : originalité de la conception, unité organique du développement, universalité de l'objet ?

« Je me rencontre tout à fait avec votre interlocuteur d'un jour, André Suarès, qui vous déclarait qu'on n'avait pas encore rendu pleine justice à Eckermann. Eckermann a découvert une *terra incognita* dans l'ordre de l'expression formelle en philosophie. C'est un *inventeur* au même titre que Platon par sa découverte du *dialogue* et Renan par celle du drame *philosophique*. Toutes ces découvertes sont des épisodes dans l'histoire générale de la pensée entendue comme *dialogue*, c'est-à-dire comme véritable *dialectique* (notez que ces deux mots ont la même racine, indice d'une parenté de signification.) Mais sur ce sujet j'aurais trop de choses à vous dire et comme je devrais même vous mettre personnellement en cause...

— *...Il vaut mieux remettre cette partie de notre entretien. Mais vous ne semblez pas de ceux qui pensent que le dialogue est une variété de l'essai et qu'en somme Platon et Renan n'étaient que des essayistes ?*

— La mode anglaise de l'essai a gagné le continent Elle me répugne. Elle correspond à un fragmentarisme

qui est en réalité tout ce qu'il y a de moins philosophique. Qu'on le veuille ou non, toute vraie philosophie est un système, c'est-à-dire une organisation totale, une structure, une architecture. Mais une certaine impuissance a stérilisé, sur le plan philosophique, les hommes dont l'œuvre chevaucha le XIX^e^ siècle et le siècle présent. Ainsi en était-il à un degré très significatif, de Georges Simmel dont l'acuité de vision n'avait d'égale que son incapacité radicale à construire.

« A la rigueur, et dans un autre ordre de production, cette impuissance fut aussi l'apanage d'un Rodin. La *Porte de l'Enfer* dont rêvait son ambition resta toujours en panne, cependant qu'il multipliait les travaux fragmentaires, les ébauches. Comme il n'avait conçu sa synthèse que vaguement, il ne parvint jamais à une réalisation de l'ensemble.

« Chez les nouvelles générations au contraire, un souci constant de totalité et d'unité leur fait haïr d'instinct tout ce qui n'a pas de signification précise dans l'ensemble d'une œuvre personnelle. Même pour un impressionniste, comme Proust, ne nous a-t-on pas prié d'attendre la publication complète de l'œuvre pour porter un jugement sur sa valeur architecturale ?

— *C'est ainsi que votre œuvre qui s'avance dans des directions si variées et comporte tant de morceaux* de circonstance *demeure pourtant solidement organisée autour d'un système central.*

— Oui, presque depuis le commencement.

— *Un système à tendance intellectualiste ou plutôt, neo-intellectualiste...*

— Justement, en contradiction avec l'intuitionisme et le pragmatisme des maîtres de notre génération, les Bergson, les Boutroux, les Blondel, les William James... Mais, comme vous le dites fort justement, notre intellectualisme était et devait être un néo-intellectualisme.

« Personnellement, mon ambition fut toujours d'accomplir ce que j'appelle : *la réforme képlérienne de la philosophie.* Vous savez comment Képler, en remplaçant, pour la cosmographie, le schéma en *orbites*, au schéma en cercles, des Anciens, a réussi, en même temps, à intégrer dans la rationalité un certain nombre de faits que les progrès de l'observation avaient amené les astronomes à constater, et que, jusqu'alors, on devait considérer comme *irrationnels*, et sauva ainsi *l'explication régulière du monde.* Il a trouvé pour cela *l'ellipse*, forme plus compliquée, plus *flexible*, pour ainsi dire, que *le cercle*, courbe fermée autour de *deux* centres, et non plus *d'un seul*... Eh bien, ce qu'il faut découvrir, si j'ose dire, c'est *l'ellipse de la Raison*, la forme qui soit dans le même rapport avec la Raison de l'ancien rationalisme, que l'ellipse avec le cercle... En d'autres termes, procéder, avec les acquisitions du pragmatisme (importantes, surtout, dans leur partie négative, de critique de la science) comme un jour l'ont fait les monarchies absolues avec les forces populaires, révolutionnaires. Faire la part du feu. Accepter la limitation pour conserver la souveraineté.

« Ce que je reproche, voyez-vous, à quelques excellents esprits comme M. Benda, c'est de compromettre par *excès de zèle*, une cause qui nous serait commune... Comment peut-on songer à un retour littéral à l'ancien rationalisme ?...

— *Nos lecteurs seront particulièrement heureux de savoir comment vous avez vous-même inséré votre système dans cet intellectualisme élargi.*

— Je crains que ce résumé en quelques mots ne soit une entreprise que ne permettent guère les conditions d'improvisation de notre entretien... Un essai de cet ordre doit, d'ailleurs, trouver, d'après vos projets, sa place opportune, dans nos prochaines rencontres. Pour ce qui est d'une caractérisation générale, vous pouvez,

dès maintenant, noter ceci : partant, d'un côté, des rapports étroits entre « la dialectique » et « le dialogue », ma doctrine réunit, dans le même processus d'abstraction, opérant directement sur le concret, *la philosophie* et *le dessin*, activités de l'esprit jumelles et dont la fonction, à mon avis, est tout à fait analogue. Placé, en théorie, entre la peinture proprement dite, — art inévitablement d'imitation, — et l'algorithmie, — pur système de signes, — le dessin réalise l'abstrait-concret, tout comme la philosophie, à mi-chemin entre l'histoire, dont l'objet est le concret, — *presque* le concret (Croce n'a pas raison) — et la mathématique, dont l'objet est l'abstraction, *presque* l'abstraction (la « Logistique » n'est qu'un rêve... Peut-être un cauchemar.)

« Sauf pour le premier de mes travaux *Religio est libertas* (publié à Heidelberg, il y a vingt ans, traduit plus tard en italien par le professeur Vidari), et dont le but est de découvrir ce qu'il y a de non réductible à la détermination, *au dessin*, et qui conclut en formulant la thèse de l'affirmation de la liberté *comme substance*, non comme qualité adjective (c'est ainsi que je refuse le droit de parler de la *libre pensée*, ne connaissant, comme expression légitime, que celle de *liberté pensante*), tout le reste de mes efforts, en même temps qu'il liait fortement les concepts de « philosophie » et de « dessin », a tâché de se présenter à son tour, comme une construction réductible au dessin, au schéma, au synopse. L'on peut distinguer dans ce travail de « structuration » trois étapes : d'abord, entre 1908 et 1914, je suis encore un « dispersé », comme la plus grande partie de mes contemporains, je travaille le *morceau*. La collection de ces morceaux a été pourtant réunie et classée en 1915 par deux de mes élèves, dans une anthologie qui porte ce titre : *la Philosophie de l'homme qui travaille et qui joue*. La deuxième étape, entre 1915 et 1921, prépare la systématisation, au moyen des cours

de mon séminaire de philosophie de Barcelone ; à partir de ce moment, *je ne fais plus de monographies philosophiques*... Enfin, le système est exposé en entier, pour la première fois, en 1921, à l'université de Cordoba (Argentine).

« Une première partie, la *Dialectique*, peut être considérée dès maintenant comme complète. Il en reste deux autres, pour compléter l'ensemble : la « Physique » ou traité de la nature et la « Poétique », traité de l'esprit (entendant toujours l'esprit comme création, *poesis*). Cette dernière partie m'occupe maintenant : la *Kulturwissenschaft*, science de la culture, est envisagée comme étant l'un de ces premiers chapitres. Quant à la Physique, j'en ai présenté une partie dans un cours fait à l'Académie des sciences de Lisbonne sur « la conception cyclique de l'univers ».

« Mais si divers que soit le contenu de cet ensemble, j'insiste à croire qu'il est toujours réductible à un schéma, à un tableau synoptique, à un dessin. Je ferais volontiers mien le mot de lord Kelvin : « Ce que l'on peut me dessiner, je le comprends ; ce que l'on ne peut me dessiner, je ne le comprends pas ».

« Or, il s'agit non seulement de comprendre, mais de vivre. Avant d'abstraire et après avoir abstrait, si l'on ne veut pas anémier la substance philosophique à force de la cloîtrer il faut la mettre en contact avec les réalités de tout ordre, et même s'en servir comme d'une arme de combat.

— *Vous avez prêché d'exemple : ce n'est pas au moment où sont révélés au public français vos travaux sur Goya, au moment où nos éditeurs publient des traductions de vos* Trois heures au musée du Prado, l'Art de Goya *et* Vie de Goya, *au moment où l'école du Louvre vous a chargé d'un cours public sur la sculpture espagnole, que l'on peut oublier votre activité de critique d'art.*

« *Nos lecteurs se souviennent, d'autre part, de cette* Océanographie de l'ennui qui *renouvelle d'une façon si imprévue le conte philosophique. Nous attendons avec impatience la traduction de* La Bien Plantada, *de* El Valle de Josafat *et de ce* Glossaire, *dont le texte a été successivement catalan et espagnol et qui comporte déjà une vingtaine de volumes. Il y a enfin votre activité de professeur et de conférencier...*

— Rigoureusement, et malgré une bibliographie personnelle qui commence à être copieuse, je n'ai écrit et en même temps vécu que trois ouvrages. D'abord le *Système* dont nous parlions tout à l'heure : c'est l'œuvre d'une pensée qui envisage sa propre unité. Viennent ensuite les *Glossaires* où la pensée se met en face de la multitude des choses et des problèmes ; on peut considérer une grande quantité de mes travaux littéraires, même ceux qui se rapportent à l'esthétique ou à la critique d'art, même ceux qui ont un caractère d'invention imagée, plus ou moins comparable au genre du roman ou de l'essai, comme autant de branches partant de ce tronc commun : le *Glossaire*. Enfin, il reste un troisième ouvrage qui serait constitué par les documents d'intervention dans des entreprises de vie active et d'idéalisme militant.

— *Tout ce qui concerne l'art est passé au premier plan de vos préoccupations.*

— Oui, et ce n'est peut-être pas l'effet du hasard si (à part quelques monographies techniques et mémoires philosophiques, traduits depuis de longues années) mes travaux sur l'art ont été les premiers introduits en France. On s'est attaché à ma conception du baroque et du baroquisme et à des formules comme celle qui sépare, en peinture, « les formes qui s'envolent » de celles « qui se tiennent debout ». Tout ceci, dans mon esprit, constitue un chapitre d'une très vaste enquête sur la « morphologie de la culture », où chaque forme

est étudiée dans une suite de schémas appliqués sans distinction à des produits appartenant à des domaines très éloignés de l'art, de la science, des institutions sociales. Ainsi, dans un volume récent, *les Idées et les Formes*, qui doit paraître en français vers le début de l'année prochaine, j'analyse le *style* commun à l'architecte Palladio et au naturaliste Linné, à la Coupole, comme forme d'architecture et à la Monarchie, comme forme politique, etc.

« Une morphologie de la culture est également en train de se constituer dans les milieux académiques de l'Europe centrale, mais elle a le tort de ne s'intéresser qu'aux formes primitives et rudimentaires des produits de l'esprit, à la civilisation des peuplades sauvages, aux civilisations préhistoriques. Certes, l'intérêt de ces études ne m'échappe pas : constater que la tiare des empereurs orientaux reproduit la forme des cornes du taureau ou que le chapeau des chefs de tribu est dessiné comme la toiture d'une cabane de village nègre est un fait instructif, mais je ne vois pas pourquoi il n'y aurait pas le même intérêt à mettre en rapport, par exemple, l'ornementation « manoeline » des édifices portugais de la Renaissance avec les éléments fournis par la vision de la profondeur de l'Océan à l'époque des découvertes maritimes ; ou que la peinture de Rembrandt est composée d'éléments distribués sous forme de *faillons* comme le pauvre matériel que l'on rencontre dans les boutiques de bric-à-brac d'un ghetto.

« Ajoutons que ces recherches sur l'art et sur la forme se trouvent, à l'heure actuelle, singulièrement facilitées du fait qu'il semble que le public ait enfin réappris à *regarder*, à *voir*, à se servir des yeux, réagissant ainsi contre les conséquences d'une formation abstraite, *toute en lectures*, qui a suivi la diffusion de l'imprimerie... On lit aujourd'hui *moins bien* peut-être qu'il y a cent ans. Mais on sait mieux *regarder*... La foule d'expositions

de peinture, grandes ou petites, le cinéma, les étalages, le reportage photographique, les collections et musées de tout ordre... LA CIVILISATION DE DEMAIN SERA, j'en suis persuadé, UNE CIVILISATION VISUELLE.

— *Mais la partie littéraire de votre production ne se limite pas aux travaux sur l'art. Vous venez de dire que même vos contes et vos romans forment dans cet ordre d'idées des branches partant du tronc du* Glossaire. *Mais enfin, ce* Glossaire, *est aussi inspiré d'esprit philosophique* ?

— Vous savez que c'est *le Dictionnaire philosophique portatif* de Voltaire qui a été donné comme précédent formel du genre. Peut-être songez-vous aux *Propos* d'Alain : il y aurait beaucoup à dire. Pour ce qui est de l'inspiration fondamentale de l'entreprise, je peux la résumer par ces mots : j'ai placé l'œuvre du *Glossaire* sous le patronage de saint Christophe.

« Dans les anciennes corporations, le travail était toujours placé sous le patronage d'un saint. J'ai choisi saint Christophe comme patron du *Glossaire*. Saint Christophe était pour ses fidèles du moyen âge, un des quatorze saints dont la dévotion avait une efficacité particulière. Il défendait contre « la mort mauvaise », c'est-à-dire la mort par accident : c'est pour cette raison qu'il est devenu le patron des automobilistes. Aussi, comme dès cette époque les gens n'avaient guère le temps de se recueillir, les décorateurs des églises prirent soin de placer l'image du saint de telle sorte qu'elle pût être aperçue du dehors et ils la firent aussi très grande pour qu'elle fût aperçue de loin et sans efforts.

« Or si ce salut rapide, au milieu de l'agitation quotidienne, suffisait à défendre pour une journée l'intégrité corporelle, nous devons fournir à tout être humain le moyen, dans la dispersion affolante de la vie moderne, d'un contact quotidien, si rapide soit-il, avec des idées capables de sanctifier une journée usée en

démarches et soucis matériels. Le trésor de la vie de l'esprit ne doit pas demeurer enfermé dans les Ecoles. Par le journal, par la conférence, par placards et affiches sur les murs, l'Esprit doit aller au-devant des foules et leur donner de la noblesse et de la dignité. »

La longue et décisive campagne de « *politique des lumières* » accomplie par Eugenio d'Ors en Espagne, surtout dans sa Catalogne natale, me vient à la mémoire, quand il parle de ce besoin de se donner, « d'être utile », de « communier avec l'âme populaire ». Directeur de l'Instruction publique à trente ans, au retour de ses voyages comme étudiant à l'étranger, il a employé quinze années de sa vie à des fondations de culture. La période de 1910 à 1920, à Barcelone, fut, à ce sujet, spécialement féconde.

— A cette époque — me confie-t-il — chaque quinzaine a été marquée soit par la fondation d'une école, d'un institut de hautes études, d'une bibliothèque, soit par la publication d'un livre ou d'un cahier de revue. L'effort dut cesser, vaincu en partie, en 1920. Je ne regrette pas pourtant — ajoute d'Ors — d'y avoir donné ma jeunesse. Ce furent de belles journées.

« En 1921, ce fut mon voyage de cours et conférences en Argentine et dans l'Uruguay, où le système fut développé pour la première fois. Puis, la Résidence de Madrid, l'enseignement de la « Science de la culture », l'Académie, en 1927... Et, encore, de nouvelles tentatives de *Aufklaerung*, de diffusion des lumières.

« Il y a quelque chose de mystérieux dans le destin qui me conduit de temps en temps à renouveler avec les humbles de la terre une sorte d'ancienne alliance. Permettez-moi à ce propos d'évoquer un souvenir d'enfance qui ne m'a guère quitté à travers les ans et que, dans les circonstances décisives de mon existence, je n'ai pas besoin de ressusciter, tant il a gardé le caractère d'une obsession.

« Vers la fin du XIXe siècle, les luttes ouvrières furent dans cette ville industrielle qu'est Barcelone particulièrement actives. On manifestait beaucoup le 1er mai. Ces manifestations, d'ailleurs, se heurtaient parfois à la promenade élégante où des enfants riches étaient conduits par des familiers ou des institutrices. Or il m'arriva, un jour, de me perdre au milieu de cette foule, moi, petit enfant, abandonné par la main qui me conduisait. Je me trouvai, alors, tout seul, pour la première fois de ma vie, seul au milieu du peuple manifestant, avec mes mains gantées, avec ce fameux pardessus doublé de fourrure, dont j'avais tellement honte... mais le courant de la manifestation qui passait eut vite faite de m'incorporer à ses vagues tumultueuses. Et c'est ainsi que j'ai manifesté, sans m'en douter et tout pleurnichant, en faveur de la journée de huit heures.

« Une femme manifestante se moqua de moi, et, c'était fatal, de mon pardessus. Il y en eut une autre qui rit très fort en écoutant la première. Mais une troisième, une ouvrière de fabrique — je vois encore ses cheveux très rouges à la Louise Michel — me voyant en larmes, s'approcha de moi, me caressa, fit taire les dévergondées, et me donna la main. Un peu plus tard, elle me confia au premier gardien de paix qui se trouva sur son chemin ; n'importe, j'avais été, durant quelques instants, un manifestant de plus, un manifestant du premier mai.

« Le contact de cette main rêche sur ma main trop tendre, j'ai continué à le sentir toute ma vie. Je le sens encore. Ce fut une sorte de pacte tacite, une alliance scellée pour toujours.

« Et c'est peut-être pour cela que, philosophe renfermé dans les spéculations les plus abstraites, esthéticien amoureux des jeux formels les plus rares, écrivain obscur, dit-on, ami des milieux les plus fermés et des

sociétés les plus exquises, je n'ai jamais pu, malgré tout, me cloîtrer dans la fameuse tour d'ivoire des dilettantes égoïstes, et une impulsion presque constitutionnelle m'a toujours poussé à vouloir *bien servir*, à tâcher de *me rendre utile*, même sous les formes les plus modestes.

— *Les œuvres de vulgarisation elles-mêmes ne vous rebutent pas ?*

— Je me refuse, en général, à donner ce nom à des pages qui se rapportent plutôt à un ordre de connaissance synthétique, traduit en des formes rigides et vivantes, qui ne trahissent pourtant pas la complexité ou la difficulté des problèmes. Bien au contraire, on peut penser qu'il se trouve ici une activité pure dans la recherche du savoir par l'homme. Rappelez-vous comme d'après la scolastique (et même d'après Aristote) la hiérarchie des intelligences place plus haut celles qui parviennent à connaître par des actes plus simples et moins nombreux, celle des anges, par exemple et, d'une façon suprême, celle de Dieu. Je ne serais pas loin de réclamer le titre de « connaissance angélique », comme applicable à ces formes d'opérations intellectuelles où une ample impiété pourrait persister à ne voir qu'une « vulgarisation ». Socrate, manifestant son savoir au milieu du marché et sous des formes enjouées, faisait figure d'ange, à côté de l'enseignement pédantesque des sophistes de son temps et certains ouvrages d'une grande portée, en dépit des formes les plus sociables et de meilleure compagnie, reproduisent ce même caractère angélique... Je pense surtout à quelques produits essentiellement français : le *Discours de la Méthode*, par exemple, ou certains *Mémoires* de Lavoisier.

— *On a remarqué que, depuis quelque temps, vous employez volontiers les mots « ange », « angélique ». Dans une* Lettre ouverte *à votre ami Valery Larbaud, que « le Roseau d'Or » a publiée, vous faites même*

allusion à certaines études qui se rapporteraient à cet ordre, assez mystérieux, du savoir.

— Qu'il suffise pour l'instant de vous dire que, aux qualités professionnelles, assez différentes, qui ont pu m'être attribuées jusqu'à ce jour, il faudra peut-être bientôt en ajouter une autre : celle de « théologien ». Et voici au moins un point qui peut me rattacher aux traditions nationales. La profession de théologien reste aux yeux du monde une chose de couleur assez espagnole, n'est-ce pas ?

« En tout cas, je peux vous garantir que quelle que soit l'orientation que prendront ces études, je demeure trop fortement ancré dans la tradition scientifique occidentale, dans l'attitude de vie du « laïcisme séculaire et mondain » pour devenir un prophète. Un prophète est un homme qui a une longue barbe et je n'ai jamais entendu parler d'un seul prophète sachant nager. »

En achevant ces mots, le philosophe plonge et reparaît bientôt quelques mètres plus loin, battant l'eau d'une main vigoureuse.

27 *octobre* 1928.

LEON-PAUL FARGUE

L.-P. Fargue est né à Paris le 4 mars 1878. Ascendance parisienne, bordelaise, berrichonne, paloise. Parmi ses ancêtres : Pierre Lescot, Ozanam, Pierre Bayle : « Ce brelan n'est-il pas immense ? » nous dit-il. Durant son enfance et son adolescence, il passe plusieurs mois par an à la campagne. C'est peut-être de cette époque que date son amour des paysages champêtres et sa connaissance des animaux : il est un bon entomologiste (Peyrot des Gachons est Berrichon aussi et connaît bien les insectes). Fargue possède à fond la province, sa vie passionnelle, sa vie de château, son bovarysme. Le sous-préfet qui faisait des vers, la préfète qui recevait et faisait venir son poisson de Paris, le président du tribunal qui traduit Horace, l'archevêque, le général avec son monocle à galerie, etc. En province, nous dit Fargue, il y a, encore maintenant, une vie passionnelle fourrée, intense et lente, loin de la bousculade, de l'exhaustion, du chiqué de Paris.

Ces deux ou trois mois de vacances il les passait de temps en temps à la mer, mais il préférait aller dans le Berry, à Argenton-sur-Creuse, à Saint-Benoît-du-Sault, sur les bords de la Creuse, à Gargilesse, à Crozant. Il les occupait à des excursions au cours

desquelles il faisait beaucoup d'histoire naturelle, visitait des dolmens et de vieilles tours en ruines. Il demeurait aussi pendant des heures, couché dans les bois, au bord des mares, observant longuement tout ce qui s'y passe de chantant, d'étrange, de précis. C'est ainsi qu'on part pour être poète... à moins qu'on ne devienne peintre ?... ou musicien ?...

Déjà le drame se dessine : grave problème qui se posera souvent dans la vie d'artiste de Fargue et la troublera.

Nous voilà partis dans nos souvenirs.

Après des études commencées avec un précepteur, L.-P. Fargue entra en sixième à Janson-de-Sailly, où il resta jusqu'à sa rhétorique inclusivement.

Le père de Fargue était ingénieur et songeait à diriger son fils, qui avait eu des succès scolaires en sciences, vers Centrale ou Polytechnique.

Fargue tira un grand bienfait de l'esprit scientifique de son père et de ses leçons, mais il était déjà mordu par « autre chose ».

— Je me souviens à ce propos, nous dit-il en souriant, de ce que disait Anatole France et de l'aversion qu'il avait, enfant, pour les sciences, qui blessaient sa jeune sensualité. J'étais un petit âne, ajoute France.

A Janson, plusieurs professeurs, dont il garde un souvenir attendri, frappèrent beaucoup Fargue. Parmi eux, M. Vautier, homme délicieux, esprit ingénieux, plein de feu et de fantaisie, qui faisait la « critique des manœuvres », c'est-à-dire des devoirs français, latins et grecs, avec une imagination de poète, une ironie savoureuse. Fargue, Courtois, Joseph Baruzi, qui est l'auteur d'un beau livre qu'on ne ferait pas mal de rééditer et de relire, *la Volonté de métamorphose*, se disputaient les prix en ces matières.

Faguet, lumineux et sale...

Voici le portrait que le poète trace de Faguet :

« Vivant, lumineux et sale, couvert de vitamines quasi visibles, expirant une odeur d'ail intellectuel, il arrivait dans un pardessus bâillant, godant, obèse de bouquins, de journaux et de revues, à droite et à gauche, comme un chameau bordé de ses palanquins. Il montait à sa chaire qui était, à l'époque, une caisse pleine et derrière laquelle il disparaissait, peut-être accroupi, pendant cinq bonnes minutes...

« Au bout d'un instant, on voyait monter droit, dans un rais de soleil, une espèce de fumée de sacrifice, un fin nuage de poussière. On entendait Faguet tapoter, gratter, saboter, il se refaisait une toilette. Dès qu'il commençait son cours, vivant, familier, malin, faux bonhomme, plein de négligences classiques et de fautes de français affectées, on oubliait tout cela ».

La tortue de Faguet.

— On faisait beaucoup de blagues, on montait beaucoup de bateaux à Janson, lycée d'externes chic et de sportifs. En voici une que nous fîmes à Faguet ; il monte en chaire et pose à sa gauche, comme de coutume, son chapeau haut de forme : « Messieurs, voulez-vous bien écrire ? » Il dicte. Au bout d'un instant, un immense bruit de frotteur lui fait lever la tête et lui fait contempler une classe « chiadant », notant avec une attention intense, un acharnement insolite, les yeux fixés sur lui. Tout à coup il voit son chapeau se mettre lentement en marche sur la chaire, de la gauche à la droite, et ramper avec de petits arrêts et de petites saccades. On lui avait mis une tortue sous son chapeau !

Bien fait ! Faguet méritait une punition à cause de Baudelaire. Et j'espère bien que Malherbe, cette peau de tambour, bien tendue, a reçu du bâton quelque part, à cause de Ronsard...

« Il faut de temps en temps des Malherbe... et des Ponsard pour dessoûler la langue et faire une saignée. Mais il faut que la langue s'en remette et ne tombe pas dans l'anémie pernicieuse. Les poètes sont là pour un coup.

« Les règles du goût changent et doivent changer. Elles sont toujours édictées, d'ailleurs, par de pâles cuistres, jaloux des sanguins.

« Je ne crains pas Boileau parce qu'il a de la verdeur. C'est un bon bois, ce n'est pas du bois mort.

« M. Gourraigne, esprit « haut en couleur », inventif et goguenard, enseignait l'histoire. Il aimait Prévost-Paradol et il n'aimait pas Taine.

« Un professeur délicieux, c'était Zyromski (le père du socialiste) qui remplaça pour nous M. Aublé, lequel ressemblait comme deux gouttes d'eau à Taine : même front en proue de systématique, même carrure, mêmes attaches paysannes. Zyromski eut une grande influence sur nous. Il nous lisait en classe, avec beaucoup de charme, des pages de Loti, des Goncourt, de Huysmans (*les Sœurs Vatard*) et même un poème en prose de Moréas, à la suite duquel deux d'entre nous collaborèrent et firent un poème que tout le lycée se repassa, qui célébrait une pharmacie, dont le *leit motiv* était :

« ... *Bigle sur les murs — court et s'étend la lueur mordorée — de l'urne aux vertes eaux...* »

En évoquant cette époque, L. P. Fargue s'attendrit :

— Ah, jeunesse ! comme la vie était belle et sentait bon, et se prolongeait dans les mots et colorait les mots pour nous. Les matins, l'excitation des premières discussions amicales, les premières sorties ! Le sang battait bien. On allait partir !

...Appareillons, nouveaux Jasons !

« Parmi mes condisciples de Janson : Barüzi, Merlant qui publia un bon livre sur le *Roman personnel* (Jaloux le connaît) et qui est mort de ses blessures de guerre ; Litalien et Haguenin, fort laïusseurs ; Philippot, Constantin de Brancovan, etc... »

Fargue quitte Janson avec l'idée qu'il croit définitive, de préparer Normale à Henri-IV, qui était à cette époque, vers 1895, la citadelle des études de lettres.

— Nous eûmes là comme professeur M. Edet, dont Péguy disait qu'il écumait de bonté. Quand il nous commentait un texte latin, c'était quelque chose de réconfortant, de solide, de lumineux. Il y avait aussi M. Poyard qui avait été un des précepteurs du prince impérial. Il arrivait en classe très soigné, très vieux beau, sympathique, la raie par derrière, la redingote bordée, transparent au gilet, une fleur à la boutonnière, chaussé de vernis. « Ah, le prince impérial, disait-il presque à voix basse, c'était un homme... »

« Il était l'auteur d'une bonne traduction d'Aristophane, dans laquelle il traduisait bien gentiment les passages scabreux, déjà mis en latin, tels que : *Arrigis, impurissime*, de la façon suivante : *Hé, hé, j'en vois là de belles !*

Bergson, mon professeur.

« Dans ce petit voyage à travers mes souvenirs d'école je ne vous parlerai pas encore de Bergson. C'était sa dernière année d'enseignement au lycée. Tout n'a pas été dit sur lui, et j'aurais beaucoup à dire.

« Je voudrais un jour parler de lui comme un poète peut essayer de parler d'un poète. J'ai toujours réagi à Bergson comme à un poète. Bergson, cerveau entraîné en « souplesse » (l'entraînement des muscles longs),

avait cette mémoire qui accompagne toujours les belles intelligences. Immense culture. (Il n'y a pas beaucoup d'hommes dans un siècle qui aient la grande culture : un Renan, un Taine, un Henri Poincaré.) Il se baladait, avec un savoir merveilleusement incorporé dans la substance personnelle, avec une science de nageur, au milieu de tout ce que l'intelligence philosophique peut concevoir. Nous avions déjà l'impression qu'il réinventait tout, et qu'il irait plus loin encore... Il nous fascinait doucement avec ce charme, ce regard, ce front, cette voix que vous connaissez bien. Il nous « prenait » avec une sorte de jiu-jitsu mystique.

« Eh bien, de toute « la cagne », je crois qu'il n'y eut de reçu qu'Etienne Burnet, je crois qu'il fut reçu dans les trois premiers, je crois même le premier.

« Nous avions déjà une « vie intellectuelle » trop intense pour nous présenter à des examens ! Nous pensions déjà à autre chose ! Voyez-vous ça !

« Parmi les cagneux de cette génération et qui furent mes condisciples, on comptait Alfred Jarry, Albert Thibaudet, qui était poète, Lucien Foulet et Louis Laloy, le critique musical.

Alfred Jarry, mon camarade d'école...

« Alfred Jarry était déjà un poète ingénieux, précis, très artiste, et, comme homme, affectueux et même sentimental. Il parlait vite, d'une jolie voix nette, et n'avait rien encore de cette sécheresse fabriquée, de cet accent ubuesque, de ces attitudes qu'il devait adopter par la suite. Il était seul à Paris, il venait souvent chez mes parents et nous l'aimions beaucoup. Nous fîmes un jour un poème riche en allitérations que nous envoyâmes au concours littéraire de *l'Echo de Paris*, le journal le plus littéraire de l'époque.

« Marcel Schwob repêcha notre papier dans le panier et nous eûmes un prix de cent francs que nous nous partageâmes. C'était quelque chose, alors ! Quelle noce ! Ce poème était bien mauvais ! Je me souviens de quatre vers :

Châsse claire où s'endort mon amour chaste et cher,
Je m'abrite en ton ombre infinie et charmante
Sur le sol des tombeaux où la terre est la chair
Mais sur ton corps frileux tu ramènes ta mante.

« Jarry portait à cette époque un chapeau rond, certainement acheté en province, dont la cape atteignait une hauteur invraisemblable, un véritable dôme d'observatoire, et un capuchon qui lui tombait jusqu'aux talons. Nous sortions souvent ensemble, nous découvrions Paris. Nous avions l'impression de faire de grands voyages. L'une de nos promenades favorites était pour les bords de la Bièvre, non couverte alors, quartier fantastique, « plein de dessins de Victor Hugo ».

« Nous avions découvert un poste d'observation merveilleux en poussant une barrière et en pénétrant dans un enclos gardé par de grands chiens, heureusement enchaînés (*l'Ile aux Singes.*) Là, nous restions de longs moments immobiles à regarder glisser les grandes meules de tan sur l'eau crasseuse, songeant invinciblement à quelque fleuve de l'enfer. Comme fond de décor, les cheminées grêles des tanneries.

« Nous commencions aussi à aller voir de la peinture chez des peintres et dans des expositions. Dans l'une d'elles, chez Durand-Ruel, nous rencontrâmes Gauguin vers 1895.

« Grâce au prix de *l'Echo de Paris*, nous avions fait la connaissance de Marcel Schwob, parfait lettré, esprit complet. C'était l'un de ces hommes rarissimes détenteurs de la grande culture dont nous parlions. Il savait

tout sans affectation, sans lourdeur, sans insistance. Chacun de ses propos était plein de substance nutritive, et sa conversation était comme émaillée de lectures de voyages à ce point assimilées qu'elles devenaient comme les vibrants souvenirs de ces voyages, qu'il ne pouvait faire et dont il avait un goût si intense.

Chez Marcel Schwob.

« Nous nous retrouvions chez lui, rue de l'Université, au demi-premier (*sic*). On entrait par une porte dans le mur qui était comme une porte d'armoire.

« Schwob nous lisait à livre ouvert des textes anglais peu connus, appartenant de préférence à la littérature fantastique ou terrible. Je me souviens qu'un soir — Jean Lorrain était là — il nous lut l'*Aiguilleur* de Dickens. Il lisait d'une voix sourde qui faisait la plus profonde impression.

« En sortant de Henri-IV, nous avions commencé aussi à fréquenter les jeunes revues. Il en existait alors deux assez importantes : *le Mercure* et *l'Ermitage*.

« Les étudiants lisaient beaucoup sous les galeries de l'Odéon qui, à certaines heures, étaient bondées. Ils y arrivaient, le nez dans les pages comme un cheval dans sa musette.

« Le *Mercure* logeait dans la vieille rue étroite de l'Echaudé-Saint-Germain. Trois petites pièces au deuxième étage. Il y avait là Henri de Régnier qui venait de publier sa première plaquette *Tel qu'en songe* (sous couverture verte à la librairie de *l'Art indépendant*, qui éditait presque tous les livres précieux), Viellé-Griffin, généreux et tonitruant et qui était très coté, André Gide, Paul Valéry, Ferdinand Herold, Jean de Tinan, Pierre Louys, Marcel Schwob, Moreno, Aubrey Beardsley, lord Douglas. Le rire de Rachilde traversait

tout cela. J'ai gardé de ces réunions, de la sagesse et de la clairvoyance de Vallette, un souvenir inaltérable. Le *Mercure*, c'est la maison des honnêtes gens.

« Nous dînions souvent au *Vieux Satyre*, au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue du Four, à l'endroit exact où se trouve aujourd'hui le collège féminin. On se passionnait pour la littérature. Jarry venait de faire paraître son premier livre : *les Minutes de sable immémorial*. Ces proses et poèmes illustrés par lui-même à l'aide de bois gravés au canif, étaient imprimés sur des feuillets de toutes les couleurs : on eût dit un carnet d'échantillons. »

***

Léon-Paul Fargue commença alors à faire de la peinture. « Dans ma jeunesse, on perdait son temps... par scrupule, dit Fargue, on ne se spécialisait pas. On n'avait pas de gros besoins d'argent : avec six sous de tabac, la table familiale, deux ou trois francs pour le concert le dimanche, cela suffisait. Aussi on ne se pressait pas de choisir :

Oisive jeunesse,
A tout asservie,
Par délicatesse,
J'ai perdu ma vie.

Gide l'a dit : « Choisir quelque chose, c'est sacrifier autre chose » « et « Prendre un parti, c'est le pire parti à prendre ».

Fargue allait aussi beaucoup au concert. Il connaît bien la matière musicale, mais on ne saurait, dit-il, s'embarquer pour tous les pays à la fois. N'importe, il demeure toujours troublé par la multiplicité des points de vues et des possibilités.

Léon-Paul Fargue sera donc poète, un poète au registre qu'il voudra toujours plus étendu mais exclusivement un poète, et il ne lui déplaît pas qu'il soit difficile d'être un grand poète français. « La matière y est précieuse ; pierre ou métal, elle est dure et les mots sont bien *fermés*, mais ainsi, on a tout son travail à faire soi-même et l'on n'est pas aidé, comme en anglais, par exemple, par la langue même. »

— Quand j'étais à Janson, me dit Fargue un autre jour, nous habitions rue Gustave-Courbet ; j'entends encore les cris des premiers marchands du matin, le piano des deux sœurs voisines qui jouaient à quatre mains, le bourdonnement des insectes sur les fleurs de notre balcon (il y avait des jardins partout et le bois de Boulogne était tout près), les bruits de la matinée qui s'avance, le piétinement et le coup de midi.

« Je revois la messe à Saint-Honoré d'Eylau, la sortie cérémonieuse, les parents qui se saluent, la marchande de fleurs et la tenancière du kiosque à journaux voisin, la mère Doizé, superbe vieillarde qui avait roulé carrosse au temps jadis et qui aimait causer avec les lycéens. Il y avait aussi, en face du lycée, rue de la Pompe, la boutique d'une papetière-mercière-confiseuse, M^me^ Cavalaire, qui attirait les grands élèves chez elle.

« Mais les élèves sérieux se pourvoyaient à la papeterie Maillet, qui était au coin de la rue de Longchamp. Je vois encore M^me^ Maillet, digne bourgeoise à bandeaux, le fils Maillet, chétif et barbu, grand lecteur des ouvrages de chez Hetzel, et M^lle^ Maillet, fine et pâle, qui faisait de la peinture chez Gervex.

« Moi-même, je commençais à faire un peu de peinture, et j'allais souvent chez Thominet, avenue Victor-Hugo, acheter des tas d'objets inutiles, parce que je les trouvais jolis, tels que pincelier, appuie-main, boîte à pouce, etc.

« Quand je quittai Janson pour Henri-IV, nous allâmes

habiter dans le X^e^ arrondissement, où se trouvait, depuis cinquante ans, faubourg Saint-Martin, la fabrique de mon père, vieille maison familiale.

« Notre nouveau quartier me dépaysait beaucoup du calme de Passy. Il était sérieux, un peu sombre, il remuait de travail, il était d'une grande variété d'aspects et de passants. La gare de l'Est, l'église Saint-Laurent, le marché Chabrol, la prison Saint-Lazare, le restaurant Drouant, la chemiserie du Patronomètre : « Tu as donc fait un héritage, pour avoir des chemises pareilles ? — Non, mais pour 4 fr. 50 tu peux te procurer les mêmes ! — Où donc, que j'y coure ? » C'étaient deux messieurs en bras de chemise, avec des bretelles mauves et des barbes d'ingénieurs des mines à la Georges Ohnet, qui discouraient ainsi, peints sur une enseigne immense, à la hauteur du premier étage.

« Il y avait aussi, rue de Strasbourg, une bonne brasserie sombre et bien odorante, culottée à l'ancienne mode, où mon père m'invitait quelquefois à déjeuner. Je vois encore le garçon, grand et rose, s'approcher de nous et nous dire : « Prenez donc le jambon d'York avec la salade de pommes de terre. Ah ! il *ait* bon, ce matin ! Il vous a un de ces petits goûts de fumé... ». Et je vois aussi le visage, à la fois soucieux et souriant de mon père, si content de m'inviter au restaurant !...

« O vieille France...

« Nous habitions, au 80 du boulevard de Magenta, une grande maison bourgeoise, bien patinée, dont le concierge, fort bon homme aux nobles rides, ressemblait extraordinairement à un Daumier. Il avait deux jolies filles brunes, très remarquées dans le quartier, et qu'on appelait les deux de pique, (voir *Vulturne*).

« Nous avions comme voisine une vieille dame seule, qui élevait dans son appartement une dizaine de chats pas coupés, qui mûrissaient l'appartement et l'escalier.

De temps en temps, la pauvre femme arrosait le secteur d'extrait de réséda pour arranger l'odeur. Elle était naturellement le cauchemar de la maison. Mais le soir, quand les bruits étaient à marée basse, elle se mettait au piano et jouait d'un cœur et d'un toucher tels, que je ne quittais pas le coin d'où l'on pouvait la mieux entendre. C'était comme un bouquet musical qu'elle composait tous les soirs à mon intention. Et Dieu sait si j'avais besoin de musique !

« Je prenais tous les jours le tramway vert à cheval Montrouge-Gare de l'Est, pour aller au lycée Henri-IV et pour en revenir. J'aimais prendre l'impériale, déchiffrer l'album des boulevards, capturer un papillon d'objets par les fenêtres ouvertes, déchiffrer et « penser » les magasins : Piver, Suzor, Aux Ciseaux d'Argent, Corderie centrale. Et voilà la Tour Saint-Jacques ! Et la fontaine Saint-Michel, ces jeux d'eaux dans une armoire !

« Quand j'étais à l'atelier de mon père, j'y voyais des ingénieurs, Osmond, Appert, Ribourt, et des peintres, Merson, Giraldon, Schuler.

« Avez Jarry nous séchions quelques cours, et nous allions dans Paris, à la découverte.

« Les clochers, les filles, les rues, sous les ciels venteux pleins de chevauchées...

« Un jour que je passais rue Le Peletier je fus arrêté net par l'aspect bizarre et séduisant de quelques tableaux exposés dans la vitrine d'une petite boutique. Presque sans m'en rendre compte, j'étais entré. Le marchand vint à ma rencontre et me présenta un catalogue. Il était petit, bedonnant, roux, triste et coiffé d'une calotte. Pendant que j'examinais les tableaux avec un intérêt passionné, je sentis un regard peser sur moi. Je levai la tête et vis un jeune homme aux yeux perçants, au teint mat, coiffé d'un feutre déformé avec galbe, cravate lavallière, pantalon flottant, qui me dé-

visageait. Il se présenta. C'était le peintre Fabien Launay, qui était si bien doué, et qui devait mourir prématurément. Nous parlions tous deux à la fois, avec une passion contenue, une sagesse affectée. Par lui je devais connaître Maurice Cremnitz, qui sous le nom de Maurice Chevrier, a fait depuis de beaux vers, trop peu connus, et bientôt Francis Jourdain, un de mes amis les plus chers. Je connus peu après les frères Rouart. Tous ces garçons étaient à Condorcet. Nous fîmes ensemble d'admirables promenades, notre école d'art, comme on jargonnait à cette époque-là. Quelle fête, le jour où nous fûmes invités à visiter la fameuse collection des Rouart, qui habitaient alors rue de Lisbonne. Mais les parquets étaient si merveilleusement cirés qu'on ramassait une pelle toutes les cinq minutes.

« Nous fréquentions beaucoup chez Le Barc de Boutteville. Il y avait là les toutes premières toiles de Lautrec, de Bonnard, de Vuillard, de Roussel, de Séruzier, de Ranson, d'autres artistes oubliés depuis mais qui nous enchantaient, tels que Jan Verkade ou Filiger. Il n'y avait rien d'analogue à Paris, sinon la boutique du père Tanguy. Manet, Degas et les impressionnistes se tenaient chez Durand-Ruel.

« Inutile de décrire le père Tanguy. Tout le monde connaît son portrait par Van Gogh. Il avait, rue Clauzel, une petite boutique de cordonnier, peinte en bleu canard clair. Dans l'une des vitrines étaient des chaussures retournées avec leur marque à la craie sur la semelle, et des boîtes de cirage. Dans l'autre, des tableaux de Van Gogh, de Cézanne, de Maximilien Luce, de Léon-Gausson, de Cavallo-Peduzzi, de Gauguin et d'Emile Bernard (tout le monde se souvient de l'école de Pont-Aven et de la querelle Gauguin-Bernard), et tant d'autres. Les prix en étaient de 30 à 100 francs.

« Un jour, nous arrivons chez lui et il nous dit : « J'ai une nouveauté » : c'était l'Homme à la pipe, de Cé-

zanne ! « Et qu'est-ce que ça coûterait, ça ? » lui dit Jourdain, à tout hasard. Tanguy lui répondit, sans oser nous regarder, comme s'il disait une chose énorme : « Oh ! celui-là, je ne le laisserais pas à moins de 200 francs ! » Jourdain et moi, nous avions envie d'avoir ces tableaux chez nous, *et de les garder toute la vie !* Mais nous n'avions pas un sou.

« Nous fondons *l'Art littéraire* avec Jarry, Cremnitz et Louis Libaude, un commissaire priseur qui signait en littérature Louis Lormel, « un pâle et doux garçon au visage glabre, aux gestes oblongs » comme dit Chevrier.

« Puis, peu après, *le Centaure* avec Régnier, Gide, Valéry, Jean de Tinan, Lebey, Herold.

« La revue ne put résister à un pareil effort littéraire et n'eut que deux numéros.

« Nous voyions souvent Verlaine au café Procope, au Buffet Alsacien, rue Jacob, et au Rocher.

Aux mardis de Mallarmé.

« Naturellement, nous assistions aussi aux mardis de Mallarmé : on tirait une sonnette grêle. L'antichambre était si petite qu'il fallait se frayer un chemin à travers les pardessus. On prenait place autour de la table ovale. Devant chacun de nous, un grog, du tabac et un cahier de papier Job. Mallarmé, adossé au poêle en faïence, avec son cache-nez, développait si ingénieusement et si clairement son paradoxe qu'il paraissait sortir tout armé du bon sens. (De l'influence de l'accord de neuvième sur les mariages de raison, etc.). Selon ce qu'il disait, sa tête tournait au faune, avec les oreilles découpées — Gauguin l'a très bien dessiné — puis, peu à peu, à la retombée de la conversation, revenait à l'ange. Valéry l'amorçait souvent. Parmi les habitués :

Bonniot, Louys, Régnier, Griffin, Herold, Mauclair, Gravollet, et plusieurs fois Alfred Jarry et moi-même. La voix de Mallarmé était un peu froide, nette, sans une bavure, son débit flexueux et nuancé : ses gestes « inclusifs ». Il était d'une extrême politesse et il aimait à reprendre une proposition de votre phrase dans sa réponse. C'est chez lui que j'ai vu deux fois Whistler, qui faisait penser à un mousquetaire conçu par Edgar Poe, d'une élégance raffinée, qui se donnait l'esprit d'un peu de comique. J'adorais sa peinture, couleur de l'aile des papillons de nuit, et je n'ai pas changé.

« J'ai fait la connaissance de Henri Levet vers 1896 et celle de Philippe vers 1905. Je vous en reparlerai longuement.

« Cette vie d'art, de poésie, de peinture et de musique (Filiger, le peintre, nous disait : « Ah ! vous en avez une jeunesse artistique, vous autres ! Nous n'avions pas cette veine-là, nous ! ») nous mena jusqu'à mon service militaire, d'où je sortis dans l'exposition universelle de 1900. Puis je recommence à travailler chez mon père assez irrégulièrement et, de nouveau, les livres, les expositions, les concerts, la Bibliothèque Nationale, où je fis la connaissance d'Ernest La Jeunesse, des réunions presque quotidiennes dans l'atelier de Francis Jourdain, comme autrefois rue Lepic, puis rue de Navarin. Le voyage aux Indes de Levet, sa nomination de vice-consul de France à Las-Palmas, et c'est la mort de Jarry, la mort de Levet, la mort de Philippe, la mort de mon père.

***

Cette rencontre eut lieu un autre jour, un soir où j'avais attendu Fargue pendant trois heures et où je commençais à désespérer.

— Mes goûts, me dit-il, sont tout à fait libres. Rabe-

lais, le premier des grands poètes, Ronsard, la Pléiade, naturellement, Maynard, Théophile, Saint-Amant, Rotrou, Jodelle, La Bruyère, Saint-Simon, la petite Histoire, les groupes secondaires, Balzac, Descartes, Valéry, poète cartésien, Hugo, Baudelaire, le *Dictionnaire érotique* d'Alcide Delvau, les romans-feuilletons, *Rocambole*, Eugène Sue, Rimbaud, Lautréamont, Léautaud, Fagus, André Breton, Corbière, Verlaine, Debussy, Mallarmé, Larbaud, un beau revolver, une belle malle en cuir, une belle trousse, un costume de chez Pile, des chaussures en diamant noir, un beau chapeau bien galbé qui fout bien le camp, une belle bourgeoise qui m'embête, l'objet parfait dans chaque genre, tout ce qu'il y a de mieux organisé, tout ce qu'il y a de mieux réussi dans la raison, dans l'astuce ou dans la folie.

« Souday a écrit justement « que les hommes d'affaires, les hommes d'argent, les businessmen croient que c'est eux qui sont les hommes sérieux. Ce n'est pas vrai, ce sont les écrivains et ceux qui ont le goût des lettres qui sont sérieux. »

Bourgeois et artistes.

« Des bourgeois que je battais à plate couture au lycée et dans les concours, et qui ont fait fortune dans les cure-dents à musique, me parlent maintenant avec condescendance. J'ai envie de leur répondre : c'est moi, qui après m'être instruit, me suis cultivé et qui, dans les pires excès, ai toujours vécu avec l'arrière-pensée d'un haut dessein, c'est moi qui suis le bourgeois, l'homme sérieux, l'honnête homme, et c'est vous qui êtes les cancres et les voyous.

« Les gros écrivains s'appuient sur la *vie* pour attaquer la haute littérature et les poètes. Mais ils ne font que *reproduire* bêtement la vie sans y prélever leur création.

Nous vivons, dans la vie sociale de l'art, sous le vocable du concierge.

Les attaques contre Valéry : leur injustice.

« Une chose m'a été particulièrement pénible : les attaques contre Valéry. J'admets que les opinions soient libres et qu'on puisse concevoir la poésie, la vie, la vie sociale, tout autrement qu'il ne les conçoit. Mais ce que je ne puis admettre, c'est qu'on ne tire pas son chapeau devant cette intelligence exceptionnelle, au clin d'œil infaillible, à l'agilité peu commune, à son appétit de connaissances, à sa façon de se mouvoir et de s'organiser dans tous les sens, à sa sagesse étincelante, à sa façon de réaliser ce qu'il est. On peut discuter ce qu'il fait, pas sa façon de le faire. Et l'on ne peut que respecter en lui la vie particulière la plus propre, la carrière littéraire la plus noble qu'il soit possible de voir. L'esprit de justice l'impose. Depuis plus de trente ans que je le connais, Valéry, qui a occupé au ministère de la Guerre et à l'agence Havas des situations honorables mais modiques, n'a jamais rien fait pour avoir un sou de plus. S'il ne publiait que peu de choses, c'était plus encore par scrupule et par goût de l'achèvement que par indifférence. Il tendait lentement au définitif. Il a su longuement réfléchir avant d'écrire. On a soulevé la question des plaquettes. Je n'ai pas besoin de dire que je suis plus content de relire le même poème de Valéry dans dix plaquettes nouvelles que de lire dix paquets différents de cette littérature alimentaire pour prix de la Vie Intense, prix de la Vie en Beauté, prix Bornibus, ou prix de La Morvonnais, dont les fournisseurs nous submergent.

« Je compte, parmi ceux qui ont pris part à ces cam-

pagnes, quelques camarades qui ont du talent ou du cœur. J'en ai eu d'autant plus de peine. Ils se sont trompés ou on les a trompés, et s'ils voulaient bien le reconnaître, je serais le plus heureux des hommes.

L'art est-il un vice ?

Fargue, pendant des années, ne s'est guère soucié de publier. Il écrivait, nous dit-il, quand il en avait très envie, pour le plaisir. Mais pas de « prolonges ». Tout de suite après, il pensait à autre chose, il retournait vivre, vivre « au premier degré », et de toutes sortes de manières. Il dit : qu'il a toujours eu une vie à plans multiples. Il cite le mot de Karamazov : « J'aime la vie, je l'aime, que c'en est dégoûtant. »

— Qui sait, dit-il en souriant, si l'œuvre d'art n'est pas une prolifération maladive, un accident à la cellule, une exostose, une dermite, une sécrétion qui vient de l'inaptitude à vivre, d'une déficience circulatoire, d'une rupture d'équilibre ; et peut-être d'une maladie microbienne. Mais l'art est-il « un vice » ? Est-il, comme le vice, à l'actif ou au passif ? Une déficience, ou un acquêt de la santé ? Je préfère, dit l'autre, considérer un bossu comme un homme, plus la bosse. Je préfère, a dit Gide, considérer la santé comme un manque de maladies.

« L'œuvre d'art, ajoute Fargue, est peut-être tout simplement un pis-aller de la vie : faire œuvre d'art, n'est-ce pas se faire sur mesure un miroir qui vous flatte, n'est-ce pas essayer, malgré tout, d'habiller nos désirs, puisque la vie refuse de les habiller ? N'est-ce pas transposer, ou reconstruire dans le spirituel, un bonheur que la vie n'a pas voulu nous donner, ou qu'elle a démoli, dans le temporel. Etre, à défaut de vivre. La vieille histoire...

« Mais ces formes, que nous inventons pour y loger notre vœu de bonheur, puisque la vie ne veut pas lui donner les siennes, elles serrent encore de près la vie, c'est plus fort que nous, nous ne pouvons pas nous empêcher de tricher, de nous tromper encore nous-mêmes.

« Ça me rappelle une histoire de Samain, qui était pauvre et malade. Il décrivait, dans un poème en prose, intitulé : *Ma chambre*, une chambre somptueuse...

Pourquoi j'écris...

« L'art, dit encore Fargue, c'est de la chirurgie esthétique.

« C'est se créer une vie de secours.

« J'écris par sensualité, et pour mettre de l'ordre dans tout ça.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

« C'est, tout de même, l'homme qui a apporté l'idée d'art, c'est-à-dire de choix, dans des matériaux surabondants, et... l'idée de bonté, dans une nature où tout est massacre impassible. (Il aurait peut-être mieux fait de se tenir tranquille).

« Enfin, je n'ai pas non plus la superstition de l'art, dit Fargue. J'ai d'autres refuges. »

En « zigzag ».

Et maintenant, pour finir, voici, piqués au hasard de nos conversations, quelques aphorismes qui prouvent le grand bon sens et la grande sagesse de Fargue :

Ce qu'il y a de rageant, c'est qu'on vous oblige à répéter des vieilles grosses choses.

Actuellement : trop de hâte, trop de presse. Il faut du temps pour finir quelque chose de viable, du savoir, de l'expérience.

Si l'on veut que le nouveau soit viable, il faut qu'il soit parfait.

On peut entrer dans la folie à plein guidon, mais il faut savoir conduire.

On ne peut faire d'acrobatie, de fantaisie que sur des bases solides, et après un long travail à terre.

Il n'y a pas d'âge, la jeunesse, c'est la santé, la vitalité, le talent.

Un gentil garçon me disait d'un autre, qui discutait : « Il a raison, parce qu'il a 25 ans ! » Comme s'il n'y avait pas tant de jeunes gens de 25 ans qui sont de vieux imbéciles !

Il n'y a pas d'œuvres anciennes ou modernes. Il y a des œuvres réalisées et des œuvres avortées.

Il y a des chefs-d'œuvre anciens dont l'action est à retardement, et qui sont ou seront « modernes » un jour.

Le chef-d'œuvre de l'art, c'est l'histoire de Pygmalion renversée ; le chef-d'œuvre, c'est la vie tellement assimilée, jouie, ramassée en densité, tendue, ramenée à l'essentiel, que par un petit déclanchement divin, elle devient statue !

12 janvier 1929.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS

About (Edmond), 90, 128.
About (Jean), 90.
Alain, 203 à 215, 258.
Ancel (Jacques), 57.
Andler (Charles), 220.
Annunzio (Gabriele d'), 35, 246.
Apollinaire (Guillaume), 23, 201.
Appert, 274.
Arbaud (Joseph d'), 30.
Aristophane, 267.
Aristote, 211, 264.
Arnaud (Michel), 91.
Arnoux (Alexandre), 17.
Asano, 112.
Aublé, 266.
Augier (Emile), 122.
Aurel (Mme), 41.

Babel, 167.
Bacon, 71, 251.
Baillon (André), 245.
Balfour (lord), 63.
Balzac, 109, 145, 222, 278.
Baroncelli (Folco de), 30.
Barrès (Maurice), 30, 32, 33, 36, 39 à 41, 173 à 175, 177, 182.
Baruzi (Jean), 220.
Baruzi (Joseph), 264, 267.
Bashkirtseff (Marie), 231.
Bastiat, 128.
Baty (Gaston), 94, 95, 201.
Baudelaire (Charles), 34, 266, 278.
Bayle (Pierre), 263.
Bazalgette (Léon), 153.
Beardsley (Aubrey), 270.
Bédier (Joseph), 107.
Beethoven, 214, 227, 228.
Benda (Julien), 212, 219, 253.
Benoît (Pierre), 18, 243, 244.
Bergson, 53, 58, 63, 69, 75, 121, 128, 220, 244, 252, 267.
Bernanos (Georges), 43, 44, 108.
Bernard (Emile), 275.
Bernardin de Saint-Pierre, 145.

Berthelot (Marcellin), 40, 58, 66, 67, 122.
Bever (Ad. Van), 236.
Binet (Alfred), 130.
Bing (Suzanne), 89.
Birukoff, 152.
Blake, 103.
Bloch (J.-R.), 153.
Blondel (Maurice), 203, 204, 220, 252.
Blum (Léon), 93.
Boileau, 266.
Bonaventure des Périers, 226.
Bonnard, 275.
Bonniot, 277.
Borel (Pierre), 230, 231.
Bossuet, 57.
Bouissounouse (J.), 19.
Boukharine, 170.
Boulan, 124
Boule (Marcellin), 51, 52.
Bouquet (Romain), 89.
Bourget (Paul), 14.
Boutroux (Emile), 76, 128, 253.
Boutroux (Pierre), 123.
Brancovan (Constantin de), 267.
Bremond (Henri), 31.
Breton (André), 278.
Breton (Guillaume), 123.
Breuil (abbé), 51.
Briand (Aristide), 42.
Brieux, 13.
Brillant (Maurice), 94.
Brochard (Victor), 128.
Brontë (les sœurs), 103.
Brunhes (Bernard), 50.
Brunhes (Jean), 45 à 62, 203.
Brunhes (Jean-Baptiste), 47.
Brunhes (Mariel-Jean), 45.
Brunschvicg, 63, 118 à 130.
Bunsen, 66.
Burdeau, 76.
Burnet, 77, 182, 268.

Cahuet (Albéric), 231.
Caillaux (Joseph), 41, 42.
Caillavet (Arman de), 120.
Caillavet (Mme de), 120, 121, 136.
Cantor (Georg), 126.
Carco (Francis), 9 à 25, 223.
Carcopino (Jérôme), 19.
Cassou (Jean), 200.
Cavallo-Peduzzi, 275.
Cecchi (Emilio), 37.
Cézanne (Paul), 17, 275.
Challaye (Félicien), 77.
Champion (Pierre), 19, 20.
Chamson (André), 223.
Chaplin (Charlie), 18.
Charasson (Henriette), 41.
Chateaubriand, 57, 182, 235.
Chateaubriant (Alphonse de), 203.
Chavannes, 80.
Chéron (Henry), 218.
Chevalier (Jacques), 220.
Chevrier (Maurice), 275, 276.
Christophe (saint), 258.
Claudel (Paul), 28, 54, 87, 97, 98, 103, 110 à 117, 137.
Clemenceau (Georges), 41, 42, 131 à 140.
Cocteau (Jean), 37, 43, 201.
Colette (Mme), 18, 41.
Colin de Cayeux, 20.
Colomb (Christophe), 115.

Comte (Auguste), 71, 72, 77 à 79, 211.
Conrad (Joseph), 142.
Copeau (Jacques), 87 à 98.
Copernic, 115, 127.
Corbière (Tristan), 278.
Coster (Dirk), 186, 203.
Couchoud (Dr), 182.
Courtois, 264.
Couturat, 119.
Creuze, 151.
Croce (Benedetto), 254.
Curel (François de), 130.

Daragnès, 12.
Darlu, 119, 124, 128.
Darzens (Rodolphe), 242.
Daudet (Alphonse), 145.
Daudet (Léon), 35, 107, 113.
Debrit (Jean), 152.
Debussy, 278.
Deffontaines (Pierre), 58, 59.
Degas, 275.
Delarue-Mardrus (Mme), 41.
Delaunay (Robert), 201.
Delteil (Joseph), 223.
Delvau (Alcide), 278.
Derain (André), 15.
Derème (Tristan), 31.
Descartes, 67, 70, 71, 124, 203, 211, 213, 250, 278.
Desjardins (Paul), 75.
Deslignières, 12.
Dickens (Charles), 109, 270.
Dobrogeanu-Gherea (Const.), 148, 149.
Dolet (Etienne), 226.
Dorgelès (Roland), 18.
Dosne (Mlle), 49.
Dostoïewsky, 89.
Douglas (lord Alfred), 270.
Drieu La Rochelle (Pierre), 43.
Dubech (Lucien), 97.
Ducoté (Edouard), 91.
Duhamel (Georges), 224.
Duhem, 58.
Dullin (Charles), 89, 94.
Dumas (fils), 122.
Dunnes (J.-W.), 230.
Durkheim, 81.

Eckermann, 251.
Edet, 267.
Einstein, 63, 64, 73, 126.
Emerson, 102.
Erasme, 225 à 227.
Eschyle, 179.
Euripide, 179.

Fagus, 278.
Faguet (Emile), 265, 266.
Falla (Manuel de), 190.
Fargue (Léon-Paul), 263 à 282.
Faure-Biguet (J.-N.), 182.
Fichte, 129, 220.
Filiger, 275, 277.
Fontenelle, 126.
Forain (Jean-Louis), 28.
Fornerod, 12.
Foujita, 112.
Foulet (Lucien), 268.
France (Anatole), 36, 40, 41, 120, 136, 264.
Frazer (sir James), 81, 82.
Freud (Siegmund), 36, 180.
Fustel de Coulanges, 76.

Gauguin (Paul), 269, 275, 276.
Gazier (Félix), 123.
Genevoix (Maurice), 12.
Gerhardt (Max), 179.
George (André), 65.
Gervex, 272.
Ghéon (Henri), 93.
Gide (André), 91 à 93, 109, 184, 220, 222, 270, 271, 276, 280.
Gillouin (René), 43.
Gilson (Et.), 54, 68, 120, 129, 130.
Giraldon, 274.
Girardin (Paul), 52.
Giraudoux (Jean), 37, 223.
Gladkov, 167.
Gœthe, 35, 249 à 251.
Gomez de la Serna (Ramon), 188 à 202.
Goncourt (les), 266.
Gorki, 141, 160.
Goudal (Jean), 106, 175.
Gouhier, 68.
Gouraud (général), 54.
Gourraigne, 266.
Goya, 191, 255.
Goyau (Georges), 48.
Gravollet, 277.
Gréard, 120.
Green (Julien), 99 à 109.
Guilleré (René), 37.
Guyon-Cesbron (Jean), 13.

Haguenin, 267.
Halévy (Elie), 119, 120, 128.
Halévy (Ludovic), 120, 128.
Hanotaux (Gabriel), 58.
Hardy (Thomas), 203, 231.
Hawthorne, 102.
Hegel, 63, 71, 177, 209, 211.
Heroet, 224, 226.
Herold (Ferdinand), 270, 276, 277.
Herr (Lucien), 128, 212.
Herriot (Edouard), 226 à 228.
Hervieu (Paul), 91.
Heymans (prof.), 124.
Höffding, 63.
Homère, 174.
Horace, 263.
Houville (Gérard d'), 41.
Hugo, 36, 39, 42, 121, 122, 145, 196, 269, 278.
Hume, 71.
Huret (Jules), 238.
Huysmans, 266.

Ibsen, 130.
Isarlov (Georges), 231.
Istrati (Panaït), 141 à 170.
Izoulet, 90.

Jacob (Max), 201, 202.
Jallifier, 119.
Jaloux (Edmond), 100, 267.
James (William), 252.
Jarry (Alfred), 268, 269, 271, 274, 276, 277.
Jaurès (Jean), 40, 75.
Jodelle, 278.
Johnson, 103.
Jolinon (Joseph), 223.
Jonnesco, 152 à 155.
Jourdain (Francis), 275 à 277.
Jousse (Marcel), 204.

Jouvet (Louis), 89, 94.
Juan d'Autriche (don), 115.
Julien l'Apostat, 182.
Jullian (Camille), 75.

Kahn (Albert), 53, 54.
Kant, 68, 71, 76, 129, 250.
Kelvin (lord), 255.
Képler, 253.
Kisséleff, 144.
Kopp (Hermann), 66.

Labé (Louise, 228.
Labruyère, 38, 278.
Lachelier, 128.
Lacretelle (Jacques de), 222, 223.
La Fontaine, 68, 221.
La Jeunesse (Ernest), 277.
Lalande, 63.
Laloy (Louis), 268.
Lamartine (Alphonse de), 33.
Lamb (Charles), 103.
Langevin (Paul), 63.
Lanson (Gustave), 75, 93.
Larbaud (Valery), 37, 188, 189, 191, 193, 194, 196, 198, 199, 201, 202, 224, 225, 261, 278.
La Rochefoucauld, 38.
Latourette (Louis), 202.
Launay (Fabien), 275.
Lautréamont, 278.
Lautrec, 275.
Lavoisier, 70, 261.
Léautaud (Paul), 278.
Le Barc de Boutteville, 275.
Lebedinski, 167.
Lebey (André), 276.
Le Bon (Gustave), 50, 241.
Leconte de Lisle, 120, 121.
Le Grix (François), 104.
Leibniz, 67, 71, 77, 250.
Lemaître (Jules), 120, 121.
Léon (Paul), 17.
Léon (Xavier), 119, 120, 123, 220.
Léon-Gausson, 275.
Le Roy (Edouard), 220.
Le Roy (Grégoire), 234.
Lescot (Pierre), 263.
Levasseur, 53.
Levet (Henri), 277.
Lévy-Bruhl, 75 à 86.
Liard (Louis), 77.
Liebermann, 66.
Linné, 257.
Litalien, 267.
Longnon (Auguste), 18.
Longnon (Henri-Jean), 19.
Lormel (Louis), 276.
Loti, 39, 266.
Louys (Pierre), 270, 277.
Luce (Maximilien), 275.
Luchaire (Julien), 77.
Lucien, 181.
Lucrèce, 206, 208.
Lugeon (Maurice), 52.
Lugné-Poe, 201.
Luther (Martin), 227.
Lyon (Georges) 77, 123.

Macaulay, 128.
Machiavel, 226.
Mac Orlan (Pierre), 18, 223.
Macquer, 70.
Maeterlinck (Maurice), 229 à 245.

Maeterlinck (Polydore), 233.
Magallon (Xavier de), 30.
Magre (Maurice), 9.
Mahn (Berthold), 94.
Maistre (Joseph de), 121.
Malebranche, 71.
Malherbe, 27, 266.
Mallarmé, 27, 38, 118, 119, 137, 206, 224, 234, 276 à 278.
Manet (Edouard), 18, 275.
Mangin (général), 42.
Mann (Heinrich), 203.
Mantoux (Paul), 77.
Marot, 226.
Martin du Gard (Maurice), 152.
Massis (Henri), 177.
Matisse (Henri), 17.
Matouchenko, 160.
Mauclair, 277.
Maupassant (Guy de), 231.
Mauriac (François), 30, 108
Maurois (André), 129, 138, 232.
Maurras (Charles), 36, 113.
Maynard, 278.
Meredith (Georges), 231, 232.
Merlant, 267.
Merson, 274.
Metz (André), 65.
Meyerson (Emile), 63 à 74, 203, 220.
Michel (Henry), 75.
Michel-Ange, 115.
Michelet, 39, 44, 56.
Mirbeau (Octave), 10, 12, 13 à 15, 18, 137, 232 à 235, 237, 238, 242.
Miró (Gabriel), 193.
Mistral (Frédéric), 29, 244.
Monaco (prince de), 51.
Monnier, 152.
Monod (Gabriel), 48.
Montaigne, 39, 151, 210, 250.
Montesquieu, 151, 178.
Montfort (Eugène), 91, 92.
Montherlant (Henry de), 30, 171 à 187, 223, 247.
Morand (Paul), 37, 43, 114, 223.
More (Thomas), 227.
Moréas (Jean), 36, 266.
Moreno, 270.
Moya, 200.
Musset (Alfred de), 32, 33, 122.
Mussolini, 160.

Navarre (Marguerite de), 226.
Neel (Philippe), 142, 143, 149.
Nerval (Gérard de), 34.
Newton, 70, 71.
Nietzsche, 39, 44, 220, 251.
Noailles (comtesse Anna de), 26 à 44, 175.

Okuma, 11.
Ollé-Laprune, 123.
Ors (Eugenio d'), 246 à 262.
Osmond, 274.
Ozanam, 263.

Painlevé, 42.
Paliard, 220.
Palladio, 257.
Parigot, 218.

Paris (Gaston), 20.
Parr (Mme Audrey), 117.
Pascal (Blaise), 31, 40, 42, 123 à 125, 128, 178, 210.
Pasteur, 40, 51, 122.
Pégoud, 147, 148.
Péguy, 213, 267.
Péret (Raoul), 218.
Petit de Julleville, 50.
Peyrot des Gachons, 263.
Philippe (Charles-Louis), 277.
Philippot, 267.
Picasso (Pablo), 17.
Pilniak (Boris), 167.
Pindare, 185.
Pirandello (Luigi), 130.
Platon, 211, 240, 250, 251.
Poe (Edgar), 74, 102, 277.
Poincaré (Henri), 50, 119, 268.
Ponsard, 266.
Pourrat (Henri), 223.
Poyard, 267.
Prévost (Jean), 186.
Prévost-Paradol, 120, 266.
Proudhon, 212.
Proust (Marcel), 28, 119 à 122, 175, 220, 222, 252.
Python, 52.

Rabelais, 226, 278.
Rachilde, 270.
Racine (Jean), 31, 32, 39.
Rakowsky, 147, 159.
Ramon y Cajál, 189.
Ramuz, 203.
Ranson, 275.
Rauh (Frédéric), 119, 128.
Ravaisson, 119.
Rébelliau, 75.
Régnier (Henri de), 41, 237, 270, 276, 277.
Régnier de Montigny, 20.
Reinach (Salomon), 75.
Rembrandt, 257.
Renan, 38, 120 à 122, 128, 177, 178, 251, 268.
Renaudel, 225.
Renouvier, 67, 68, 126.
Ribourt, 274.
Rimbaud (Arthur), 27, 278.
Rodier, 56.
Rodin, 228, 252.
Rolland (Romain), 141, 151 à 154, 175, 212.
Romains (Jules), 94.
Ronsard, 36, 39, 239, 266, 278.
Rosenthal (J.), 156.
Rostand (Edmond), 41, 231
Rostand (Jean), 38.
Rotrou, 278.
Rouart (les frères), 275.
Rouché (Jacques), 89, 93.
Roupnel, 223.
Rousseau (J.-J.), 151.
Roussel, 275.
Royère (Jean), 111.
Ruyters (André), 91.

Saint-Amant, 278.
Saint-Simon, 278.
Salaverria, 191.
Salmon (André), 23, 223.
Samain, 284.
Sarcey (Francisque), 90, 121.
Sarrail (prof.), 249.
Sarraut (Albert), 54.

Scève (Maurice), 224, 225.
Schlumberger (Jean), 91, 93.
Schopenhauer, 129, 250.
Schuler, 274.
Schutzenberger, 66.
Schwob (Marcel), 19, 269, 270.
Segond (J.), 220.
Segonzac, 15.
Seheur (Marcel), 12, 228.
Serafimovitch, 167.
Serafino, 225.
Sert (José-Maria), 115.
Séruzier, 275.
Servet (Michel), 227.
Shakespeare, 36, 39, 250, 251.
Silvestre (Charles), 30.
Silvestre (Pierre), 9.
Silvestre (Victor), 9, 24.
Simmel (Georges), 252.
Socrate, 127, 209, 249, 261.
Sophocle, 39.
Souday (Paul), 74, 240, 241, 278.
Spaïër (Albert), 220.
Spencer, 148.
Spinoza, 27, 119, 123, 124.
Staël (Mme de), 151.
Staline, 162, 170.
Stanislavsky, 89.
Stendhal, 221.
Stuart Mill (John), 78, 79.
Suarès (André), 18, 21, 212, 251.
Sue (Eugène), 278.

Taine, 122, 128, 180, 266, 268.
Tanguy (le père), 275, 276.
Taylor (miss), 78.
Tebaldeo, 225.
Terrier, 90.
Tessier (Valentine), 89.
Texcier (Jean), 188, 201.
Thamin, 75.
Tharaud (les), 18.
Thellier de Poncheville (André), 230.
Thibaudet (Albert), 217, 268.
Thiers, 49.
Thuasne, 19.
Tinan (Jean de), 270, 276.
Tolstoï, 178.
Trotsky, 161, 162, 170.

Utrillo, 13, 15.

Valéry (Paul), 26 à 28, 32, 33, 74, 137, 205, 206, 209, 210, 220, 270, 276, 278, 279.
Vallaux (Camille), 57.
Vallette (Alfred), 271.
Van Gogh, 275.
Vasco de Gama, 115.
Vaudoyer (J.-L.), 30, 31.
Vautier, 264.
Verhaeren (Emile), 221.
Verkade (Jan), 275.
Verlaine, 137, 224, 276, 278.
Viau (Théophile de), 278.
Vidal de La Blache, 47, 48.
Vidari (prof.), 254.
Viellé Griffin (Francis), 270, 277.
Villiers de l'Isle-Adam, 231, 234, 235.
Villon (François), 18 à 25.

Villon (Guillaume de), 22.
Vinci (Léonard de), 185, 249, 250.
Viollis (Andrée), 224.
Vitu, 19.
Vlaminck, 15.
Voltaire, 39, 41, 130, 133, 222, 226, 250, 258.
Vuillard, 275.

Wach (Joachim), 183.
Wagner (Richard), 17.
Watteau, 129.
Whistler, 277.
Whitman, 102, 153.
Wurmser (André), 200.

Zola (Emile), 17, 18, 136, 137.
Zuloaga, 190.
Zyromski, 266.

TABLE

Une heure avec Francis Carco 9
Une heure avec la Comtesse de Noailles 26
Une heure avec Jean Brunhes 45
Une heure avec Émile Meyerson 63
Une heure avec Lévy-Bruhl 75
Une heure avec Jacques Copeau 87
Une heure avec Julien Green 99
Une heure avec Paul Claudel 110
Une heure avec Léon Brunschvicg. 118
Une heure avec Georges Clemenceau. 131
Une heure avec Panaït Istrati 141
Une heure avec Henry de Montherlant 171
Une heure avec Ramon Gomez de la Serna 189
Une heure avec Alain. 204
Une heure avec Edouard Herriot 217
Une heure avec Maurice Maeterlinck. 230
Une heure avec Eugenio d'Ors 247
Une heure avec Léon-Paul Fargue 264

Index alphabétique des noms cités, ... 283

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 14 DÉCEMBRE 1929
PAR EMMANUEL GREVIN
A LAGNY-SUR-MARNE

Date Due

F 18 '42

MAY 12 '42

PQ306. L4 -5

a39001 003862011b

S0-EJK-381